

Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Bailén

(IV)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Bailén Traduction de Daniel Gautier



Cet ouvrage a été publié avec une subvention du Ministère de la
Culture de L'Espagne.



ISBN 978-84-16250-02

Dépósito legal M-22699-2014

Composición: *Taller Isidora Ediciones*

Printed in Spain: *Safekat S.L*

Diseño de cubierta: *Safekat S.L*

3 Rue de L'Ermitage 3 79 510

Sanzay Argenton les Vallés France

C/Corte de Faraón 7 Bº D 28041 España

Director de Colección *Episodes Nationaux*: Rosa Amor del Olmo

isidoraedicionesoficial@gmail.com

www.isidora-internacional.com.es

Bailén Traduction de Daniel Gautier

Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Bailén

(IV)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Bailén Traduction de Daniel Gautier

Episodios Nacionales

traducidos al francés por Daniel Gautier

Primera Serie

Títulos

Trafalgar

La Corte de Carlos IV

El 19 de marzo y el 2 de mayo

Bailén

Napoleón en Chamartín

Zaragoza

Gerona

Cádiz

Juan Martín el Empecinado

La batalla de Arapiles

- I -

- Vous me faites bien rire¹ avec votre simple ignorance à propos de l'homme le plus grand et le plus puissant du monde. Je sais bien, moi, qui est Napoléon ! Je l'ai vu, moi, je lui ai parlé, je l'ai servi, j'ai ici au bras droit la marque des fers de son cheval, lorsque... Ce fut à la bataille d'Austerlitz : il montait à toute vitesse la colline de Pratzen, après avoir commandé de détruire, à coups de canon, la glace des marais où périrent noyés plus de quatre mille Russes. Moi qui étais de la 17^{ième} compagnie de la division de Vandamme, je gisais par terre, gravement blessé à la tête. Vraiment, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée. Car, comme je le dis, quand il est passé avec tout son état-major et l'infanterie de la garde, les pattes de son cheval m'ont écrasé le bras de telle façon que j'en ai encore mal. Cependant, notre enthousiasme était si grand, ce jour si célèbre que, me redressant comme j'ai pu, j'ai crié : "Vive l'Empereur !"

L'homme qui parlait ainsi était un homme d'une quarantaine d'années. Belle bouille, des traits et une expression d'une certaine beauté fanée, bien que non détruite par une vie de passion ou de vices ; de haute taille, regard vif, sourire mi-mélancolique mi-coquin comme celui de personne habituée au monde, spécialement dans les luttes pour cette manière de vivre à la fois désœuvrée et pénible, à laquelle conduisent le

¹ Edition Aguilar, S. A. de Ediciones, Juan Bravo, 38, Madrid, 1966.

manque d'argent et le débordement d'imagination ; c'était une personne aux gestes francs et désinvoltes, avec une certaine facilité de paroles, quand il blaguait comme lorsqu'il parlait sérieusement ; c'était un individu dont la personnalité se complétait par la négligence presque élégante de son habit, plus vieux que neuf et non moins décousu que déchiré. Pourtant tout cela se voyait peu grâce à l'aiguille dissimulatrice qui avait corrigé les éraflures du justaucorps comme l'orthographe des bas.

Ceux-ci étaient noirs, si je me souviens bien, et le pantalon, couleur clou de girofle flétri. Il avait les cheveux courts, avec deux petites mèches sur les tempes, sans aucune poudre, si ce n'est la poussière du chemin ; sa casaque sombre, d'une coupe assez inusitée chez nous ; son gilet, serré au nombril, avait une forme un peu étrange chez nous aussi, sa cravate fraisée de manière relâchée, tout cela le faisait passer pour quelqu'un de né hors d'Espagne tout en étant espagnol. Mais pour d'autres raisons distinctes de l'habillement singulier, la dite personne surprenait et c'est un point très important qui ne doit pas être passé sous silence. Cet homme-là avait des moustaches. Cela fut, pourquoi le nier, ce qui attira le plus mon attention quand je le vis penché sur la table, mangeant avidement, dans une énorme écuelle, une espèce de soupe, de bouillie ou je ne sais quel maudit plat, pendant qu'il agrémentait son souper, après chaque cuillerée, des prouesses de Napoléon Ier. Deux personnes, toutes deux avancées en âge et de sexes différents, composaient son auditoire : l'homme qui, bien entendu, me semblait être un ancien militaire à la retraite, écoutait, le sourcil froncé et taciturne, les éloges de l'envahisseur de l'Espagne ; mais la vieille dame, plus ouverte et loquace que son consort,

répondait au panégyriste de façon désinvolte, amusée ou impertinente.

- Mon Dieu, monsieur de Santorcaz ! disait la vieille, ne criez pas, ne parlez pas de telles choses, on pourrait vous entendre ! Mon mari et moi, qui vous connaissons de longue date, nous ne sommes pas effrayés de vos extravagances ; mais, hélas, le voisinage de cette maison est très indiscret et très intrigant, il ne s'occupe que de commérages et d'imbroglios. Ainsi, les petites de la travailleuse en broderie fine, qui vit à l'appartement du numéro 8, sont venues, petit à petit, écouter ce que vous disiez quand vous nous racontiez à grands renforts de cris ce qui s'est passé là-bas en Autriche à la bataille de Pirrinclum ou je ne sais quoi... car ma langue ne se fait pas à ces noms compliqués... Ce matin, quand vous êtes entré dans la rue, la voisine du numéro 3 et la femme du raccommodeur de porcelaine ont dit : "Tiens, voilà le coquin de *franc-maçon* chez le *Grand Capitaine*. Je parie que c'est un espion de la canaille, afin de voir ce qui se dit dans cette maison pour aller ensuite le leur répéter." Un beau jour, on va le regretter, à cause de la façon dont vous dites ces choses, vos manières, à cause des grimaces que vous faites sur tout ce qui possède du safran, et parce que vous dites toujours ce qui se passe sur des terres étrangères... alors, elles vous ont à l'œil et, allez savoir... Comme ici, ils n'ont jamais digéré cette histoire du 2 mai...
- Ces braves gens vont se calmer, dit Santorcaz, écartant de lui écuelle et cuiller. Quand on organisera bien les

corps d'armées et que l'Empereur viendra en personne diriger la guerre, l'Espagne ne pourra que se soumettre, et c'est ça la pure vérité que je vous dis, ici, entre nous, de manière toute secrète.

- L'Espagne ne se soumettra pas, monsieur, non, elle ne se soumettra pas, cria, tout d'un coup, le vieillard, brisant le vœu de son silence prudent et se levant de sa chaise pour exprimer, avec mots et gestes les plus libres, les sentiments de son âme patriotique. L'Espagne ne se soumet pas, monsieur don Luis de Santorcaz, parce qu'ici, nous ne sommes pas comme ces peureux de Prussiens et d'Autrichiens dont vous parlez. L'Espagne repoussera les Français, en dépit de tous les Empereurs nés et à naître qui les commandent, parce que si la France a Napoléon, l'Espagne a Saint Jacques, un saint du ciel et en plus général. Vous croyez que je n'y connais rien en batailles ? Eh bien, si ! Je suis un vieux singe et j'en ai plein les oreilles d'entendre les roulements de tambours et les tirs de canon.
- Ne te fâche pas, Santiago, dit paisiblement la vieille dame, tu en as vu d'autres et, même si je crois comme toi que l'Espagne ne baissera pas la tête, ce n'est pas la peine de te mettre dans un état pareil à cause de ce que dit cet idiot de Santorcaz.
- Eh bien, je le dis et je le répète, ajouta le vieux soldat. Venir me parler, à moi, des corps d'armée et des brigades de cavalerie et des cadres...
- Quelles batailles avez-vous vues ? demanda Santorcaz avec un sourire moqueur.

- Quelles batailles j'ai vues ! s'écria don Santiago Fernández se plantant devant son interlocuteur et le regardant avec le mépris caractéristique des grands génies qui voient leur supériorité mise en doute. Eh bien, tout le monde ignore-t-il que je fus assistant de monsieur le marquis de Sarriá en 1762 quand eut lieu la fameuse campagne du Portugal, qui fut la plus terrible, la plus habile et la plus stratégique au monde ? Je dis aussi que depuis Alexandre de Macédoine, il n'y en a pas à égaler le marquis de Sarriá.... Il en a de ces idées, ce petit monsieur ! Demander quelle bataille j'ai vue ! Ce fut une grande campagne, oui, monsieur ; nous entrâmes au Portugal et, même si peu après, nous dûmes revenir, parce que l'Anglais se présenta devant nous, il y eut de ces batailles... Quelles batailles, mon Dieu ! Moi, j'étais assistant de monsieur le marquis et, tous les matins, je le frisais et lui mettais de la poudre sur sa perruque, de sorte que la tête de notre général était une vraie beauté. Il me disait : "Santiago, fais bien attention à ce que les boucles soient bien régulières et que l'une ne diffère pas de l'autre, qu'elles soient vraiment pareilles, car il n'y a rien pour effrayer l'ennemi que la convenance et le bon paraître de notre personne." Et les soldats l'adoraient. C'est ainsi que, durant toute cette guerre, quatre ou cinq moururent, pas plus.

Santorcaz se tordait de rire en entendant cela, augmentant par ses manifestations irrévérencieuses la colère de don Santiago Fernández, lequel, donnant un fort coup de poing sur la table, continua ainsi :

- Que valent tous les généraux d'aujourd'hui ou tous les empereurs comparés au marquis de Sarriá ? Le marquis de Sarriá était partisan de la tactique prussienne qui consiste à rester tranquille et attendre que l'ennemi vienne très en désordre, car alors, celui-ci se fatigue vite et on l'achève ensuite en un rien de temps. Dans la première bataille que nous eûmes contre les villageois portugais, tous se mirent à courir dès qu'ils nous virent et le général ordonna à la Cavalerie de s'emparer d'un troupeau de moutons, ce qui se fit sans effusion de sang.
- Non, il n'y a jamais eu au monde de batailles comme celles-là, monsieur don Santiago, dit Santorcaz, modérant un peu son rire ; et si vous me les racontez toutes, j'avouerai que celles que j'ai vues sont des jeux d'enfants. C'est pour cela que, depuis cette date, vous avez gardé les habits de campagne et que, comme vous aimez parler du thème de la guerre, les gens vous appellent le *Grand Capitaine*.
- C'est un sobriquet et je n'aime pas les sobriquets, dit doña Gregoria, ainsi s'appelait la femme du valeureux expéditionnaire du Portugal. Quand nous avons déménagé pour venir ici et que les voisins ont commencé à t'appeler *Grand Capitaine*, je t'ai bien dit de lever la main et d'offrir une claque au premier qui, sous ton nez, te dirait de telles insolences ; mais toi, avec ton satané flegme, au lieu de prendre ton courage à deux mains, tu bavais de plaisir chaque fois que les gamins te saluaient par ce sobriquet, et maintenant, *Grand*

Capitaine tu es, et *Grand Capitaine* tu seras pour les siècles des siècles.

- Je ne m'arrête pas à ces niaiseries, dit don Santiago Fernández, et même si je tolère ce sobriquet honorable, je ne consens pas à ce quelqu'un se moque de moi. Par ma foi, quand on a servi dans les milices du roi pendant vingt ans, quand on a été en campagne au Portugal, quand on a eu aussi l'honneur de se trouver dans l'expédition d'Alger commandée par monsieur don Alejandro O'Reilly en 1774, quand, après de si glorieuses journées, on s'est abîmé les fesses, assis à la porterie du bureau de l'Intendance de l'Artillerie, voyant entrer et sortir messieurs les officiers, et faisant, tous les jours, les commissions, on peut bien avoir la tête haute et dire un mot sur la chose militaire.
- C'est ce que je dis, fit remarquer doña Gregoria. Tout le monde sait bien que tu n'es pas né de la dernière averse et que tu as fréquenté des gardes wallons et des généraux d'autrefois, si courageux qu'un simple regard à l'ennemi le faisait courir.
- Il ne s'agit pas, poursuivit le *Grand Capitaine*, de nous enjôler par des contes de sorcières comme ceux que nous sort monsieur de Santorcaz. Les filles du raccommodeur de porcelaine et doña Melchora, celle qui fait les broderies fines, ce monsieur peut leur tourner la tête en racontant ses merveilleuses batailles des Prussiens et des Russes et dire que l'Empereur est passé par ici ou venu par là. Des hommes comme moi n'avalent pas d'aussi grosses bêtises, et on n'a pas été vingt ans à mordre la gargousse et à peigner les

bouclettes de monsieur le marquis de Sarriá, pour donner du crédit à tous ces romans de chevalerie. Donc, comment ça s'est passé, ajouta-t-il sur un ton moqueur en s'asseyant près de Santorcaz. Vous dites que quatre mille Français ont attaqué à la baïonnette dix mille Russes et les ont fait tomber dans un marais où la moitié s'est noyée. Eh bien, avec ça, ils ont cassé la glace à coups de canon pour que les ennemis, qui étaient dessus, coulent !... Belle façon de faire la guerre ! Mais, mon cher monsieur, s'ils marchaient sur la glace, ils devaient glisser et... pauvres fesses de l'Empereur... que dis-je, des trois empereurs, car vous dites qu'il y en avait trois, rien que cela. Tu sais, Gregoria, que la famille est très économe ?

Le *Grand Capitaine* fit rire sa digne épouse de ces bons mots, enfants de sa fatuité naïve, et tous deux s'amusèrent réciproquement de leurs sorties.

- Si c'est un roman de chevalerie ce que j'ai raconté, dit Santorcaz, on va vite le voir en Espagne, parce qu'ils sont plus de cent mille les *Splandians* qui sont disséminés par là en attente du mot d'ordre de leur maître et seigneur pour commencer le théâtre.
- Ces assassins de Madrid ! s'écria le *Grand Capitaine* s'enflammant dans une ardeur patriotique. Et vous croyez qu'ils nous font peur ? Sainte Marie de la Cabeza ! Je vois bien qu'ils sont en train d'entourer le Retiro et qu'ils ne permettent même pas à une mouche de voler autour de leurs seigneuries ; mais on en reparlera. C'est comme ça maintenant parce qu'on n'a

plus de troupes ; mais, vous savez ce qui est en train de se former en Andalousie ? Une armée. Et à Valence ? une autre armée. Et en Galice et en Castille, une autre et une autre armée. Combien d'Espagnols y a-t-il en Espagne, monsieur de Santorcaz ? Eh bien, mettez sur l'échiquier autant de soldats que d'hommes qui sont ici, et on verra. Vous ne savez peut-être pas ce que m'a dit le concierge de la Secrétairerie de la Guerre ? Eh bien, il m'a dit que mon village a déclaré la guerre à Napoléon. Qu'en pensez-vous ?

- Quel est votre village ?
- Valdesogo de Abajo. Ce n'est pas n'importe quoi, car on peut réunir près de cent hommes forts comme des châteaux et non ces Russes de pacotille dont vous parlez, ils sont si féroces qu'ils vous expédieraient un régiment français comme de rien.
- Eh bien, une femme, venue de la montagne, aujourd'hui, dit doña Gregoria, m'a raconté que mon village aussi va déclarer la guerre à ce brigand de grands chemins. Oui, monsieur de Santorcaz, mon village, Navalagamella. Et là, ce ne sont pas des jeux, on va droit au but. Si ces villages que vous nommez, les Autriches et les Prussies étaient comme Navalagamella, la canaille ne les aurait pas vaincus, on voit bien que tous ces Autrichiens et ces *Prussiques* sont des gens d'apparence mais c'est tout.
- On ne dit pas *Prussiques* mais Prussiens, fit remarquer de manière emphatique le *Grand Capitaine* à son épouse.
- Bon, d'accord ; les Russes et les *Prusses*, c'est pareil. Ce que je veux dire, c'est que si Valdesogo de Abajo et

Navalagamella qui, comme villages, sont des lentilles, comparés à la grandeur de tout le Royaume, se mettent en route, les autres villages et les villes en feront de même et alors, ça va donner du fil à retordre, monsieur de Santorcaz. Non, il ne va pas rester un seul Français pour le raconter aux autres et ce qu'ils ont fait ici au début du mois, ils vont le payer très cher. A-t-on vu une bêtise pareille ? Fusiller en groupes tant de pauvres diables, sans pardonner aux vieux prêtres, aux demoiselles innocentes et aux malheureux garçons comme celui qui est dans ce lit ! Ah ! Vous n'avez pas vu ça, monsieur de Santorcaz, parce que vous êtes arrivé à Madrid, trois jours après ; mais si vous aviez vu ça ! Ces sauvages sont passés par la rue Barquillo, et comme on leur jetait les briques des échafaudages des maisons en construction au coin, ils ont tué une pauvre femme qui passait avec un bébé dans les bras. En voyant cela, nous, toutes les femmes du voisinage, avons commencé à leur lancer tout ce que nous avions. L'une jetait une casserole d'eau bouillante, une autre la poêle avec l'huile à frire ; moi, j'ai attrapé la marmite qui avait commencé à cuire et, sans réfléchir, j'ai crié "Gare à l'eau"² et, même si, ce jour-là on est resté sans manger, je n'ai aucun regret, non monsieur. Ensuite à plusieurs, Juanita, la femme du raccommodeur de porcelaine, les filles d'à-côté et moi, on a attrapé une commode et on l'a jetée dans la rue, ça en a écrasé un. Ils voulaient monter nous tuer ; mais, tu parles ! Que

² Allusion à l'habitude des Madrilènes de déverser dans la rue le contenu des vases de nuit en criant : "*Agua va*".

du blabla, rien de plus. A plus de quarante femmes, nous nous sommes mises dans l'escalier, les unes avec des fourchettes, les autres des tenailles, d'autres des brûleurs, celle-ci un vilebrequin, cette autre un bâton à battre la laine. S'ils étaient parvenus à monter, on les aurait réduits en miettes. Mon mari a pris cette vieille lance, qu'il a toujours conservée depuis ces fameuses guerres et, se mettant devant nous dans l'escalier, il nous a haranguées et nous a dit comment nous mettre. Ah ! si ces chiens avaient réussi à monter ! Moi, j'étais la plus vieille de toutes et la plus courageuse, même si ça me gêne de dire ça. Mon mari voulait sortir dans la rue à la tête de notre groupe, mais nous l'avons convaincu que c'était une folie. Avec ses soixante-dix ans sur les épaules, lui, il vous les aurait embrochés d'un coup de lance, tous ces Mamelouks qu'il aurait trouvés. Ah ! quel jour ! Quand nous nous sommes retirées chacune chez soi, dans tout l'édifice on n'entendait plus que "Vive le *Grand Capitaine* !"

- Quelle journée, s'exclama mélancoliquement Fernández, dissimulant la légitime fierté que le souvenir de ses prouesses lui avait causée. Vers les huit heures du matin, j'ai vu sortir de son bureau le capitaine don Luis Daoíz. Le jour précédent, il m'avait envoyé chercher des bottes à la cordonnerie de la rue du Lobo, et à partir de là, je les lui ai portées chez lui, rue de la Ternerera et quand je suis revenu, après avoir fait la commission, voyant que j'avais accompli avec la ponctualité et le soin qui me sont propres, il me donna

deux réaux, que je conserve dans ce mouchoir comme souvenir d'un homme bien courageux.

En disant cela, il apporta un mouchoir et le déplia doucement comme la plus vulnérable et la plus sainte des reliques, il en sortit une pièce en argent qu'il mit sous les yeux de Santorcaz sans lui permettre de la toucher.

- Voilà ce qu'il me donna, ajouta-t-il, séchant avec le même mouchoir les larmes qui, tout d'un coup, commencèrent à couler de ses yeux ; voilà ce que me donna en mains propres, celui qui vivra dans la mémoire des Espagnols tant qu'il y aura des Espagnols de par le monde. J'étais, moi, en train de balayer le bureau quand entra don Pedro Velarde pour le chercher, et je lui dis : "Mon capitaine, cela fait un moment qu'il est parti avec don Jacinto Ruiz." Ensuite, don Pedro entra et se disputa avec le colonel : au bout d'un quart d'heure, il repassa devant moi. Qui m'aurait dit que...

Le *Grand Capitaine* ne put continuer parce que la peine étouffait sa voix ; doña Gregoria prit aussi la pointe de son tablier et s'essuya successivement les yeux et, Santorcaz plus sérieux et grave qu'avant, respectait la douleur de ses deux amis.

- On m'a assuré, dit-il ensuite, après une pause, que ce don Pedro Velarde allait manger tous les jours chez Murat. Sympathisait-il avec les Français ?
- Non, non ; celui qui dirait cela serait un menteur, s'écria don Santiago, laissant tomber à plat ses deux grosses mains sur la table. Don Pedro Velarde passait pour un

officier très au fait des armes, et comme il fut de ceux que le Roi avait envoyés à Somosierra pour recevoir le *chevelu*, celui-ci le traita bien, il sut reconnaître ses dons et voulut attirer ses bonnes grâces. Don Pedro Velarde avait un sacré génie pour se faire tout miel ! On l'invitait à manger, on lui faisait beaucoup de cadeaux mais tout le monde savait bien que, si notre capitaine foulait les tapis de ce palais, c'était *pour connaître de plus près la canaille* comme il le disait lui-même.

- Lui et ses compagnons de Monteleón, dit Santorcaz, montrèrent un courage d'autant plus admirable qu'il fut totalement inutile. C'est être fou et aveugle. Ils croient que c'est possible de lutter positivement contre les troupes les plus aguerries du monde, sans autres éléments qu'une petite armée, mal instruite, et une nuée de civils qui veut s'armer dans tous les villages. L'obstination ridicule de ces gens fera que ces sacrifices seront plus douloureux et le nombre de victimes beaucoup plus grand, sans pour autant pouvoir s'enorgueillir, en mourant, d'avoir acheté au prix de son sang l'indépendance de la patrie. L'Espagne tombera, comme sont tombées l'Autriche et la Prusse, de puissantes nations qui comptaient de bonnes armées et des rois courageux.
- Ces pays-là n'ont aucune honte ! s'écria, avec colère, don Santiago Fernández, en se levant une nouvelle fois de son siège. En Autriche et en Prusse, il se passera ce que vous voudrez ; mais il n'y a pas de Valdesogo de Abajo ni de Navalagamella.

Très sage lecteur, ne ris pas de cette présomptueuse affirmation du *Grand Capitaine* parce que, sous son apparente simplicité, il y a une profonde vérité historique.

Santorcaz lâcha de nouveau un gros rire à voir l'échauffement de son ami, dont les opinions patriotiques étaient encore appuyées par son épouse, qui dit ceci :

- Nous sommes là et c'est autre chose, monsieur de Santorcaz, vous avez vécu là-bas tant de temps, vous êtes devenu un étranger et vous ne comprenez pas la tournure des choses ici.
- C'est justement pour avoir passé tant de temps hors d'Espagne que j'ai des motifs de savoir ce que je dis. J'ai servi quelques années dans l'armée française ; je connais Napoléon face à la guerre et je sais ce que sont capables de faire ses soldats et ses généraux. Cent mille d'entre eux sont arrivés en Espagne aux ordres des chefs les plus aimés de l'Empereur. Savez-vous qui est Lefebvre ? Eh bien, c'est le vainqueur de Dantzig. Savez-vous qui est Pierre Dupont de l'Etang ? Eh bien, c'est le héros de Friedland. Connaissez-vous le duc d'Istres ? Eh bien, c'est lui le principal décideur de la victoire de Rivoli. Et que pouvez-vous me dire de Joachim Murat ? Eh bien, c'est le grand soldat des Pyramides et celui qui commanda la cavalerie à Marengo...
- Non, ne le nommez pas, dit doña Gregoria, car si tous les autres sont comme ce *chevelu*, ça fait une belle équipe de perdants, que Napoléon a mise en Espagne.

- Monsieur de Santorcaz, ajouta, avec une gravité courtoise, le *Grand Capitaine*, vous savez bien qu'un homme comme moi, témoin de cent combats, ne va pas prendre des vessies pour des lanternes, et toutes les héroïcités du général Un tel et du général Un tel, on va les voir réellement maintenant, oui monsieur. Et je suppose que vous êtes venu prendre leur parti, car celui qui les loue et les admire, il est normal qu'il les aide.
- Non, répondit Santorcaz ; je suis revenu en Espagne pour une affaire d'intérêts et, d'ici à quelques jours, je vais partir pour l'Andalousie. Quand j'aurai réglé mon affaire, je retournerai en France.

- II -

- Quel mauvais bougre vous êtes ! s'écria doña Gregoria. Votre pauvre père et toute la famille pleuraient votre absence, ils sont morts de chagrin de ne pouvoir ramener dans le bon chemin ce petit bambocheur qui pendant quinze ans et depuis cette fameuse aventure... Mais, chut ! ajouta-t-elle en tournant la tête vers moi, je crois que le gamin s'est réveillé et qu'il nous entend.

Les trois me regardèrent et j'observai distinctement tout ce qui m'entourait, pouvant apprécier sans mélanger ni les images ni les visions trompeuses. Je me trouvais dans un lit, dont le dur matelas rendait crédibles les mortifications de mes os et l'instinctive tendance de mon corps à sauter de là, tandis qu'un de mes bras, fortement bandé, refusait de me prêter appui, si immobile et si rigide qu'il semblait ne plus m'appartenir. De la même façon, ma tête était entourée d'un turban fait de chiffons qui sentaient les onguents et le vinaigre, et mon corps faible et fatigué sentait, ici ou là, de terribles picotements. Le lit sur lequel je gisais si peu confortablement occupait le coin d'une pièce aux dimensions ordinaires, avec des murs blancs et un sol de briques mal recouvert d'une vieille natte d'alfa trouée. Quelques images de saints, que l'artiste graveur avait martyrisées une nouvelle fois par des coups de ciseaux impies, ornaient le mur dénudé ; sur l'un d'eux, la lance du *Grand Capitaine* s'affichait ostensiblement. Au centre de la pièce, il y avait la table qui soutenait un chandelier à quatre branches et, près de la table, étaient assis, chacun sur son siège de cuir qui gémissait au moindre mouvement, les trois personnages dont la

conversation blessa mes oreilles quand je revins d'un long paroxysme.

Tous fixèrent sur moi leur attention, et doña Gregoria, s'approchant maternellement de mon lit, me parla ainsi :

- Tu es réveillé, petit ? Tu vois et tu entends ? Peux-tu parler ? Mon pauvre petit, la terrible fièvre t'a enfin quitté et le Saint Ange Gardien a obtenu du Père Eternel de te permettre de continuer à vivre. Comment vas-tu ? Tu nous vois tous, là ? Tu nous reconnais ? Tu comprends ce qu'on dit ? Tu dois être bien, parce que tu ne dis plus de bêtises et tu n'as plus envie de te jeter du lit, tu ne nous insultes plus, tu ne nous dis plus que tu vas nous tuer, tu n'appelles plus don Celestino ou doña Inès, qui te troublaient le jugement. Tu es bien, et tu es hors de danger, tu vas vivre, pauvre gamin ; mais as-tu perdu la raison ou Dieu veut-il qu'on te voie sous ton jour naturel, sain, entier et sage, comme tu étais avant, avant que ces maudits... ?
- A vrai dire, je ne sais pas comment ce malheureux a pu s'en réchapper, dit Fernández à Santorcaz. Il avait trois balles dans le corps : une dans la tête, mais ce n'était qu'une éraflure, l'autre dans le bras gauche, il n'en restera pas manchot et la troisième dans un côté, une partie sensible, si bien que si on ne lui avait pas enlevé la balle, on ne le verrait pas si bien réveillé.

Ces braves personnes me poussèrent à parler, prouvant que ma raison comme mon corps, s'était bien remise du terrible moment que j'avais souffert. Doña Gregoria, exemplaire, me

donna à manger avec sollicitude et, après avoir pris avidement cette nourriture, je me sentis très bien. Était-ce une résurrection ou une nouvelle naissance, cette nuit-là ?

- Maintenant, petit, reste tranquille, poursuivit doña Gregoria en s'asseyant à côté de moi. Qu'est-ce qu'il va être content, monsieur Juan de Dios, quand il va te voir !
- Comment ça ! m'écriai-je, très surpris. Juan de Dios vit ici ? Mais, où suis-je ? Et vous, qui êtes-vous ? Qu'est devenue Inès ?
- Inès, encore ! Ce jeune homme n'est pas encore en bon état. Laissons là toutes les Inès et repose-toi.

Santorcaz vint vers moi et, montrant quelque intérêt pour moi, me dit :

- Mon pauvre petit ! Alors comme ça, ils t'ont fusillé ! Le grand duc de Berg est un homme terrible et il frappe fort. On dit que tu as tué plus de vingt Français. Tu vas me raconter tes hauts-faits, petit fripon. Et dis-moi, as-tu envie de recommencer à faire des tiennes ? Je pense que non... parce que tu as dû voir que ces gens ont un sens de l'humour un peu particulier.

Ceci dit, Santorcaz prit sa cape et s'en alla.

La surprise et la stupeur que je ressentais, à me voir là, revenu à la vie à l'improviste, d'après ce que je comprenais, en présence de gens inconnus ; ma pensée, retournant sans cesse au passé après cette profonde obscurité ; les impressions de mon âme, à laquelle le réveil soudain, après un long engourdissement, avait

produit une certaine angoisse, furent la raison pour laquelle je ne pouvais pas être aussi tranquille que le *Grand Capitaine* et sa femme me le demandaient. Je leur posais mille questions diverses, avec la curiosité de quelqu'un qui, revenant au monde après un siècle de mort réelle, voulait savoir, en un instant, tout ce qui s'était passé sur la planète durant son absence. Ils me répondaient toujours de me calmer et de ne pas me tracasser, pour ne pas renouveler les accès de fièvre, mais je ne pus y parvenir, et tout en me reposant un peu, j'essayai de mettre de côté mes terribles souvenirs et d'écarter de ma vue les sinistres silhouettes qui étaient devenues les compagnes inséparables de mon esprit. Peu après, une fois la nuit bien avancée, Juan de Dios vint, et je fus si inquiet de le voir que, si ma faiblesse ne m'en avait empêché, j'aurais sauté de mon lit et couru derrière lui, entraîné par une haine terrible et une curiosité plus forte encore que la haine. L'ancien commis de don Mauro Requejo était si maigre, si jaune et si flétri qu'il semblait avoir vécu dix ans de chagrin durant ces derniers jours. Ses yeux rougis conservaient des traces de pleurs et son corps dégingandé se mouvait avec lourdeur comme si son propre poids le fatiguait. Il se laissa tomber sur une chaise près de moi et, lorsque les deux vieillards s'en allèrent, me parla ainsi :

- Gabriel, ça va ? As-tu retrouvé la raison ? Comprends-tu ce qu'on te dit ?
- Où est Inès ? lui demandai-je, anxieux.
- Ah ! Malheureux que je suis ! s'écria-t-il en cachant son visage entre ses mains. Tu es encore malade, et si je te donne la nouvelle... Où est Inès ? Il y a de quoi avoir peur, Gabriel, parce que je n'en sais rien. Je suis fou, je suis un imbécile. Cela fait quinze jours que je souffre de

manière incomparable. Les larmes que j'ai versées creuseraient le rocher. Encore maintenant... d'où crois-tu que j'arrive ? Je viens de la crypte de d'église San Ginés, où je vais, tous les soirs, mortifier mon corps par la discipline, pour voir si Dieu veut bien avoir pitié de moi et me rendre ce qu'il m'a enlevé, sans doute pour me punir de mes grands péchés.

Après avoir séché ses larmes et s'être mouché bruyamment, il continua :

- J'ai sorti Inès du jardin du Príncipe Pío. Ah ! Si je ne t'ai pas sorti toi aussi c'est que je n'ai pas pu, j'ai pourtant bien essayé ; je te jure que j'ai essayé. Inès s'est évanouie et comme je ne pouvais l'amener ici, c'était trop loin, Lobo m'a proposé de l'emmener chez des dames très honnêtes, d'après lui, où elle pourrait rester jusqu'à ce qu'il soit possible de l'amener ici pour notre mariage... Ah ! infâme légiste, misérable embrouilleur, faux et menteur ! Inès m'a giflé, Gabriel, se voyant dans cette maison-là, elle m'a enfoncé ses petits doigts dans mes joues. Tu ne peux pas avoir idée des mots tendres que je lui ai dits pour la tranquilliser mais rien ne pouvait la consoler parce que tu n'avais pas été sauvé, toi et le brave prêtre. En vain je lui ai dit qu'elle serait ma femme, en vain je lui ai dit que je l'adorais d'un amour profond, je lui ai montré aussi tout mon argent, lui promettant d'en dépenser une bonne partie à fuir, pour toujours, Madrid et l'Espagne si c'était son désir. Malheureux que je suis ! A ces preuves irréfutables de mon affection, elle ne répondait qu'en me traitant de

bête et exigeait que je ne reste pas devant elle... A chaque instant, elle t'appelait puis, elle fondait en larmes, elle voulait se jeter hors de la maison pour retourner à la Montagne de Príncipe Pío. Malgré tout, j'étais heureux, parce que je l'avais dans mes bras, j'écartais de son front les cheveux en bataille et je séchais, avec mon mouchoir, ses larmes divines qui auraient rafraîchi les damnés de l'enfer s'ils les avaient bues... Le perfide Lobo ne s'éloignait pas de là, et bien entendu, je trouvais suspects le soin et la bonté qu'il mettait à l'entourer. Inès ne cessait de gémir et, à mon compagnon comme à moi, elle montrait beaucoup de répugnance, nous ordonnant de la laisser seule car elle ne voulait pas nous voir puis de la tuer car elle ne voulait plus vivre. Son désespoir parvint à un tel point que nous ne pouvions la retenir, elle nous échappait des mains, disant que comme elle n'avait pu vous sauver, elle aurait aimé vous donner une sépulture à tous les deux. Enfin, à force de prières, nous parvînmes à la calmer un peu, lui promettant d'aller sur le lieu du supplice et d'accomplir la triste obligation. Après lui avoir dit cela, elle me regarda avec tendresse et m'ordonna, de manière persuasive et éloquente, de mettre à exécution ce que j'avais promis et je sortis, la laissant aux soins de Lobo. Je n'aurais jamais dû faire ça ! Maudit soit l'instant où je me suis séparé de ce trésor, de l'aimant de mon esprit ! Gabriel, j'ai couru à la Moncloa, je me suis approché des groupes où on allait reconnaître les cadavres, j'ai marché ici et là espérant bien te trouver au milieu de ceux qui, abandonnés

même dans ces tristes moments, n'avaient personne autour d'eux pour former un concert de pleurs et d'exclamations... Je trouvai enfin le prêtre ; mais tu n'étais pas à ses côtés, parce que des femmes compatissantes, ayant remarqué que tu vivais, t'avaient porté à un endroit tout proche pour te prodiguer quelques soins. Ma joie a été grande quand je t'ai vu ouvrir les yeux, quand je t'ai entendu prononcer quelques mots obscurs et j'ai remarqué que tes blessures ne semblaient pas très graves, si bien que lorsqu'on fit la sépulture de ton bon ami, je me suis préoccupé de trouver un moyen de t'emmener chez moi. J'ai prié ces femmes de te soigner un moment pendant que je revenais avec un brancard et, en sortant du jardin, je me réjouissais à l'idée de partager avec Inès le fait que tu étais encore vivant. "Comme elle va être contente, la pauvre petite !" me disais-je à moi-même, et j'étais très heureux, moi aussi, parce que j'avais compris, par ses paroles, que cette fleur de Jéricho t'appréciait beaucoup, n'est-ce pas ? Ah ! Gabriel, tu aurais été notre domestique, tu nous aurais servi fidèlement, n'est-ce pas ?... Eh bien, mon garçon, comme je te disais, j'ai couru comme un dératé lui annoncer l'heureuse nouvelle que tu étais sauvé et, quand j'entrai dans la maison où je l'avais laissée, Inès n'y était plus. Ces inconnues me dirent que Lobo avait enlevé la jeune fille et, comme je leur montrais mon étonnement et mon indignation, elles me traitèrent de stupide et me jetèrent de leur maison. J'ai volé chez ce misérable voleur ; mais je n'ai pu le voir de toute la

journée, pas plus que les jours qui ont suivi. Imagine un peu mon désespoir, mon agonie, ma folie ; je ne sais comment, j'ai remis mon âme à Dieu ces jours-là, parce qu'en plus de mon chagrin, j'étais consumé par une forte fièvre, conséquence de la blessure que j'ai reçue à cette main, car tu avais vu que j'avais perdu un doigt et demi dans la rue San José... Tu crois que j'allais mieux ? Pas du tout. Le pharmacien de la Palma Alta me banda la main et, ensuite, je n'ai plus pensé à tout cela, et je ne dis pas un doigt et demi mais les cinq doigts de chaque main que j'aurais voulu m'arracher avec les dents, pourvu qu'on retrouve mon Inès adorée, cette rose printanière, ce jasmin d'Alexandrie ! Je ne t'ai pas oublié pour autant et le jour même du 3 mai, je t'ai fait conduire à cette maison qui est la mienne, dans laquelle tu es resté jusqu'à aujourd'hui, et où, grâce aux soins de ces braves gens, tu as recouvré la santé.

- Mais Lobo a disparu aussi ? demandai-je très intéressé. S'il n'a pas disparu, on peut bien l'obliger à dire ce qu'il a fait d'Inès.
- Au bout de dix jours, je l'ai enfin trouvé chez lui. Sais-tu ce qu'il me dit cet imposteur ? Eh bien, tu vas voir. Après avoir bien ri de moi, me traitant de niais et de pauvre d'esprit, il m'a dit de ne pas penser à revoir Inès parce qu'il l'avait remise à ses parents. "Car, Inès a des parents peut-être ? lui dis-je. Et lui me répondit : "Oui, et ce sont des personnes qui font partie des Grands d'Espagne, c'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de leur rendre la malheureuse jeune fille, qui avait été condamnée à vivre si longtemps hors de son rang et

parmi des personnes de condition inférieure." J'en suis resté tout éberlué ; mais aussitôt, je compris que c'était une invention de ce charlatan enjôleur et inique, et dans ma colère, je lui dis les impertinences les plus terribles qui sont jamais sorties de mes lèvres... Ne crois-tu pas, comme moi, que le fait de la remettre à des parents inconnus est une pure fable de la part de Lobo, pour occulter son crime ? Gabriel, ne trembles-tu pas de frayeur comme moi ? Où peut bien se trouver Inès ? Où a bien pu la mettre ce monstre ? Qu'en a-t-il fait ? Ah ! Je l'ai cherchée sans arrêt dans tout Madrid, j'ai passé des nuits entières près de la maison de la rue la Sal pour examiner qui y entraît et qui en sortait ; j'ai donné de l'argent aux domestiques, aux vendeurs d'eau, aux lavandières, aux secrétaires du licencié, à toutes les personnes qui visitaient la maison ; mais personne n'a su me renseigner, personne, personne... Y a-t-il de quoi se décourager ? N'y a-t-il plus qu'à mourir de chagrin ? Travailler tant, se creuser tant pour la sortir des griffes de son oncle et de sa tante, commettre de grands péchés et exposer son âme aux horribles peines de l'enfer pour voir s'évanouir, comme la fumée, cette espérance magique, ce bonheur rêvé et cette félicité suprême !... Est-ce le châtement de Dieu pour toutes mes fautes, Gabriel ? Crois-tu cela ? Approuves-tu ce que je suis en train de faire, actuellement, c'est-à-dire prier Dieu de me pardonner ou bien de me rendre Inès, même sans me pardonner ? Crois-tu qu'en accourant à la crypte de San Ginés avec constance et dévotion, je pourrai obtenir de Dieu une certaine miséricorde ? Ah !

Si les larmes que j'ai versées étaient toutes tombées dans le cœur de cet infâme Lobo, il en aurait été traversé de part en part comme par un poignard. Où est Inès ? Qu'est-elle devenue ? Vit-elle ? Est-elle morte ? Gabriel, toi, tu es intelligent, Dieu a voulu te faire revenir à la vie précieuse pour déjouer les plans iniques de ce monstre, et pour redonner à Inès sa liberté, et à moi, la paix de l'âme que j'ai peut-être perdue à tout jamais.

Voilà ce que dit le pauvre commis tout affligé et, en l'écoutant, je ne pus m'empêcher d'avoir compassion pour les tourments de son âme aussi passionnée qu'innocente. Il ne se fatigua pas de parler jusqu'à tard dans la nuit, toujours sur le même thème et avec des démonstrations douloureuses identiques. Enfin, sa voix se perdit pour moi dans le vide d'un silence profond parce que je m'endormis, mon attention et ma curiosité cédant à la fatigue et à la faiblesse de mon esprit qui me consumait encore.

- III -

Le lendemain matin, la première personne que mes yeux virent fut doña Gregoria, pour qui je commençais à avoir de l'affection, car c'est bien propre à la charité d'inspirer de l'affection en si peu de temps. La femme du *Grand Capitaine* était en train de nettoyer la pièce, essayant de bouger les meubles doucement pour ne pas faire de bruit, et dès que je me réveillai, elle laissa tout pour accourir à mes côtés.

- Voilà une tête qui respire la santé, me dit-elle. On va bien voir ce qu'en dit aujourd'hui don Pedro Nolasco quand il te verra.
- Et qui est ce don Pedro Nolasco ? demandai-je supposant que ce brave homme cité était quelque médecin connu du voisinage.
- Qui veux-tu que ce soit, mon garçon ? Le vétérinaire qui vit à l'appartement n° 4. Ici, nous ne fréquentons pas le médecin parce que ça coûte les yeux de la tête. Et quand Fernández souffre de son rhumatisme, c'est don Pedro Nolasco qui vient le voir, c'est un grand docteur. C'est à lui que tu dois la vie, mon petit, c'est lui qui t'a extrait la balle du côté ; sinon, à cette heure, tu serais dans l'autre monde.

Après ça, je lui posai plusieurs questions sur ses conditions, la qualité de la maison, elle m'y répondit avec beaucoup de bonté en disant que son époux était concierge dans un bureau d'un secteur de la Guerre, et qu'avec sa solde et ce que monsieur Juan de Dios leur donnait pour sa modeste pension, ils vivaient leur vie de pauvres et étaient contents.

- Ce n'est pas une maison d'hôtes car nous ne voulons pas de désordre, ajouta-t-elle, mais cela fait longtemps que nous connaissons monsieur d'Arroiz et c'est pour cela qu'il est ici. Ce monsieur de Santorcaz, que tu as vu hier soir et qui ne doit pas tarder à revenir, est un jeune homme que nous avons connu à Alcalá, quand nous habitions là-bas, il faisait partie de cette célèbre Université et de sa *tuna*. Il a été très fêtard et ses parents ne l'ont pas revu depuis qu'il est parti en France il y a quinze ans, fuyant une persécution méritée, conséquence de ses fredaines vicieuses. Malheureux jeune homme ! Là-bas, il a été soldat et, quand il nous raconte ses ennuis et ses souffrances, nous sommes comme si nous entendions lire le roman *El asombro de la Francia, Marta la Romarantina*, même si Santiago dit que, dans ce qu'il raconte, tout n'est que mensonge. Il a une tête de cochon et pourtant nous aimons bien cet écervelé et il nous aime bien ; c'est pourquoi lorsqu'il vient faire un tour en Espagne, il débarque toujours par ici où nous lui donnons hospitalité pour bien peu d'argent. Ah ! Oui, bien peu d'argent ; il est vrai que, si on lui en demandait beaucoup, le malheureux ne pourrait pas nous en donner beaucoup parce qu'il n'a pas grand-chose. Cela ne veut pas dire qu'il est né parmi les fleurs des champs, sa famille est d'une bonne lignée de Salamanque mais, comme il n'est pas l'aîné... son père s'est efforcé de le faire entrer dans l'Eglise et le pauvre gamin n'avait aucun goût pour les messes chantées...

Nous en étions là, doña Gregoria et moi, plongés dans cette conversation qui n'était pas sans m'intéresser lorsque, de retour de son bureau, don Santiago Fernández ôta avec gravité son pesant uniforme que son épouse pendit au porte-manteau, non loin de la lance menaçante, et il se disposa à manger.

- Je t'apporte de grandes nouvelles, dit-il avec un petit sourire en coin, assis déjà dans son fauteuil de cuir, les deux mains posées sur les genoux correspondants, tout en bougeant son corps avec une infinie lenteur. Tu vas être contente...
- Ce n'est pas vrai que le Grand Duc a fini par crever des coliques dont il souffrait.
- Non, ce n'est pas ça, voyons. Qui t'a dit que Navalagamella lui avait déclaré la guerre à cette canaille ? Ce n'est pas seulement Navalagamella, mais les Asturies, le Léon, la Galice, Valence, Tolède, Burgos, Valladolid, et on pense que Séville aussi, Badajoz, Grenade et Cadix aussi. C'est ce qu'on a dit au bureau ; si tu voyais comment tout le monde danse de joie. Je connais un officier qui n'a pas dormi de la nuit parce qu'il attendait le courrier et si tu savais... Je peux bien te le dire à toi, même si ce gamin l'entend. Ecoute, écoutez tous les deux ! Plein d'officiers ont déserté, sans qu'on sache où ils sont, dans leur caserne ou chez eux. Et tu vas me dire : Où sont-ils ? Moi, je le sais, oui, madame, je le sais : ils ont rejoint les armées espagnoles qui sont en train de se former... Tu ne sais peut-être pas où elles sont en train de se former ? Eh bien, moi, je le sais, oui, madame : une est en train de se former à Valladolid, et c'est don Gregorio de la Cuesta qui la

commandera ; une autre en Asturies et en Galice, à la charge de Blake... et la troisième, la plus importante de toutes, tu veux le savoir ?

- Bien sûr, dis-le, ne nous laisse pas là avec l'eau à la bouche.
- Eh bien, on dit que, là-bas, les troupes d'Andalousie se soulèveraient, oui monsieur, se soulèveraient. Et comment ne se soulèveraient-elles pas ! Dès que quelqu'un élève la voix, nos gens commencent à défiler et pas un seul chef de campement ne va rester aux ordres de Murat, pas plus que de la Junte.
- Je vois qu'ils vont avoir du mal, Santiago. Mais j'entends frapper à la porte. Ce sont les voisins qui viennent aux nouvelles... Entrez, monsieur don Roque ; entrez, les petites, entrez monsieur de Cuervatón.

Doña Gregoria ouvrit ; entrèrent en phalange compacte une douzaine de personnes des deux sexes, d'allures et d'âges différents, c'étaient les voisins les plus attachés à la sympathique personne du *Grand Capitaine*, les plus enthousiastes et les plus assidus à ses nouvelles. Ils accouraient tous les matins quand il revenait du bureau, désirant se rassasier à la fontaine la plus pure et la plus cristalline, à l'ardente curiosité qui dévorait alors les habitants de Madrid. Dois-je m'arrêter d'énumérer tant de dignes personnes ? Pourquoi ? Le lecteur n'a pas besoin de connaître le raccommodeur de porcelaine, ni le bourrelier, ni non plus don Roque, le commerçant ruiné, ni monsieur de Cuervatón, ou encore moins les filles de la faiseuse de broderie fine ? Laissons-les enveloppés dans leur voile du discret incognito et

écoutons Fernández qui, débordant de son propre être, à cause de l'exorbitant gonflement de sa joie orgueilleuse, racontait ce qu'il avait entendu, sans oublier d'assaisonner ses récits du poivre et du sel de l'exagération.

- Eh bien, en Andalousie, en Andalousie dis-je... vous savez bien où se trouve l'Andalousie ; disons à Cadix... alors. On dit que la Junte de Séville a formé une grande armée, avec les troupes qui se trouvent à San Roque. Vous savez ce qu'est San Roque ? Eh bien... c'est comme si nous disions... supposons que Gibraltar soit ici, et bien, ici, en bas, c'est San Roque.
- Ce don Santiago sait tout.
- Oui, comme quelqu'un qui a vu le monde entier et qui a été de toutes les batailles.
- A San Roque se trouvent les meilleures troupes d'Espagne, tant en infanterie qu'en artillerie et en cavalerie... de sorte que si on forme cette armée et qu'elle vient sur Madrid... Mon Dieu !
- Mon Dieu ! répétèrent en chœur dix voix.
- Croyez-vous qu'elle va venir sur Madrid ? demanda un des assistants.
- Cela, je ne peux pas l'assurer, reprit avec emphase le *Grand Capitaine*. Mais, d'après ce que je comprends et selon l'expérience que j'ai acquise au cours de ces terribles guerres, j'ose dire que l'armée d'Andalousie viendra sur Madrid et si celle de don Gregorio de la Cuesta en fait autant, jugez par vous-mêmes la frayeur que vont avoir les Français. Il faut garder le secret : attention, attention, mesdames et messieurs, et vous les

enfants, gardez-vous bien d'aller raconter ces choses-là quand vous irez à la couture, parce que cela peut arriver aux oreilles du grand duc de Berg... Voilà, d'après moi, ce qui va se passer. L'armée d'Andalousie va venir à la Mancha ; les Français vont aller la battre, laissant Madrid libre, don Gregorio de la Cuesta y entrera, et s'il continue vers le Midi, leur coupera l'arrière-garde par Tarancón et, comme en même temps ceux qui sont là les repousseront vers le Tage, les Français, se voyant attaqués de tous côtés, devront par la force tomber dans le fleuve et ils s'y noieront.

- Il en sait des choses cet homme-là ! C'est très étonnant qu'on puisse annoncer les mouvements ennemis de cette manière. Et il n'y a aucun doute, cela ne peut que se passer ainsi.
- Et comme le soulèvement est général, ajouta Fernández, ils ne pourront recevoir de l'aide de tous côtés. En plus, ils ne peuvent pas compter sur un seul soldat espagnol pour les aider parce que tous désertent ; de sorte que, si Napoléon veut continuer la guerre en Espagne, il peut déjà envoyer du monde.
- Et comme parmi ceux qui viennent, la moitié meurt ivre...
- Même Murat souffre de coliques qui vont le conduire dans l'autre monde.
- Tu parles ! Ce qu'il a, c'est une maladie honteuse.
- Il va payer ainsi ce qu'il a fait. Tout ça ne peut être qu'un châtement de Dieu pour sa barbarie et sa cruauté, n'est-ce pas ?

- Non, madame ; c'est que, d'après ce qu'on dit, c'est un adepte de la boisson.
- Il en a pris des sacrées cuites depuis qu'il est ici ! Alors, il va partir ou non ?
- Moi, je crois que oui, dit Fernández. J'ai entendu dire qu'il n'est pas content du tout car Napoléon ne veut pas faire de lui le roi d'Espagne.
- Pauvre petit ! il faut dire que ce n'est pas rien ce qu'il demande !
- Et comme il paraît qu'on va nous envoyer le roi qui est à Naples, un don José dont on dit aussi, qu'il aime bien ça...
- Il est reconnu qu'il s'agit là d'une passion de famille.
- Ce que devrait faire monsieur Fernández, dit le raccommodeur de porcelaine, c'est d'aller dans n'importe quelle armée où, sûrement, il devrait briller et qui sait s'il n'en sortirait pas général un beau matin.
- Moi, je ne sers plus à rien, répondit le *Grand Capitaine*. J'ai eu mon temps, et maintenant que les autres travaillent comme nous l'avons fait, en ce temps-là. Ça oui, c'étaient des guerres, mesdames et messieurs ! Maintenant, c'est de la bouillie pour les chats, et vous verriez comment en moins de deux, on réglerait cette affaire.
- Mais l'histoire de l'armée d'Andalousie, c'est sûr ou c'est une pure invention de vous ? Il faut le savoir une bonne fois pour toutes.
- C'est sûr, messieurs. Je crois que Santiago Fernández a des raisons de savoir ce que fait une armée et ce qu'elle ne doit pas faire. Quand nos généraux vont commencer

à dire "A ton tour", je vous tiendrai au courant jour après jour.

On en était là quand Santorcaz entra, et toutes ces honnêtes personnes, qui formaient l'auditoire du bon Fernández l'ayant à peine aperçu, commencèrent à se défilér de mauvaise humeur parce que la présence du dit *flanc-maçon* leur était hautement désagréable.

- De grandes nouvelles, je vous apporte de grandes nouvelles, monsieur le *Grand Capitaine*, don Gonzalo Fernández de Córdoba, s'écria-t-il depuis la porte. Attendez tous un peu si vous voulez savoir la pure vérité. Mais où vont donc ces enfants ? Pourquoi ont-ils peur de moi ? Et vous, don Roque, vous ne voulez pas écouter ?... Tant pis alors, vous y perdez parce que vous ne savez pas ce qui se passe... La lance, monsieur Fernández, prenez aussitôt la lance et préparez-vous au combat parce qu'une chose terrible approche et on va bien voir qui sont les meilleurs patriotes et qui ne le sont pas.
- Ne tournez pas en dérision des choses aussi graves, monsieur don Luis, dit, un peu contrarié, celui qu'on pourrait appeler le vainqueur de Cérignole, et ne scandalisez pas tout le voisinage avec vos gestes démoniaques.
- Vous ne savez peut-être pas ce que je sais, moi ? ajouta Santorcaz. Vous ne savez peut-être pas que le général Dupont, qui était à Tolède, a reçu l'ordre de marcher sur l'Andalousie, que Moncey sort d'ici pour Valence, que Lefebvre, qui est à Pampelune, va vite aller sur la

capitale d'Aragon, que Duhesme s'étend vers la Catalogne et que Bessières descend vers Valladolid à toute vitesse avec les divisions de Lasalle et de Merle ?

- On voit bien que vous hurlez avec les loups ! Et comment va votre estomac ? Vous vous êtes fait enfin au vin d'Espagne ? Et le grand duc de Berg ? Comment vont ses fièvres ? Petites peurs ? Parce que je pense plutôt, moi, que, si tous ces messieurs commencent à trembler dans leurs culottes, c'est parce que, comme dit l'autre, celui qui se comporte mal n'a pas la conscience tranquille. Moi, à vrai dire, je ne savais pas ce que vous venez de dire mais, là-bas au bureau, j'ai entendu dire d'autres petites choses et je ne sais pas si ça résonne bien aux oreilles de la canaille. Pourquoi monsieur don Luis ne va pas le lui raconter, pour voir si le plaisir ne lui enlève pas sa fièvre ?
- Quelles sont ces nouvelles ?
- Rien ou si peu. Quand le Français va l'apprendre, vous verrez comme il va être content... Dans toutes les villes, on a nommé ou on va nommer des Juntas, lesquelles ne vont faire aucun cas de ce qui leur est demandé à Bayonne, mais que...
- Mais Fernando VII n'est plus Roi d'Espagne, parce qu'il a cédé ses droits à l'Empereur, exactement comme Carlos IV. Que sont ces Juntas sinon des équipes d'insurgés ?
- Oui... eh bien, qu'on les enlève : ce n'est pas difficile. Maudites Juntas ! Et ces naïves Juntas sont en train de former des armées... affaire de s'amuser, monsieur de Santorcaz ; deux pelés et quatre tondus qui étaient là-

bas dans le camp de San Roque avec des petits canons... Il y a aussi les civils qui s'arment, en Castille comme en Catalogne, à Valence comme en Andalousie... mais ce n'est rien ; ce sont des hommes de paille, des gringalets, ne parlons pas de balles car c'est par leurs crachats que les Français vont les détruire.

- Tout ce que vous savez se réduit à ce que la Junte de Séville est en train de former une armée avec les troupes de San Roque commandées par Castaños et celles de Grenade, aux ordres de Reding ? Mais tout Madrid sait cela.
- Ecoute Fernández, dit avec empressement doña Gregoria, tu as tort de révéler ce que tu sais de bonnes sources, parce que, moi, je ne suis pas sotte au point de savoir que ce que fait notre armée ne doit pas se dire. Et sinon... je prends un exemple : si toi qui sais tout cela, parce que tu es un grand connaisseur de la guerre, tu découvres ce que l'armée d'Andalousie fait et que cela arrive aux oreilles du Français, il se peut qu'il profite de la nouvelle et alors...
- Ils vont en profiter, mais ma pauvre, qu'est-ce que tu connais à ces choses-là ! Au contraire, moi, je veux que monsieur de Santorcaz aille tout leur raconter. Il y a aussi la Castille...
- Une autre armée, oui, composée de gardes du corps, habitués à faire la guerre dans les palais, d'étudiants, de ploucs et de contrebandiers. Ah ! s'écria Santorcaz, mettant fin aux blagues et parlant très sérieusement. C'est un malheur pour nous de devoir avouer que nous

ne pouvons nous battre contre les Français. Peu importe qu'une multitude de civils s'arment, si ces foules indisciplinées, au lieu d'être une aide, seront un élément de division pour la pauvre armée espagnole. Quel obstacle peuvent-ils offrir à ceux qui ont soumis l'Europe entière, ces malheureux illuminés, trompés par leur ignorance ? Ont-ils vu une fois ou l'autre un champ de bataille ? Ont-ils idée de ce que signifie la prévision, la tactique, le génie d'un chef, un expert pour décider la victoire ? C'est bien triste d'en être arrivé à cette extrémité à cause des maladresses de nos Souverains ; mais ceci dit, il n'y a plus qu'à se soumettre à ce que la Providence a voulu faire de nous. L'Espagne ne peut résister à l'invasion parce que, si elle y parvenait, cela tiendrait du miracle, un haut-fait surnaturel, du jamais vu. Elle est condamnée à appartenir à Napoléon et à voir assis sur son trône un Roi de la famille impériale, le plus sage est de se résigner à ce résultat avec la conscience de l'avoir bien mérité.

- Que l'Espagne soit française ! Que l'Espagne appartienne à Napoléon ! s'écria le *Grand Capitaine* pris dans une grande colère ; monsieur de Santorcaz, vous êtes un insolent, vous êtes un impertinent, vous n'avez aucun respect pour mes cheveux blancs. C'est vrai, que peut-on attendre d'un intrigant, d'une tête brûlée comme vous qui avez abandonné votre famille pour aller à l'étranger apprendre les mauvaises ruses ? Dire que l'Espagne doit être française ! Sortez de chez moi, et n'y remettez plus les pieds. Qu'en penses-tu,

Gregoria, hein ? Tu gardes ton calme et tu n'écumes pas de colère comme moi ?

Et se levant de son siège, il indiqua à Santorcaz, d'un geste majestueux de la main, la porte de la pièce ; mais don Luis n'était pas d'humeur à s'en aller, parce que tous les jours la même scène se répétait sans aucun résultat, il se préparait à manger tranquillement, laissant s'évanouir, comme, effectivement, disparut sans effusion de sang la colère de son honorable ami. Pendant le repas, don Santiago grogna un peu mais la prudence et la sagesse de son épouse évitèrent un choc qui aurait pu avoir de calamiteuses conséquences.

- IV -

Ce que je viens de raconter se passait le 20 mai, si ma mémoire est bonne. Peu à peu, je progressais dans ma convalescence et, en quelques jours, je me retrouvai avec des forces suffisantes pour me lever et faire quelques promenades dans les grands couloirs de la maison, car la demeure du *Grand Capitaine* avait comme unique lieu de détente le long couloir sur les murs duquel s'ouvraient jusqu'à vingt portes numérotées, hébergeant autant de familles. Mon âme était dans un état pire que mon corps, pleine de troubles, de sursauts et d'angoisse, affligée par de terribles souvenirs comme par des soupçons angoissants, de sorte que ma pensée courait alternativement du passé au futur, cherchant en vain un peu de paix.

La mort du curé d'Aranjuez, sans cesser de former dans mon âme un grand vide, m'était moins sensible qu'à première vue on aurait pu le penser, parce que, imaginant sa mort comme un passage ayant conduit un nouveau saint dans les rangs du Paradis, je considérais mon ami à sa vraie place et tout près de nous, de sorte qu'il pourrait nous aider si on l'invoquait.

Quant à Inès, je n'avais aucun doute qu'elle était au pouvoir de quelqu'un qui la protégerait, sous les ordres des parents de sa mère et, même si pour croire tout cela, je n'avais d'autres données que le récit du fantasque Juan de Dios, je m'y appuyais chaque fois davantage, confirmant des antécédents que j'omets parce qu'ils sont connus de mes lecteurs, et la sordide avarice du licencié Lobo, au caractère tout à fait capable de s'emparer de la jeune fille et de la remettre, moyennant une bonne récompense, à qui voulait la posséder.

Tout mon désir consistait à me rétablir complètement pour pouvoir sortir dans la rue et, une fois parvenu là, j'eus le plaisir de me faire connaître à tous mes amis comme un véritable ressuscité ou une âme de l'autre monde, qui revient sous sa forme corporelle pour récupérer des dettes non payées. Vous ne pouvez pas avoir idée de l'aspect qu'offrait alors Madrid, si je ne vous dis pas que tous les gens étaient inquiets, étourdis, parfois remplis de peur, et parfois s'efforçant de cacher leur joie. La haine des Français n'était pas de la haine, c'était un fanatisme dont je n'ai connu aucun exemple par la suite ; c'était un sentiment qui occupait les cœurs entièrement, sans laisser un seul espace pour autre chose, de sorte qu'aimer ses semblables, s'aimer soi-même, et même, j'ose le dire, aimer Dieu s'adaptaient et se soumettaient comme des phénomènes secondaires à la grande aversion qu'inspiraient les bourreaux du peuple de Madrid.

On les voyait partout seuls : leur présence faisait s'arrêter ou se presser les passants, cette déviation était si extraordinaire qu'ils semblaient eux-mêmes affectés d'un profond chagrin, et on les voyait taciturnes et bourrus, se rendant compte que le sol leur brûlait la plante des pieds. Le Retiro était plein de tranchées et de batteries ; pour voir l'orgueil et la prétention des envahisseurs en tout, il suffisait de se diriger en se promenant vers l'Orient, et on les trouvait en grands groupes autour des cantines ou bien à se promener sur la route d'Aragon. Aucun Espagnol ne faisait route par là, sauf les garnements qui, alors comme maintenant, aimaient mettre leur nez partout. Moi, emporté par ma curiosité, je m'approchai du Retiro, et je parcourus aussi d'autres lieux vers le Midi, également occupés comme positions avantageuses.

A l'intérieur de Madrid, les boutiques étaient désertes car toutes les personnes qui se rassemblaient pour demander ou pour communiquer des nouvelles, se réunissaient dans des lieux cachés, il est à remarquer que ce fut le tout début des sociétés secrètes, même si, moi, je n'en vis aucune, je dis cela uniquement en référence aux vagues rumeurs. Le désir d'avoir des nouvelles sur le soulèvement des provinces était une fièvre qui n'échappait ni aux enfants, ni aux anciens, ni aux femmes, dès qu'on savait que don Un tel avait reçu une lettre d'Andalousie ou de Galice ou de Catalogne, la maison se remplissait d'amis et les inconnus eux-mêmes se permettaient de l'envahir bruyamment pour ne pas attendre de se faire raconter le grand événement. On sortait des copies des lettres qui parlaient de la Junte de Séville et du soulèvement des troupes de San Roque, et ces copies circulaient à une vitesse telle qu'elle ferait mourir d'envie la presse la plus moderne.

Tous les jours, à toute heure, on parlait des officiers qui avaient fui Madrid pour rejoindre les armées de Cuesta ou de Blake et, en tombant sur un militaire ou un jeune civil énergique et de belle allure, on ne lui posait qu'une question : "Quand partez-vous ?". Les familles des victimes avaient oublié de prier pour leurs morts et ne pensaient qu'à équiper les vivants. Les journaliers et les artisans devenaient rares parce que, des bas-quartiers, quotidiennement, beaucoup d'hommes partaient renforcer les équipes de Tolède et de la Mancha et, malgré les édits brutaux du général français, les armes ne manquaient pas dans les maisons et les fugitifs ne partaient pas les mains vides.

Les envahisseurs, qui surveillaient la haine de la capitale, avec la suspicion craintive de qui a souffert ses terribles effets,

interdisaient aux Madrilènes, par leur nombre et leur force, d'exprimer ce qu'ils pensaient ou ce qu'ils ressentaient ; cependant, tous les chants, toutes les sérénades, romances et dizains qui surgissaient à l'improviste de la veine populaire étaient des expressions révélant la rancœur ou des bons mots piquants attaquant ceux que personne ne connaissait que par l'injurieux nom de *la canaille* !

Au fond de cette grande agitation et au milieu de tant de méfiance, il y avait une jubilation secrète, car comme un jour ou l'autre arrivaient des informations de nouveaux soulèvements, tous considéraient les Français comme mis dans l'unique position humiliante de se retirer. Cette jubilation, cette confiance, cette foi aveugle en la supériorité des forces populaires hétérogènes et discordantes, cette attente de toujours, cette certitude que la déroute était impossible, cette insouciance de savoir comment se sortir du désastre furent la cause de la victoire définitive dans une si longue guerre, et on peut bien dire que la stratégie, la force et la tactique, qui sont des choses humaines, ne peuvent ni ne pourront jamais rien contre l'enthousiasme, vraiment divin.

Bien évidemment, les nouvelles du soulèvement étaient très exagérées et l'enthousiasme populaire voyait des milliers d'hommes là où il n'y en avait que des centaines. Les nouvelles, qui venaient de Bayonne, étaient l'objet de mépris systématique, et les dispositions du palais de Marras, comme la convocation du ridicule Parlement dans la ville d'Adour³ ainsi que le plaidoyer en hommage à Bonaparte par quelques grands,

³ Ville d'Adour, c'est-à-dire : Bayonne.

donnaient lieux à de sanglantes satires. Quand quelqu'un disait que le frère de Napoléon viendrait à Madrid comme roi, cela prêtait aux plus ingénieuses improvisations du genre épigrammatique.

Toutes les conversations, et il y en avait alors beaucoup, car la société ne se répandait pas encore dans les cafés, étaient, disons-le comme ça, de vrais clubs où battait la sourde et terrible conspiration nationale. On conspirait par le désir, par les nouvelles, par les suspicions, par les exagérations, par les satires, par les vérités et les mensonges, par les pleurs, tribut rendu aux morts, et les prières pour le triomphe des vivants.

Ainsi était Madrid à la fin du mois de mai 1808, avant d'entendre les premiers coups de canon de Cabezón et les premiers tirs du Bruch. Ceci dit, on me permettra de parler un peu de ma personne, car étant donné que le malheur trouve toujours écho dans les personnes discrètes et sensibles, je crois que, aux yeux de mes lecteurs, je suis digne de considération et que les pénibles aventures de mon existence tourmentée leur inspirent quelque intérêt. J'ai besoin, en plus, d'expliquer pourquoi j'ai entrepris mon voyage en Andalousie entre mai et juin ; et si soudainement je me trouvais sur le chemin de Despeñaperros en compagnie de l'inconnu Santorcaz, vous n'arriveriez pas à vous expliquer ni les mobiles d'un voyage si périlleux ni mon rapide arrangement avec cet homme singulier.

Toujours est-il que, insatisfait des nouvelles que Juan de Dios m'avait données sur Inès, j'essayai de chercher la vérité et j'eus l'heureuse idée, ou plutôt, l'inspiration de me présenter chez la marquise que je ne trouvais pas ; mais la Divine Providence voulut qu'un domestique, connu de moi depuis la fameuse nuit du théâtre, vint m'ouvrir et, après s'être montré très serviable, satisfit ma curiosité sur ce point. D'après lui, le jour même du 3 mai, un homme aux lunettes vertes s'était présenté là, il emmenait dans une litière une certaine jeune fille qui pleurait et qui paraissait malade. Ne trouvant pas madame, il demanda à voir son frère avec qui il s'entretint plus de deux heures ; après ce temps-là, il s'en alla, laissant la jeune fille à la maison. Le frère de la marquise, qui n'était autre que ce sympathique diplomate bien connu en octobre 1807, partit, le 4, pour

Cordoue, rejoindre sa sœur et sa nièce, et, chose bizarre, disait ce serviteur curieux, il emmena avec lui la jeunette.

- Si bien qu'ils sont tous ensemble à Cordoue ? demandai-je.
- Oui et, d'après les nouvelles, ils ne comptent pas revenir avant que tout cela soit terminé. L'histoire de la jeune fille qu'ils emmenaient dans la litière a fait beaucoup parler parmi les serviteurs, et d'après ma femme... mieux vaut ne rien dire. L'homme aux lunettes vertes était venu là quelques jours, et parfois, la comtesse, d'autres fois sa tante le recevaient. Homme bien louche !
- Et la jeune fille n'a pas résisté quand ils ont voulu l'emmener ?
- On aurait dit qu'elle était morte ; quelle résistance pouvait-elle opposer ? On dut la charger à deux dans la voiture...

Je ne sais pas si ce que j'ai entendu et que j'ai relaté précisément attire votre attention, mais sûrement que cela doit vous surprendre, que dis-je surprendre, vous étonner énormément, de savoir que j'osai défier la colère du licencié Lobo, ce même Lobo d'autrefois, n'hésitant pas à risquer le tout pour le tout et à éclaircir ce qui m'inquiétait profondément. Ne voulant pas apparaître le moins du monde dans la rue la Sal, si détestée, je cherchai dans la salle des *Alcaldes de Casa y Corte* du Conseil de Castille, où j'étais sûr de le trouver, et dès qu'il me vit... Non, ce n'est pas vraisemblable, vous n'allez pas me croire. Dois-je le jurer ? Eh bien, je le jure : je jure que c'est la pure vérité... Donc, dès qu'il me vit, il me mit les bras autour du cou,

montrant son grand intérêt pour ma personne, et non seulement il me demanda des nouvelles de ma santé mais il me pria de lui raconter dans les détails mon exécution et d'après lui, ma résurrection miraculeuse.

Cela m'étonna sans pour autant me tranquilliser car je supposai que tant de douceurs inhabituelles devaient être l'œuvre de son astuce raffinée, et il devait préparer un autre coup contre moi ; mais quand je lui demandai où en était le célèbre procès, il me répondit qu'on ne pensait plus à des choses pareilles parce que, comme les Français étaient amis du Prince de la Paix, il ne convenait pas de gêner les serviteurs et les amis de ce dernier.

- Je ne veux pas, ajouta-t-il, que Son Altesse, le Grand Duc se fâche. Ce ne fut qu'une blague et, après t'avoir pris, tu aurais dû être remis immédiatement en liberté. Mais, dis-moi, galopin... Alors comme ça, tu étais l'amoureux de doña Inès ? Raconte-moi tout : Où l'as-tu connue ? Ah ! Requejo avait bien compris qu'il avait un trésor chez lui ! Moi, je savais tout... et toi ? je suppose que toi aussi, coquin. Ce que tu ne savais pas, sûrement, c'est qu'à la fin du mois d'avril, il fut décidé, en conseil de famille, de recueillir et d'identifier cette jeune fille pour lui redonner la position qui lui correspond. Comme j'étais au courant de tout, et qu'en plus j'avais l'honneur de connaître madame la marquise, je me suis engagé à la lui rendre, leur faisant croire qu'il y avait de grandes difficultés à l'arracher à la maison de la famille de sa supposée mère. Mon garçon, il faut faire quelque chose dans la vie : quand on est pauvre avec une femme et neuf enfants, deux belles-mères et trois

belles-sœurs ; deux belles-mères, oui, monsieur, la mère et la grand-mère de ma femme, et si on ne se bouge pas un peu pour alimenter tout ce beau monde... La vérité c'est que j'ai joué un bon tour à tous ces gens-là, don Mauro, ce nigaud de Juan de Dios, même toi, qui maintenant ressuscite pour venir me demander d'enlever la petite Inès. Mais tu l'aimais, toi ? Allez, gros flemmard, courtoise-la, on va voir si tu réussis à te marier avec elle, ce qui, sans être facile, ne doit pas être impossible... la gamine doit avoir une dot intéressante et peut-être qu'elle va hériter du majorat et du titre, ce qui d'après le ténor des écritures sera... Ah ! sacripant ! J'ai bien l'impression que tu as une idée derrière la tête. Tu vas à Cordoue ? Ecoute ! Je te rappelle que la colombe t'appelait par des cris bien tendres, quand mon compagnon et moi, on l'emmenait dans la litière, à moitié morte. Eh ! Eh ! Eh ! Tu sais de quoi je ris ? De ce benêt de Juan de Dios, qui est venu ici l'autre jour, et qui s'est mis à genoux devant moi et m'a dit : "Donnez-moi Inès sinon, je me meurs ! Donnez-la-moi aujourd'hui et tuez-moi demain !" Toute une comédie, Gabriel, et même si ça nous a beaucoup fait rire, on a fini par se fatiguer et on a dû le jeter hors du bureau à coups de bâton.

Je prêtais une vive attention à toutes les raisons du licencié Lobo, lequel, au moment de partir, pour que rien ne manque à son inexplicable bonté et courtoisie, me dit que lui, en grand humaniste, pouvait même m'obtenir des leçons de latin si j'en avais envie et si je voulais gagner ma vie en enseignant. Je le remerciai et me retirai si satisfait du résultat de mes recherches

que le jour même, je décidai de partir pour Cordoue aussitôt rétabli.

Me suivez-vous toujours ou bien, fatigués de ces aventures allez-vous me laisser partir seul pour résoudre ces questions qui n'intéressent personne à part celui qui écrit tout cela ? Non, j'espère qu'on ne va pas se séparer déjà, il est probable qu'en me suivant, vous assistiez à quelque spectacle qui vous rendra plus supportable l'ennui de mes récits personnels. Allons donc, prenez en compte que monsieur de Santorcaz nous accompagne, ce monsieur que des sujets familiaux conduisent en Andalousie. Moi, je lui manifestai que je désirais qu'il me prenne comme écuyer ; mais lui me dit qu'il n'avait pas de quoi payer mes services, parce que sa bourse n'était pas en état d'honorer les frais d'une domesticité et qu'il se féliciterait de m'emmener comme compagnon et ami. Cela se passa ainsi et, comme j'avais besoin de quelques jours supplémentaires de rétablissement, il m'attendit, et dans les derniers jours de mai ou les premiers de juin, je pris donc congé de mes chaleureux protecteurs, essayant de les remercier comme je pouvais, puis de Juan de Dios, à qui je cachai le but de mon expédition, nous nous mîmes en marche.

- VI -

Comme Santorcaz était pauvre et que j'étais plus pauvre encore, notre voyage fut assez irrégulier, comme celui de ceux qu'on voit décrits dans les vieux romans. Systématiquement, nous ne prîmes aucune des voitures connues en notre Espagne, quel que soit leur inconfort ; si bien que parfois nous allions en chariot, d'autres fois sur des ânes, si les muletiers qui revenaient dans la Mancha à vide, nous dispensaient de payer, et le plus souvent à pied. Nous passions la nuit dans les auberges ou les relais de poste du chemin où Santorcaz brillait en habileté pour ne rien dépenser, réussissant toujours à faire en sorte qu'on le serve bien. Par toutes sortes de stratagèmes, mon compagnon se faisait passer pour un insigne personnage, me demandant de l'appeler Son Excellence, et de me découvrir devant lui chaque fois que l'aubergiste nous regardait. Moi j'accomplissais à la lettre ce qu'il me disait ; et ainsi, plus d'une fois, non seulement ils ne nous prenaient rien, mais ils sortaient prendre congé de nous en toute humilité, nous priant de les excuser pour les mauvais services rendus.

Au-delà de Noblejas et de Villarrubia de Santiago et, alors que, après une longue journée, nous faisions la sieste hors du chemin, près de l'ermitage du Santo Niño, un jeune homme nous rejoignit, disant qu'il prenait la même route que nous et, à partir de ce moment, il devint notre inséparable compagnon. Il avait autour de vingt ans et s'appelait Andresillo Marijuán, et bien qu'originaire d'Aragon, il allait comme garçon de mules à un village d'Andalousie, chez madame la comtesse de Rumblar, sa maîtresse, car ce jeune homme était né dans les propriétés que cette dernière possédait dans les terres d'Almunia de Doña

Godina. Son tempérament franc et joyeux sympathisa tout de suite avec le mien, et nous devînmes amis. Santorcaz nous traitait avec supériorité mais sans tyrannie. Quand nous arrivions à une auberge, lui, chevauchant un âne pervers et nous, marchant à pied, nous allions lui tenir l'étrier puis lui enlever les éperons, confondus en compliments et courtoisies, et nous devions serrer les dents pour ne pas éclater de rire. Marijuán, qui savait feindre mieux que moi, était chargé de commander à l'aubergiste de donner au maître les meilleures provisions parce que Son Excellence, qui allait comme régent à Séville, était un homme terrible et qu'il punissait sauvagement les aubergistes qui ne le servaient pas bien.

Nous traversâmes ainsi la Mancha, triste et solitaire région où le soleil est roi et où l'homme semble œuvre exclusive du soleil et de la poussière ; région fameuse entre toutes depuis que le monde entier s'est habitué à supposer l'immensité de ses plaines parcourues par le cheval de don Quichotte. Selon l'opinion générale, la Mancha est la plus laide et la moins pittoresque de toutes les terres connues et le voyageur, qui vient aujourd'hui de la côte du Levant ou d'Andalousie, s'ennuie à la fenêtre du wagon, il désire ardemment que finisse vite cette steppe dénudée qui, comme une mer de terre immobile et dormante, n'offre aux yeux ni accident, ni surprise, ni variété, ni divertissement aucun. Cela est sûr : la Mancha, si elle a quelque beauté, c'est la beauté de l'ensemble, c'est sa propre nudité et monotonie, qui, si elles ne distraient guère et n'accrochent pas l'imagination, la laissent libre, lui donnant espace et lumière où on peut se précipiter sans obstacles. La grandeur de la pensée de don Quichotte n'est pas compréhensible sans la grandeur de la Mancha. Dans une

région escarpée, fraîche, verte, peuplée d'ombres agréables, de jolies maisons, de jardins fleuris, d'une lumière tamisée et d'un environnement épais, don Quichotte n'aurait jamais existé, il serait mort en fleur, dès la première sortie, sans étonner personne par les hauts-faits de la seconde.

Don Quichotte avait besoin de cet horizon, ce sol sans chemins, où cependant tout est chemin ; cette terre sans direction, car on va partout sans aller nulle part de manière déterminée ; cette terre creusée par les sentiers des aléas, de l'aventure et où tout ce qui peut se passer est l'œuvre du hasard ou des génies de la fable ; il avait besoin de ce soleil qui fait fondre les cervelles et rend fous les sages, cette campagne sans fin, où la poussière des combats imaginaires se lève, produisant en transparence de la lumière des visions d'armées de géants, de tours, de châteaux ; il avait besoin de cette rareté de villes qui rend plus bizarre et extraordinaire la présence d'un homme ou d'un animal ; il avait besoin de ce silence quand il y a la paix, et de ce rugissement des vents démesurés quand tout est tempête ; le calme et le bruit sont également tristes et étendent leur tristesse à tout ce qui passe de sorte que, si on trouve un être humain dans ces solitudes, aussitôt on le prend pour un malheureux, un affligé, un nécessiteux, un opprimé qui cherche une protection contre les oppresseurs et les tyrans ; il avait besoin, je le répète de cette totale absence des œuvres humaines dont le fruit est le positivisme, le sens pratique, restrictions de l'imagination, qui auraient stoppé son vol insensé ; il avait besoin, enfin, que l'homme ne puisse pas mettre dans cette campagne plus de preuves de son industrie et de sa science que les moulins à vent patriarcaux, à qui il ne manquait que la parole pour ressembler aux colosses inquiets et

furibonds qui, de loin, appellent et épouvantent le voyageur par leurs gestes menaçants.

- VII -

C'est cela la Mancha. En la traversant, on ne pouvait que penser à don Quichotte, dont la lecture était encore toute fraîche dans mon imagination. Durant nos journées, nous nous ennuyions assez, un peu moins lorsque Santorcaz nous racontait quelque événement extraordinaire parmi les nombreux qu'il avait vus dans des pays lointains. Il nous laissa une fois bouche-bée en nous racontant la fête du couronnement de Bonaparte, dans tous ses détails, et une autre fois, il nous fit frémir en nous contant la bataille la plus fameuse qu'il ait vue. Quand il nous en fit le récit, nous allions comme des messieurs, chacun sur son âne que nous accordèrent pour peu d'argent, des muletiers de Villarta, et je ne suis pas sûr d'avoir passé alors la commune de Puerto Lápice ou si nous étions sur le point d'y entrer. Ce dont je me souviens, oui, c'est que pour échapper à la chaleur, nous commençâmes la journée bien avant le lever du soleil et que la nuit était brumeuse, le ciel couvert et sombre, la terre humide, après un fort orage survenu la veille.

Je dois indiquer le paysage qui s'offrait à nous, car non moins que le pittoresque récit de Santorcaz, il contribua à impressionner mes sens. Le chemin se poursuivait en ligne droite devant nous : à gauche, s'élevaient quelques collines dont les douces ondulations se perdaient à l'horizon formant de vastes courbes ; au fond et très loin, on percevait une colline plus haute, sur les pentes de laquelle on pouvait distinguer les maisons d'un hameau ; à droite, le sol s'étendait complètement plat, et sur son immense croûte, le courant nonchalant d'un ruisseau et l'eau de la pluie formaient une multitude de petites

flaques, dont la surface, illuminée par la lune, offrait à la vue la perspective trompeuse d'une grande lagune ou marais. J'ai parlé de la lune mais je dois ajouter que cet astre, déformateur des choses de la terre, prêtait une imposante solennité au paysage solitaire et nu, éclairant ou laissant dans l'ombre alternativement, selon que les trouées, les déchirures et les criblures des nuages laissaient un passage ou non à ses pâles rayons,.

Santorcaz, après un moment de silence et de méditation, retint sa monture, s'arrêta au milieu du chemin, contempla avec un certain ravissement l'horizon lointain, les collines de la gauche et les flaques de la droite, et il dit :

- Je suis étonné, parce que je n'ai jamais vu deux choses qui se ressemblent tant : ce paysage et un autre très distant où je me trouvais cela fait trois ans à cette même heure, un matin du 2 décembre. Est-ce mon imagination qui reproduit les formes de ce célèbre lieu ou par un art miraculeux nous y trouvons-nous ? Gabriel, n'y a-t-il pas des grands marais en face, vers la droite ? Ne voit-on pas à gauche des collines qui se terminent en haut par un petit bosquet ? Est-ce qu'il n'y a pas devant une colline sur les pentes de laquelle s'élève un petit village blanc ? Et ces tours que je distingue de l'autre côté de cette colline, ne sont-elles pas celles du château d'Austerlitz ?

Marijuán et moi, nous nous mîmes à rire, en lui disant de s'enlever ces choses-là de la tête, et que, si les flaques étaient bien réelles, par là il n'y avait aucun château de *Terlin* ni rien de

semblable. Mais lui, remettant sa monture en marche et nous demandant de le suivre un de chaque côté, continua ainsi :

- Mes enfants, je ne peux oublier cette célèbre journée que nous appelâmes la journée des Trois Empereurs, et qui est sans aucun doute la plus sanglante, la plus glorieuse, la plus habile, pour illustrer le nom du grand tyran, cet homme presque divin, que je peux nommer à présent sans me retenir, parce que seuls m'entendent le ciel et la terre. Je vais vous raconter, mes enfants, pour que vous sachiez ce qu'est la hache de guerre aux mains de ce bûcheron de l'Europe. Moi, je me trouvais à Paris sans ressources après avoir été successivement professeur de latin, peintre d'enseignes, choriste à Ventadour, spadassin, serviteur des émigrés de Coblenze, postillon de diligences, charbonnier et ouvrier typographe avant de prendre place dans l'armée de Boulogne, destinée à faire le coup de main contre l'Angleterre... Quand l'Empereur nous fit transférer à l'improviste et sans dire sa pensée au centre de l'Europe, nous étions un peu émoussés parce que les marches brutales nous faisaient beaucoup souffrir, et comme nous étions des cruches, nous ne comprenions pas les grands plans de notre chef. Mais, après la capitulation d'Ulm, nous nous croyions les meilleurs soldats du monde, et en parlant des Autrichiens, des Prussiens et des Russes, nous nous moquions d'eux, les jugeant même indignes de nos balles. Quand nous passâmes l'Inn, nous devinions déjà qu'il allait se passer de grandes choses : en entrant en Moravie, après l'action de Hollabrunn, nous comprîmes que l'armée

russo-autrichienne allait être une bataille rangée. Ce que nous n'avions pas en tête était de savoir si nous prendrions l'offensive ou si nous allions opérer à la défensive. Mais la grande tête, celle qui a une mèche sur le front et l'éclair entre les sourcils, allait vite en décider.

Il en était là quand le chemin sur lequel nous marchions prit un virage sur la droite décrivant un grand cercle, de sorte qu'il formait un angle droit avec la direction primitive. Santorcaz, à nouveau ébloui par ce qui lui paraissait une extraordinaire coïncidence, continua :

- Mais, n'est-ce pas le chemin d'Olmutz, Gabriel ? Est-ce celui-là ou bien ça lui ressemble comme deux gouttes d'eau ? Regarde, maintenant nous avons, en face, les marais de Satzchan et à notre gauche, la colline de Pratzen. Regarde là-bas. N'entend-on pas le bruit des tambours ? Ne voit-on pas quelques lumières ? Eh bien, c'est là que sont les Russes et les Autrichiens. Tu sais quelle est leur intention ? Ils veulent nous couper la route pour Vienne et pour cela, ils devront descendre de la colline de Pratzen et se mettre entre notre droite et les marais. Regarde comme ils sont bêtes ! C'est juste ce que veut l'Empereur et il s'arrange pour laisser croire que nous nous retirons vers Vienne. Imagine que c'est là que se trouve notre armée, composée de soixante-dix mille hommes, dont l'immense front occupe toutes les collines de gauche, le chemin et une partie de la plaine qui est sur la droite. L'Empereur, après s'être rempli les narines de tabac à priser, sort à minuit parcourir le camp et observer les mouvements de l'ennemi. Vous

voyez ? Il est là. N'entendez-vous pas les pas de son cheval et les cris enthousiastes de ses soldats qui le saluent ? Ne voyez-vous pas la lueur des foyers qui s'allument à son passage ? Mais, vous ne voyez pas tout cela ? Bah ! C'est mon imagination mais de toute façon, la similitude du paysage ravive mes souvenirs, j'ai l'impression de voir et d'entendre ce que je vous raconte... Mais vous voulez savoir comment fut notre victoire sur les Russes et les Autrichiens, eh bien, je vais vous en faire le récit. Au petit matin, oh mes enfants ! les Russes descendaient machinalement cette haute colline d'en face, avec l'intention de venir sur notre droite pour nous couper la route. N'oubliez pas qu'ici, devant nous, nous avons un ruisseau qui serpente de gauche à droite jusqu'à se perdre dans les marais. L'Empereur ordonne que la droite passe la rivière, et une fois fait, les Russes l'attaquent. Le centre, commandé par Soult et la gauche par Lannes, désiraient entrer en action, mais l'Empereur retenait l'ardeur de ces généraux pour attendre que les Russes finissent de commettre la bêtise de descendre des hauteurs de Pratzen pour se mettre dans le lit de la rivière de Golbasch. Je vais bien vous expliquer. Là, au loin, et au pied du coteau, il y a les hameaux de Telnitz et Sokolnitz...

- Mais, ici, il n'y a pas ces villages, interrompit Marijuán, peu sensible à la mystification.
- Innocent, veux-tu bien te taire ? continua le franc-maçon. Je sais ce que je dis, c'est tout ce que veut Napoléon après avoir vu descendre les Russes, il fallait

prendre ces villages pour ensuite s'emparer du coteau que nous avons en face. Vous ne le voyez pas ? Eh bien, les généraux Soult et Lannes partirent au galop pour diriger les opérations du centre et de la gauche. J'appartenais au centre et j'étais dans la 17^{ième} compagnie et aux ordres de Vandamme. Nous avançons vers la rivière, vous voyez ? Nous allâmes par là à toute vitesse.

- Mais il n'y a pas de rivière là, dit Marijuán en riant. C'est vous qui avez la tête pleine de rivières et de villages, de droites et de gauches.
- Nous arrivâmes au village de Telnitz et là, commença l'attaque, continua imperturbablement Santorcaz. Sur le coteau, restaient encore vingt-sept bataillons de l'infanterie russe et autrichienne, commandés en personne par les deux Empereurs et par le général en chef russe Kutusof. Ah ! mes enfants, si vous aviez vu cela ! Regardez, là, en face, eh bien, de là on voit très bien la position que nous avions respectivement, eux en haut, nous en bas... Au début, ils nous criblaient mais Soult nous demandait de monter à toute vitesse et nous montâmes défiant la pluie de balles. Pour nous aider, le général Thiébault, qui appartenait à la division de Saint-Hilaire, renforce notre droite par douze pièces d'artillerie qui, bien ajustées, font de grands trous dans les rangs ennemis. Ceux-ci enfin doivent reculer jusqu'à l'autre pan du coteau. Voyez-vous ce raidillon sur la gauche ? Eh bien, là était le 17 de la rangée. Eperonnons nos montures et nous allons nous approcher de ce lieu. Idiots, vous n'avez donc aucun

enthousiasme pour ces choses-là ? Ecoute, Gabriel, nous sommes en train de monter ; c'est ce coteau qu'on voyait au loin : ce raidillon, que vous regardiez sur la gauche, c'est le raidillon de Stari-Winobradi, là où le général Vandamme nous conduisit. Mais croyez-vous qu'il s'agissait d'un jeu ? Le raidillon est défendu par de nombreuses troupes russes et une formidable artillerie. La chose était ardue ; mais quand les généraux disent "En avant, toujours en avant", il n'est pas possible de résister et même si de la rangée 17 nous ne sommes plus qu'un tiers pour le raconter, nous prîmes enfin le raidillon, aidés par la rangée 24 des cavaliers légers, et nous nous emparâmes de l'artillerie. Les Russes s'enfuirent en désordre de l'autre côté du coteau se dirigeant vers ces maisons, au loin, éclairées par la lumière de la lune et qui n'est rien d'autre que le château d'Austerlitz.

Marijuán était mort de rire. Moi, à mon tour, je ne pus m'empêcher de faire quelque observation au narrateur, en disant :

- Monsieur de Santorcaz, on ne voit là aucun château, à moins d'appeler forteresse la cabane d'un gardien de moutons, uniques Russes qui sont par ici.
- C'est toi qui ne sais pas ce que tu dis, poursuivit Santorcaz en arrêtant son âne au milieu du chemin. Je vais continuer à vous raconter. Pendant que nous, ceux du centre, nous faisons ce que vous avez entendu, là, sur la gauche, sur cette terre plane que nous avons sur ce côté, la cavalerie chargeait prodigieusement aux

ordres de Lannes et Murat. Franchement, les enfants, je ne peux pas vous en dire beaucoup, parce je suis tombé blessé ; pendant un bon moment, j'ai eu comme des toiles d'araignées sur les yeux, et mes oreilles ne percevaient plus rien sauf un vague bourdonnement. Mais là, sur la droite, on achevait les Russes et les Autrichiens de la façon la plus admirable. Vous ne voyez pas les marais de Satzchan ? Au loin brille sa surface trompeuse : ils sont gelés, et les Russes, poussés par Soult, s'y précipitent. Aussitôt, l'Empereur demande à l'artillerie de la garde de tirer des coups de canon sur la glace pour la faire couler et, au milieu des cristaux en miettes, tombent à l'eau deux mille Russes avec leurs canons, chevaux, équipements, armes, munitions et chars, se précipitant dans la confusion, sans que leurs compagnons puissent leur prêter secours parce qu'ils ne pensaient qu'à fuir ; en fuyant ils se noyaient et en restant ils mouraient, balayés par la mitraille française. Quel désastre horrible pour ces pauvres gens, et quelle grande victoire pour nous ! Nous étions fous d'enthousiasme. Mais, que vois-je, Gabriel et toi Marijuán, vous restez là, inertes ? Vous n'êtes que des nigauds. Ce fut prodigieux. Nous n'étions que quarante mille hommes à aller au feu et, grâce aux habiles dispositions du grand tyran, nous mîmes en déroute quatre-vingt-dix mille ennemis, en tuant ou noyant quinze mille, faisant vingt mille prisonniers et saisissant cent vingt canons. Vous trouvez qu'il n'y avait pas motifs à nous rendre fous de notre chef ? Ah, mes enfants, si vous aviez été là,

quand il parcourut le champ de bataille, envoyant ramasser les blessés ! Je crois que même les morts se levaient pour crier "Vive l'Empereur !", et quand la nuit suivante, on alluma un grand feu, sur le lieu même où nous étions, il vint, lui, se mettre là, en face, pour recevoir l'empereur d'Autriche, on aurait dit un dieu auréolé de feu et ayant à portée de main les rayons qui lui faisaient détruire les trônes et les rois, les empires et les couronnes.

Marijuán et moi, nous riions, mais très vite, nous fûmes forcés de cacher notre hilarité, parce que le jeune Aragonais demanda avec beaucoup de moquerie quel fut l'avantage apporté dans cette lutte, Santorcaz se fâcha et menaça de nous punir si nous ne partagions pas le même enthousiasme que lui et dit :

- Imbéciles, nigauds ; la paix et le traité de Presbourg c'est rien peut-être ? La Prusse resta alliée de la France, l'Autriche perdit l'appui de sa sœur. L'Autriche abandonna à la France l'état de la Vénétie et céda le Tyrol à la Bavière, reconnaissant du même coup la souveraineté des électeurs de Bavière, Wurtemberg et Baden, après avoir payé à la France quarante millions comme indemnisation pour la guerre. En même temps, espèces de sots, par le traité de Schoenbrunn, la France céda à la Prusse le Hanovre, la Prusse céda à la Bavière le margraviat d'Ansbach et à la France la principauté de Neufchâtel et le duché de Clèves.

Marijuán et moi, nous nous regardâmes à nouveau et nous éclatâmes de rire, cela fut remarqué par Santorcaz qui nous

surprit par une paire de coups de fouet qui, s'ils avaient été répétés, nous auraient obligés à nous défendre et à rejouer ici même un second Austerlitz. Nous étions plus prêts aux moqueries qu'à la recherche de la vérité, et Marijuán, tout particulièrement, ne laissait passer aucune occasion de blesser notre compagnon ; c'est ainsi qu'ayant trouvé un troupeau de brebis et de chèvres, l'Aragonais dit :

- Mettons-nous là tout près de la flaque d'eau, pour voir la déroute de ces bandes d'Autrichiens et de *Russiens* qui viennent sous les ordres du père Parrancof, empereur de la Gibecière et roi des cochons et montons sur le coteau de la Panse pour enlever leur artillerie et les faire entrer dans le château.

Cependant, me souvenant de don Quichotte, je contemplais le ciel, où les nuages gris et déchirés sur le fond sombre, devinrent aussi noirs que rayonnants de lumière, dessinant mille figures aux dimensions colossales, et cette expression, sans cesser d'être proche de la caricature, a je ne sais quel cachet de grandeur solennelle et effrayante. Était-ce l'effet de ce que je venais d'entendre ou simplement mon imagination qui se trouvait, seule, disposée à l'hallucination, qui produit toujours un beau spectacle dans la nuit muette et solitaire ? Toujours est-il que je vis dans ces taches irrégulières du ciel de rapides escadrons qui couraient du Nord au Sud ; et dans leur masse embrouillée, la tête des chevaux et leur puissant poitrail passaient les uns devant les autres, blancs ou noirs comme s'ils se disputaient la meilleure avance dans la course. Les découpures des nuages, variées à l'infini, faisaient des grimaces de toutes les formes, d'immenses chapeaux ou des shakos à

plumes, des panaches, des bandes, des cornes, des chanfreins, des queues, des crins, des casoars ; ici et là se levaient des mains avec des sabres et des fusils, des drapeaux avec aigles, des piques, des lances, tout cela courait sans arrêt ; enfin, au milieu de ce tohu-bohu, j'eus l'impression que toutes ces formes se défaisaient et que les nuages s'aggloméraient pour former un immense chapeau en pointe avec deux cornes, sous lequel les lueurs diffuses de la lune semblaient esquisser un visage rond et enfoncé derrière de hauts revers, d'où sortait un long bras noir, indiquant l'horizon avec une insistante fixité.

Je contemplais tout cela, me demandant si la terrible image était réellement devant mes yeux, ou à l'intérieur, quand Santorcaz s'écria soudain :

- Regardez-le, regardez-le, là. Vous ne le voyez pas ? Espèces de sots ! Et vous voulez lutter contre cette foudre de guerre, contre cet envoyé de Dieu qui vient changer les peuples !
- Oui, je le vois là, s'écria Marijuán, riant à gorge déployée. C'est don Quichotte de la Mancha qui vient sur son cheval, il est suivi par Sancho Panza sur son âne. Laissez-le venir, une grande volée de coups de bâton l'attend.

Les nuages bougèrent et tout devint caricature.

- VIII -

Le soleil ne tarda pas à se lever, illuminant tout le pays et montrant que nous n'étions pas en Moravie, comme on va de Brunn à Olmutz, mais dans la Mancha, célèbre terre d'Espagne.

Le village, dans lequel nous nous arrêtâmes vers les huit heures du matin, était Villarta, et laissant là nos mulets, nous prîmes une calèche qui, en neuf heures, nous fit parcourir les cinq lieues qui séparent ce village de Manzanares : telle était la rapidité des véhicules en ces temps heureux ! Quand nous entrâmes dans cette ville à la tombée de la nuit, nous distinguâmes de loin un grand nuage de poussière, levée apparemment par la marche d'une armée, et laissant les paresseux chariots, nous entrâmes à pied dans le village pour arriver plus vite et savoir quelles troupes étaient ces armées et où elles allaient.

Là, nous sûmes que c'étaient celles du général Ligier-Belair qui allaient porter secours au détachement de Santa Cruz de Mudela, surpris et défait la veille par les habitants de cette ville. Dans celle de Manzanares régnait une grande agitation et, une fois les Français disparus, tous s'occupaient à s'armer pour aller vite aider ceux de Valdepeñas, point où l'on croyait qu'allait avoir lieu prochainement un combat serré. Nous dormîmes à Manzanares et, le lendemain, ne trouvant ni montures ni aucun char, nous partîmes à pied pour l'auberge de la Consolation où nous nous arrêtâmes pour entendre les excellentes nouvelles qu'on y racontait.

Il passait, sans arrêt, par le chemin, des civils armés de fusils et de gourdins, tous très décidés et, d'après la foule de gens qui

accourait vers Valdepeñas, à Manzanares et dans les autres villages voisins de Membrilla et La Solana, il ne devait plus rester que les femmes et les enfants, parce que même quelques vieux insignifiants accouraient pour faire la guerre. Enfin, nous résolûmes d'assister, nous aussi, au spectacle qui se préparait dans la ville voisine et, nous mettant en marche, nous parcourûmes très vite les deux lieues du chemin plat. Bien avant d'arriver, nous aperçûmes une grande colonne de fumée noire que le vent répandait dans le ciel. La ville de Valdepeñas brûlait aux quatre coins.

Pressant le pas, nous entendîmes alors très près du village une rumeur, prolongée de voix, quelques tirs de fusil, mais pas de tirs d'artillerie. Très vite, il nous fut impossible de continuer par le chemin parce que l'arrière garde française nous en empêchait et, suivant l'exemple des autres civils, nous nous éloignâmes du chemin, courant entre les vignes et les champs semés, sans pouvoir nous approcher de la ville. Nous vîmes que la cavalerie française se retirait du village occupant la plaine qui existe à gauche et, en même temps, l'incendie prenait de telles proportions que Valdepeñas semblait un immense four. Les cris, les gémissements, les imprécations qui sortaient de cet enfer emplissaient d'effroi l'âme la plus assurée.

Aussitôt, nous comprîmes que l'intérieur de la ville se défendait héroïquement et que le plan des Français consistait à s'emparer des extrémités, incendiant toutes les maisons qu'ils ne pouvaient pas occuper. De temps en temps, une explosion épouvantable indiquait qu'un des faibles édifices de torchis s'était écroulé, et la poussière se répandait dans les airs comme la fumée. Les décombres étouffaient un instant le feu ; mais

celui-ci surgissait avec plus de force, se propageant aux maisons voisines. Enfin, il sembla que tout allait cesser, et, selon ceux qui étaient tout près, quelques habitants de la ville étaient sortis palabrer avec le général français. Les palabres durent se poursuivre très longtemps car nous ne vîmes pas ces derniers se retirer et le bruit et le vacarme de l'intérieur n'en finissaient pas ; mais au bout d'un long moment, un mouvement général de la foule nous indiqua que quelque chose d'important allait se produire. En effet, les Français, rassemblant leurs chevaux dans la rue, se repliaient sur Manzanares.

Quand nous entrâmes dans Valdepeñas, le spectacle de la population était horrible. Cela paraît incroyable que les hommes aient dans les mains des instruments capables de détruire en si peu d'heures les œuvres de la patience, du labeur, de l'intérêt accumulés durant des années voire des siècles par les bras travailleurs. La grand-rue, qui était la plus grande de cette ville, et comme qui dirait, la colonne vertébrale qui sert aux autres de greffes et de point de départ, était matériellement couverte de chevaux et de cavaliers français. La grande majorité d'entre eux étaient des cadavres et beaucoup, gravement blessés, luttaien pour se relever mais se clouaient à nouveau aux pointes aiguisées et retombaient. Il faut savoir que, sous les sables qui couvraient artificiellement le pavement de la rue, le sol était hérissé de clous, de piques de fer, de sorte que la cavalerie y trébuchait et tombait à mesure qu'elle entraît sans jamais se relever.

On avait jeté à la rue tous les objets mortels qu'on croyait utiles pour harceler les dragons, et même après le combat, de

douteux ruisseaux d'eaux chaudes creusaient le sable, ces eaux mêlées au sang produisaient une vapeur horrible et étouffante. Nous vîmes des cadavres, qui pendaient aux fenêtres, le corps à moitié dehors, serrant encore de leurs doigts crispés le tromblon ou la serpe. A l'intérieur des maisons qui n'étaient pas la proie des flammes, le spectacle était plus lamentable parce que non seulement des hommes mais aussi des femmes et des enfants apparaissaient cloués dans les caves à coups de baïonnettes, et parfois, quand on entraît dans une maison pour donner quelques secours aux blessés qui en avaient besoin, il fallait en ressortir à toute vitesse, les abandonnant à leur malheureux sort, parce que le feu, non content de dévorer la maison voisine, pénétrait dans celle-ci avec une force irrésistible.

Bref, Français et Espagnols s'étaient détruits mutuellement avec une fureur implacable, mais enfin, les Français crurent prudent de se retirer comme ils le firent, sans s'arrêter avant d'arriver à Madridejos. Quand Santorcaz, Marijuán et moi, nous continuâmes notre marche, pour passer la nuit à Santa Cruz de Mudela, les valeureux civils de Valdepeñas n'avaient pas perdu courage et, essayant de réparer les dégâts de cette sanglante journée, semblaient capables de recommencer le lendemain.

De loin, à la tombée du jour, nous distinguions la colonne de fumée, couvrant le ciel de ses bourrasques sombres et vagabondes et, l'Aragonais et moi, nous ne pûmes que maudire, à voix haute et expressément, le tyran qui avait envahi l'Espagne. Contrairement à ce que nous espérions, Santorcaz

ne nous répondit pas un mot et poursuivait sa route,
profondément pensif.

- IX -

En passant la montagne, je me sentis complètement guéri de ma maladie d'avant. L'influence sans doute de ce beau pays, son soleil vif, le voyage, l'exercice équilibrèrent aussitôt les forces de mon corps et je respirais avec facilité, je marchais avec énergie, sans sentir aucun malaise de mes blessures. Tout reste de douleur ou de faiblesse avait disparu, et je me trouvais plus fort que jamais. Nous ne trouvâmes rien de particulier durant notre itinéraire par les nouveaux villages, sauf l'inquiétude menaçante et les préparatifs de défense. A La Carolina et à Santa Elena, il manquait beaucoup d'hommes, parce que la majeure partie avait été incorporée dans la légion formée par don Pedro Agustín de Echevarri, légion composée des contrebandiers les plus courageux du pays. Il restait, cependant, dans les défilés du Despeñaperros, assez de gens pour arrêter tout ou une grande partie des courriers et, en différents points, des femmes ou des enfants, placés dans les gorges accidentées, prévenaient de la proximité d'un convoi pour que les hommes lui tombent dessus. Nous remarquâmes aussi un grand abandon dans les champs de blé ; et dans quelques endroits, les femmes se pressaient de couper les blés à toute vitesse bien avant la saison. Près de Guarromán, nous vîmes de grandes terres ensemencées brûlées, signe que l'horrible torche de l'envahisseur avait commencé là son office.

Jusque-là, il ne s'était passé aucun heurt sanglant entre les Impériaux et les Andalous. Ces derniers, voyant que, tout d'un coup, parmi les romarins et les lentisques de la montagne défilaient ces soldats de légende, si beaux et en même temps si justement bouffis d'orgueil, n'en revinrent pas de leur

étonnement mais, quand ils les virent disparaître sur le chemin qui mène à Cordoue, et seulement à ce moment-là, ils sentirent leurs joues brûlées de honte généreuse et ils se rendirent compte que le sol patriotique ne devait pas être foulé par des bottes étrangères. Les Français trouvèrent le pays calme et crurent arriver à Cadix sans problème ; mais sous les fers de leurs chevaux naissait l'herbe de l'insurrection. Ces chevaux n'étaient pas comme celui d'Attila, qui imprimait la marque de la mort sur la terre, au contraire, leurs pas, comme un appel de tocsin, réveillaient les hommes pour les appeler, dès leur passage.

Nous arrivâmes enfin à Bailén, et je vais vous expliquer pourquoi nous nous arrêtâmes dans cette ville quelques jours. Là résidait la maîtresse de Marijuán. Celui-ci se présenta à elle et nous pria de l'accompagner, puis cette honorable dame, doña María Castro de Oro de Afán de Ribera, comtesse de Rumblar, nous reçut avec beaucoup de prévenance, et comme elle insistait sur l'état de mesquinerie des auberges et cabarets de la ville, il ne nous parut pas convenable de nous faire prier et nous acceptâmes l'hospitalité qui nous était offerte. La maison était très grande et il y avait bien de la place pour nous, ainsi que d'excellents repas et les boissons les plus sélectes de Montilla et d'Aguilar.

- A cette heure-ci, nous dit la comtesse, les Français doivent avoir entrepris une action contre l'armée de civils qui, dit-on, est partie de Cordoue pour défendre le passage du pont d'Alcolea. Si les Espagnols gagnent, les Français se replieront sur Andújar, et comme ils seront en rage, ils commettront mille atrocités sur leur

chemin. Il vaut mieux ne pas sortir d'ici, sauf si vous avez l'intention, comme mon fils, de vous incorporer à l'armée qui se forme à Utrera.

Toutes ces raisons n'étaient pas nécessaires pour nous convaincre. Nous restâmes donc dans cette illustre maison ; et maintenant, chers mesdames et messieurs, tranquillement, je vais vous raconter point par point les souvenirs que j'ai de cette demeure et de ses mémorables habitants, destinés à figurer assez souvent dans l'histoire dont je fais le récit.

Le palais de Rumblar était une grande bâtisse du siècle dernier, à l'aspect minable à l'extérieur, mais ayant tout le confort intérieur possible à cette époque. Les hauts murs de briques ; les grilles rouillées et terminées en petites croix ; les deux écussons de pierre sombre qui occupaient l'écoinçon de la porte, dont le cadre en anse de panier avec des retours de corde, semblait remonter à une date beaucoup plus ancienne que le reste de la maison ; les deux fenêtres englêées près d'un mirador moderne ; le lampadaire soutenu par de lourdes armatures de fer tendre, au centre duquel se tordaient quelques lettres initiales et une couronne dessinées avec les retours du lingot ; les garnitures badigeonnées autour des creux ; ses petits vitraux, ses jalousies et la diversité et variété d'ouvertures pratiquées dans le mur, selon les exigences de l'intérieur, le faisaient ressembler aux antiques demeures de nos nobles, assez généreux toujours pour dépenser dans la construction des couvents le goût et l'argent qu'exigeaient les façades de leurs palais. A l'intérieur, resplendissait le blanc hygiénique des maisons andalouses. Il y avait une grande salle basse, une chapelle, un patio avec des fleurs, des chambres avec le

soubassement en azulejos jaunes et verts, des portes de pin lustrées et plaquées, un grand nombre d'arcs, beaucoup d'œuvres sculptées, des tableaux anciens et récents, quelques cages à oiseaux, de fines nattes et surtout, un calme, un relâchement et un silence placide qui invitaient à résider longtemps dans cette demeure.

Parlons maintenant de la famille d'Afán de Ribera ou Perafán de Ribera, là-dessus les chroniqueurs ne sont pas d'accord. En premier lieu, dans cette honorable énumération, madame la comtesse, veuve doña María Castro de Oro de Afán, etc. doit occuper la première place. Aragonaise de naissance, elle était tout ce qu'il y a de plus sévère, solennelle et vénérable au monde. Elle semblait avoir passé la cinquantaine, elle était grande, forte, arrogante, virile ; elle usait pour lire ses livres de dévotion ou les comptes de la maison, de grands verres enchâssés dans une grosse monture d'argent et elle s'habillait constamment de noir, un vêtement qui convenait à merveille à sa silhouette et à son visage. Celui-ci avait le privilège de ne jamais se faire oublier, car son nez arqué, ses cheveux gris, son menton saillant et son beau front dégagé et correct faisaient d'elle un type à nul autre pareil. C'était l'image du respect à l'ancienne, conservée pour l'éducation des générations présentes.

En second lieu, parlons de son fils, un jeune de vingt ans, encore enfant par ses habitudes, son langage, ses jeux et son peu de science. C'était l'unique homme et, par conséquent, l'héritier de cette noble maison, dont l'origine, comme celle du majestueux Guadalquivir, remontait aux épaisseurs de la Sierra de Cazorla, où les premiers Afán de Ribera firent je ne sais

quels hauts faits durant la conquête de Jaén. Le jeune don Diego Hipólito Félix de Cantalicio avait été éduqué conformément à ses hautes destinées dans le monde, sous la direction d'un précepteur, dont nous parlerons après, et même s'il était volontaire et enclin à secouer la croûte de l'enfance, comme à traîner dans la poussière de son insolence juvénile le manteau pourpre de l'ânesse, sa mère le maintenait sous sa coupe, comme on dit, et exerçait sur lui toutes les rigueurs de son caractère. Il est vrai que le jeune homme, avec son instinct et son bon esprit d'ingéniosité, avait découvert un moyen très habile pour attaquer la sévérité maternelle, c'était que, lorsque son précepteur ou la comtesse ne faisaient pas ce qui lui plaisait, il se mettait les poings sur les yeux, commençait à arroser de puérides larmes les vingt ans de son corps et s'exclamait : "Madame, ma mère, je veux devenir moine." Ces mots, cette résolution du gamin, qui, s'ils avaient été menés à termes, auraient implacablement tranché l'arbre verdoyant de la famille seigneuriale, semaient la panique dans toutes les enceintes de la maison. Tout le monde essayait de le calmer et la mère lui disait : "Ne fais pas l'idiot, mon fils. Bon, allez, tu peux monter à cheval sur la poutre du patio et je te permets de mettre sous les quatre petites pattes du chat, les coques de noix."

Après ces deux personnages viennent forcément les deux filles de la marquise ; deux anges, deux fleurs d'Andalousie, jolies, modestes, petites, fraîches, rosées, joyeuses, sans prétention malgré leur noblesse, priant le soir, chantant le matin ; deux oisillons qui enchantaient le regard par l'agitation de leur innocente frivolité et leur coquetterie d'une certaine naïveté, ignorée y compris d'elles-mêmes. Elles étaient petites comme le

réséda ; mais comme le réséda, elles avaient la séduction d'un parfum qui s'annonçait de loin, car en entendant leurs pas, on en était tout joyeux, et leur proximité était respirée avec délice. Asunción et Presentación étaient deux petits anges avec qui on aimait jouer pour les voir rire et pour rire soi-même du caractère grave que prenaient leurs jolis traits quand leur mère leur demandait d'être sages. La plus petite était destinée au cloître, et alors que doña María caressait l'idée grandiose de la mettre au monastère de las Huelgas de Burgos, elle convint qu'elle prendrait les leçons nécessaires pour devenir savante, et, pour cela, le précepteur de son frère avait commencé à lui enseigner les premières déclinaisons latines, qu'elle apprit en un tournemain, trouvant cela très joli. La première, c'est-à-dire, Asunción, n'avait pas besoin d'apprendre car elle était destinée au mariage.

Enfin, je ne veux pas laisser dans l'ombre le précepteur du jeune don Diego. On l'appelait communément don Paco, c'était un homme d'une grande simplicité et d'une grande modération dans ses habitudes, quoique un peu pédant. Il était convaincu qu'il connaissait le latin et citait parfois les auteurs les plus célèbres, leur attribuant des choses qu'ils ne pensèrent jamais à dire. A quelles diffamations s'expose la célébrité ! Don Paco se vantait aussi d'enseigner avec succès l'histoire antique et moderne à ses disciples, même si nous, nous savons par des documents d'une authenticité incontestable que ses explications ne passèrent jamais l'arche de Noé. Il était très fort, oui, sur la vie d'Alexandre Le Grand et nous pouvons assurer qu'il possédait à un haut niveau l'art qui n'est pas donné à tous de cultiver avec une réussite ordinaire. Don Paco était un grand calligraphe, il aurait pu rivaliser avec ces colosses de la

calligraphie comme Toria le sublime et Palomares le divin, et même avec le moderne Iturzaeta ; habilité qu'il avait en partie transmise à son disciple, car les pages d'écriture de l'héritier de Rumblar remplissaient d'admiration monseigneur l'évêque de Guadix, quand il allait passer quelques jours à la maison. En plus, don Paco était un homme excellent et tremblait de peur devant la comtesse, quand celle-ci lui attribuait les fautes de son enfant. Il s'habillait de noir et toujours avec un costume de cérémonie, quoique pas tout neuf, usant aussi la perruque blanche, remontée en une boule énorme. Il nous traitait, nous, les hôtes de l'extérieur, avec beaucoup de douceur "parce que l'hospitalité, disait-il, fut un don particulier des premiers peuples, et elle doit être pratiquée par les gens d'aujourd'hui pour servir de leçon aux gens à venir."

Le patrimoine de cette maison était correct, bien qu'inférieur à celui de bien d'autres familles d'Andalousie et de Castille ; mais doña María comptait être parmi les tout premiers d'Espagne une fois son fils devenu héritier du majorat de quelques parents en ligne indirecte qui n'avaient pas de succession directe. Pour faciliter tout cela, doña María conçut un projet gigantesque, duquel dépendait, comme le verra le lecteur, la perpétuité de cette maison, ce lignage, cette descendance pendant le long discours des siècles : elle essaya de marier son fils à une femme de sa famille, de ces parents-là qui, à l'époque étaient possesseurs d'un droit d'aînesse, et habitant Cordoue, même si le domicile habituel était Madrid. Ce n'était pas un obstacle pour l'enfance, plus morale que physique, de don Diego, car c'était alors une coutume d'apparenter le plus vite possible les héritiers, les marier très vite et avant qu'ils n'aient le temps de montrer leur nez par les fentes de la porte du monde où, au dire de don Paco, il n'y avait que perdition et vanité de la jeunesse, parce que les douceurs de la coupe des plaisirs duraient peu de temps, tandis que les amères lies transcendaient les longues années.

Mais quelqu'un troubla et repoussa au moins les plans savamment tracés de doña María et de ses illustres cousines ; c'est Napoléon qui les troubla, lui, l'Empereur des Français, en posant les yeux sur ce bijou du continent et en l'envahissant. La guerre, cette sainte guerre, dont l'histoire ne nous montre pas d'autre exemple dans les temps proches, obligea à suspendre cela ainsi que d'autres projets et doña María, qui était aragonaise et très patriotique, dut appeler don Diego et, du

haut de son fauteuil, le terrifia par ces mots, confiés depuis à ma discrétion par don Paco :

- Mon fils, je t'aime beaucoup. Ta mort, non seulement, nous ferait de la peine mais annihilerait notre maison et notre lignée. Tu es mon unique homme, tu es l'âme de cette maison, et pourtant, il faut que tu ailles à la guerre. Du sang généreux coule dans tes veines et je suis bien sûre que, malgré tes jeunes années, tu laisseras en un lieu remarquable le nom que tu portes. Tous les jeunes se doivent au Roi et à leur Patrie dans ces jours terribles où un misérable étranger ose conquérir l'Espagne. Mon fils, je t'aime beaucoup, mais je préfère te voir mort sur les champs de bataille et écrasé par les chevaux français que d'entendre dire que le fils du comte de Rumblar n'a pas tiré un seul coup de feu pour défendre sa Patrie. Les fils de toutes les familles nobles d'Andalousie se sont inscrits déjà dans l'armée de Castaños, tu iras aussi, avec une suite de domestiques, que je vais armer et que j'entretiendrai à mes dépens tant que la guerre durera.

Ceci dit, le visage marbré de doña María ne changea pas, mais Asunción et Presentación pleurèrent à chaudes larmes. Le jeune frémit d'enthousiasme à se voir envoyer prendre partie à un jeu qu'il ne connaissait pas et qui, vu de loin, semblait très joli.

Nous arrivions précisément au moment des préparatifs et de l'équipement de l'héritier pour la guerre. Tous y travaillaient dans cette maison et les sœurs de monsieur le comte n'étaient

pas les moins actives parce que non seulement elles accrochèrent sur le cheval, le linge blanc et délicat, le mettant bien en ordre sur les croupières, sous l'œil vigilant de leur mère, mais elles s'occupaient aussi à toute vitesse à arranger de bien jolis scapulaires pour lui mais aussi pour tous ceux qui faisaient partie du cortège.

Je ne sais ce qu'avaient de semblables ces préparatifs avec ceux que l'on fait pour envoyer un enfant au collège : il est vrai qu'il n'y a rien de plus instructif et de plus prometteur qu'un campement, c'est pour cela que don Paco disait que la guerre est une maîtresse de génie et un dompteur de fougues juvéniles.

Marijuán fut désigné pour accompagner son maître. Avec lui et d'autres domestiques, il se forma une petite légion de cinq hommes ; mais sachant que d'autres familles riches de Baeza, Bujalance et Andújar avaient porté le nombre jusqu'à dix jeunes, doña María demanda d'augmenter ce nombre, fixant aussitôt le regard sur Santorcaz et sur moi. Elle nous offrait une pèsète par jour, en plus de ce qu'on pourrait avoir si nous revenions sains et saufs ; c'est ainsi que mon compagnon et moi, nous nous regardâmes, consultant respectivement dans un silence éloquent, l'état de notre aspect. Nous nous trouvions tous les deux très déroutés ; et par cette pénétration scrutatrice que donne la faiblesse des biens, chacun reconnut la maigreur et la vanité de la bourse de l'autre. Santorcaz pensa que, moi, je devais accepter l'offre, et, moi, je fus de la même opinion à l'égard de mon ami ; doña María offrit de nous équiper, changea nos vêtements contre d'autres plus neufs et bien meilleurs, elle s'engageait en plus à entretenir pendant quelques

temps ceux qui commençaient à avoir quelques doutes sur le pain qu'ils mangeraient en arrivant à Cordoue. Nous n'hésitâmes pas et nous devînmes des soldats de Cavalerie, prompts à s'incorporer à la petite mais brillante armée de San Roque. Je compris que c'était là mon destin et que, pour avoir l'intention d'arriver à Cordoue, mieux valait pénétrer dans la ville en obscur soldat plutôt qu'en vagabond désœuvré et déguenillé. Santorcaz se décida, après bien des réflexions, faisant de multiples pas dans la chambre où nous étions hébergés. Une fois résolu à partir, il parut joyeux, et je l'entendis prononcer quelques mots qui me démontraient l'agitation de son âme pour des raisons alors inconnues de moi. Ensuite, il exposa à doña María qu'il ne partirait pas de Bailén sans avoir reçu des lettres qu'il attendait de Cordoue et de Madrid, concernant ses intérêts, et la dame accéda à sa demande, lui disant de rester chez elle le temps qu'il voudrait à condition de se joindre ensuite à l'escorte de don Diego si celle-ci devait partir avant.

Le jour du départ ne tarda pas. Le jeune héritier était habillé de la façon suivante : une large ceinture de soie couleur amarante lui ceignait le corps. Ses culottes de daim étaient attachées sous le genou, et sur les bas de soie, il portait de grosses bottes de cuir cordouan avec des éperons d'argent. La veste brodée de velours gris et fin avec des décorations rouges et bleues donnait une élégance particulière à son corps ainsi que le chapeau portugais incliné, avec un ruban noir et un cordon d'or. Par-dessus la ceinture de soie, il avait ce qu'on appelait un baudrier, c'était un large ceinturon de cuir avec divers compartiments occupés par deux pistolets, un poignard et un couteau de chasse, de sorte que cela équivalait à porter sur le

dos tout un arsenal, propre à faire front à toutes les circonstances possibles.

La mère et les filles s'occupaient à arranger les derniers détails de son habit ; celle-ci cousait le dernier bouton, l'autre mettait une aiguille au ruban du chapeau, l'autre fixait l'éperon du jeune homme, quand doña María dit sur un ton vif comme celui qu'on prend lorsqu'on se souvient tout d'un coup d'une chose très importante :

- Il manque le principal, il manque l'épée.

Aussitôt, tous les regards se fixèrent avec un certain respect sur un vénérable meuble de vieux chêne qui existait dans la partie principale de la maison depuis de longues années. Madame la comtesse s'en approcha, l'ouvrit et en sortit une très longue épée dans son étui avec son baudrier, les trois éléments bien marqués du sceau de l'honorable antiquité. Doña María elle-même dégaina l'épée d'un geste majestueux quoique sans aucune affectation d'esprit viril, puis, après l'avoir contemplée un instant, la remplaça dans le fourreau et la remit ensuite à son fils. Cette épée était une belle lame de Tolède à quatre faces, d'un mètre et six pouces de long. Sur la garde de l'épée ou la rapière tenait largement une "azumbre", et ses quillons, niellés d'or comme le pommeau, donnaient un aspect artistique et luxueux à la poignée. Elle avait sur les deux faces l'écusson des Rumblar et sur le pommeau, une tête avec la marque de l'armurier de Tolède, Sebastián Hernández. Sur la lame, un peu altérée, on pouvait déchiffrer, bien qu'avec difficulté, l'inscription gravée sur un des côtés, *Pro Fide et Patria. Pro Christo et Patria. Pro Aris et Focis. Inter Arma silent Leges.*

Le jeune don Diego mit à sa ceinture cette puissante et illustre arme ; dans ses mains, elle pesait bien lourd, mais lui, fier de la porter, fit un geste peu favorable aux intentions de l'envahisseur de l'Espagne et il se prépara à partir. Asunción et Presentación éclatèrent en longs sanglots, ce qui détruisit la fermeté forcée du petit comte, destiné à être la terreur de la France, et en passant des lippes aux pleurnichements et des pleurnichements à une violente explosion de larmes, la maison tout entière fut envahie, l'espace d'un quart d'heure. Doña María n'en perdit pas pour autant sa sérénité, parlant à son fils de sujets étrangers à la guerre.

- La première chose que tu dois faire en arrivant à Cordoue est de visiter mes cousines et de leur remettre ces lettres. Voilà l'adresse de leur palais. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir célébrer la noce convenue ; mais Dieu le veut ainsi et la Patrie est première. Un jour, peut-être. Dis à ces dames que si elles retournent vite à Madrid, comme elles le disent dans leur dernière lettre, je ne leur pardonnerais pas ne pas faire un arrêt de quelques jours chez moi.

Puis, changeant le ton, elle dit :

- *Mon fils, fais bien attention à ce que tu fais. Observe la meilleure conduite à tenir ; considère que tu vas combattre l'ennemi et défendre la Religion, la Patrie, l'Etat et le Roi. Si par peur, tu fais demi-tour, ne reviens jamais chez moi, ne te souviens jamais de ta mère, ne compte plus sur sa tendre affection... Son indignation, son abomination éternelle : voilà la récompense qui t'attend.*

J'ai souligné ces mots parce qu'ils sont en tout point historiques ; et s'ils ne sont pas dans l'histoire, ils doivent être dans les imprimés de ce temps-là, je peux les montrer à qui voudrait les voir. La femme, qui les aurait prononcés (car ce ne fut pas doña María, et les lui attribuer est de mon exclusive responsabilité), ajouta ce qui suit, en s'adressant aux autres mères qui prenaient congé de leurs fils aux portes de la ville : *"Compagnes, si, dans les combats, les hommes viennent à mourir, nous triompherons, nous."*⁴

Nous sortîmes de la maison, chacun prenant la monture qui lui était destinée, un sabre et deux pistolets. Les bagages furent répartis entre tous. Un ancien domestique s'était chargé de l'argent, un autre portait les vêtements de monsieur ; Marijuán avait rempli ses besaces de nombreuses provisions et, sous ma selle, nous mîmes plusieurs commissions et les lettres que don Diego devait remettre à Cordoue. En les rangeant dans mes bagages, je pus voir discrètement les enveloppes et je restai glacé de surprise, je dirai même de terreur ; je lus les noms d'Amaranthe, de la marquise sa tante et de monsieur le diplomate.

Santorcaz, qui jusque-là n'avait pas encore reçu ce qu'il attendait, resta, promettant de se joindre à nous le lendemain ou deux jours après. Je le vis pensif et mélancolique, les mains dans le dos, se promenant sous le porche de la maison quand nous en sortîmes. Jusqu'à l'extérieur de la ville, don Paco nous accompagna, il rappelait à son disciple les maximes d'Alexandre sur la guerre, lui recommandant, une et plusieurs fois, de les

⁴ Ceci s'est passé à Mérida, le 23 juin.

mettre en pratique en combattant contre les Français et de faire attention à soutenir toujours l'ordre oblique, disposant d'une seconde ligne pour assurer ses arrières et les flancs, "parce que c'est grâce à cela, disait-il, que le grand Macédonien resta victorieux par ses di-phalanges et ses tétra-phalanges".

Avec de si sages maximes, que l'héritier des Rumblar jura d'accomplir à la lettre, don Paco prit congé et nous continuâmes notre marche tout contents. Nous ne prîmes pas la grand-route de Bailén à Cordoue pour ne pas tomber sur l'arrière-garde du général Dupont ou sur les nombreux détachements qui étaient restés dans toutes les petites villes et, au lieu des dix-huit lieux et demie que compte cette voie, nous dûmes en faire quelque vingt-quatre, car dans notre grand tour, nous allâmes à Mengíbar ; de là, par Torredonjimeno, suivant un détestable chemin muletier, nous passâmes à Martos et de Martos, par Alcaudete et Baena, nous allâmes chercher à Castro del Río la rive droite du Guadajoz qui nous conduisit aux environs de Cordoue.

En partant de Bailén, nous apprîmes la déroute des civils et des soldats des régiments provinciaux au pont d'Alcolea et, à Alcaudete, on apprit l'autre terrible nouvelle, en ce qui concerne l'entrée des Français à Cordoue et le pillage de cette belle ville. Tout cela et la rencontre avec quelques hommes dispersés de la compagnie d'Echevarri nous poussèrent à prendre le chemin d'Ecija ; mais le 16, nous sûmes que les Français avaient évacué Cordoue ; et adoptant notre premier itinéraire, nous aperçûmes, au matin du 18, un immense ensemble blanc où se détachait sur le vert-bleu de la lointaine

montagne, une infinité de tours, de minarets, de clochers et de coupoles.

- XI -

C'était Cordoue, la ville d'Abderrahmane, La Mecque de l'Occident, celle qui fut maîtresse du genre humain, la vieille andalouse, qui se pare encore des quelques restes de son antique grandeur ; encore belle, malgré les siècles de guerres qui y ont eu lieu ; sans Zahara, sans académies, sans jardins suspendus, sans ces deux cent mille maisons dont parlent les chroniqueurs arabes ; sans califat, sans savants, mais orgueilleuse encore de sa mosquée-cathédrale, celle des huit cents colonnes ; triste et religieuse, ayant substitué le bouillonnement de ses bazars par le culte des soixante églises et ses quarante couvents ; toujours poétique et non moins riche dans la décadence chrétienne qu'à l'apogée musulmane ; ville qui jusque dans les moindres accidents porte le sceau des siècles ; tortueuse, ridée, se défendant de la lumière comme si elle voulait cacher sa vieillesse ; cachée dans ses intérieurs où elle conserve d'innombrables merveilles, et toujours effrayée du pas des passants ; protectrice des amoureux pour qui elle a fait ses mille grilles et a assombri ses rues ; dévote et coquette à la fois, parce qu'elle couvre de bijoux les images sacrées, et s'orne et se parfume encore des jasmins de ses patios.

Telle était la ville qui avait été offerte, pour trois jours, à la brutale et sauvage envie des soldats de Dupont. Ce malheureux général, dès lors, commença à sentir cet étourdissement et cette indécision qui l'accompagnèrent jusqu'à capituler ; il craignit d'être surpris là par les troupes de Castaños, se retira le 16 juin, se dirigeant sur Andújar, d'où il demanda du renfort à Madrid.

Le 18, nous entrâmes dans la ville pillée, encore morte d'effroi. Elle n'avait pas encore été lavée du sang qui tachait ses rues, et

les Cordouans ne savaient pas encore exactement, de façon certaine, l'argent et la quantité de bijoux qu'on leur avait volés. Avant de compter ce qui leur restait, ils pensèrent à s'armer, et si, avant, les paysans avaient lutté, s'ajoutant aux régiments provinciaux et aux milices urbaines, après le pillage, toutes les classes de la société se disposèrent plus qu'à la guerre, à un plan aveugle d'extermination, car on ne disait pas : "On va à la guerre" mais "On va tuer du Français."

Dès que j'entrai dans la malheureuse ville, à l'émotion produite par le spectacle du récent désastre s'unissait celle que j'expérimentais pour des raisons toutes personnelles, et par la proximité supposée de quelqu'un qui était la lumière de ma vie. C'est ainsi qu'une fois le comte et les gens de sa suite installés dans une des meilleures auberges, je sortis dans le but de chercher la maison de madame Amaranthe et de sa tante, ce qui m'était extrêmement facile, car j'avais vu les enveloppes des lettres que nous apportions pour ces personnes. J'arrivai autour de midi à la rue Espartería, où était sa résidence. Par la suite, pour éviter des confusions, puisque je ne peux nommer la tante d'Amaranthe par son vrai nom, j'userai de son titre conventionnel de marquise de Leiva.

Quand je donnai les premiers coups de marteau à la porte, il me semblait frapper à la porte de mon propre cœur. Inès serait-elle là ? Serait-elle là, ayant déjà oublié qu'il existait avant dans le monde un garçon appelé Gabriel, fusillé par les Français ? Et si elle était là et me voyait tout d'un coup, n'était-ce pas possible qu'elle se présente à moi, éblouie par les splendeurs de sa nouvelle position et, qu'à la pâleur de la première surprise parvienne sur son visage la rougeur de

m'avoir aimé ? Le moment qui allait me faire tomber de la hauteur incommensurable de ma fatuité amoureuse approchait-il, rencontrant un sourire de mépris et la main d'un domestique qui me mettrait à la rue ? Par hasard, le moment critique qui m'attendait était-il frère jumeau de cette autre grande chute survenue à l'Escorial quand, par la faveur d'Amaranthe, j'avais rêvé des premiers postes de la Nation ? Mon âme descendrait-elle de prince à laquais, comme peu auparavant était tombée mon ambition ?

Un domestique connu m'ouvrit la porte, je le suppliai de m'emmener en présence de mon ancienne maîtresse, madame la comtesse. Tandis qu'on traversait le patio, je cherchais avec envie quelque objet qui m'aurait indiqué la proximité d'Inès. Comme le chien cherche en flairant la trace de son maître, ainsi je reniflais, moi, les émanations de la maison, cherchant l'air qui avait été le souffle de cette nature aimée. Je n'entendis pas sa voix, je ne perçus pas ses pas, je ne vis rien qui ait été la trace de sa main. Je m'imaginais que n'importe quel objet pouvait porter la marque spéciale de son appartenance. En rien de ce que virent mes yeux, je ne trouvai la trace indéfinissable que devait avoir tout ce qui aurait été sous les yeux d'Inès. Cela se comprend mais ne s'explique pas. Le cœur est l'unique devin et le mien me dit qu'Inès n'était pas là.

Le patio était frais et luxuriant, comme tous les patios des bonnes maisons d'Andalousie. Parmi les jasmins royaux qui, étreignant les colonnes, montraient leurs mille fleurs pleines des parfums les plus agréables aux amoureux ; parmi les orangers de Chine, gracieuses miniatures de l'oranger commun ; parmi les rosiers de la terre et ses œillets indigènes

dont l'impériale beauté n'a réussi à éclipser aucune des élégantes fleurs modernes ; parmi les pots de résédas, de marjolaines, de basilic et de santal, dansaient les jets d'une fontaine bavarde, dont le monologue s'harmonisait avec le chant de quelques oiseaux prisonniers de cages dorées. Le pavement était de marbre et les soubassements d'azulejos ; sur ces derniers et couvrant une partie du mur, il y avait des tableaux à l'huile de l'école andalouse qui a apporté aux peintures le ton chaud de la terre, la splendeur de l'atmosphère enflammé et la mélancolie ravissante des visages.

Heureusement pour moi, Amaranthe daigna me recevoir. Elle était dans une salle basse, fraîche et sombre, et quand j'entrai, elle était occupée à mettre des tuteurs aux fleurs de l'autel. S'était-elle consacrée à la dévotion ? Elle était tout habillée de blanc et, à l'exigence de la mode, s'était jointe la rigueur de la saison pour que la robe légère ne soit rien de plus que ce qui est absolument nécessaire à couvrir son magnifique corps. Alors, entre les regards extérieurs et la pudeur interne, on ne mettait pas un grand rempart comme on fait aujourd'hui. Amaranthe était extraordinairement belle et ses yeux noirs étaient, comme je l'ai déjà dit en d'autres moments, les premiers yeux du monde, c'est-à-dire que les Bonaparte du regard humain conquéraient tout ce qui passait devant leur pupille. Je sentis en sa présence beaucoup de timidité, beaucoup de trouble ; je me sentis sans idées et sans mots.

- Que viens-tu chercher ici ? me dit-elle.
- Madame, je suis venu à Cordoue pour m'enrôler dans l'armée du général Castaños et, sachant que son

Excellence et sa famille bien aimée était dans cette ville, j'ai voulu visiter mon ancienne maîtresse chérie.

- Tu es aussi hypocrite qu'intrigant et chicaneur, répondit-elle, mi-sévère, mi-aimable. Alors comme ça, tu as de l'attachement pour moi ? Pourquoi t'es-tu si mal comporté envers moi ?
- Madame, m'écriai-je montrant de grands signes de respect. Moi, me comporter mal ! Je ne peux oublier comme j'étais bien au service de son Excellence.
- Veux-tu être à nouveau mon domestique ? me demanda-t-elle.

Cette proposition tomba sur moi comme la foudre. Je pensai à Inès, à la soudaine élévation de celle que j'avais prise pour compagne de vie et, en me considérant domestique de cette maison, je tremblai d'indignation.

- Non, madame, je ne veux plus servir. Je suis soldat, répondis-je. Cependant, je suis aux ordres de votre Excellence pour tout ce qu'il vous plaira de me demander.
- Ah bon ? soldat ? Et tu vas à la guerre ? D'ici un mois tu seras général, dit-elle avec une pointe d'ironie.
- Je n'aspire pas à tant. Je veux servir mon pays et rien d'autre. De sorte que, si demain je puis dire : "J'ai contribué à jeter la canaille hors d'Espagne," j'en serai satisfait.
- Et tu crois que l'Espagne va pouvoir mettre dehors la canaille ? Ah ! Je ne partage pas l'illusion de ces braves gens. Que s'est-il passé le 9 au pont d'Alcolea ? Ces pauvres civils, dont on ne peut douter du courage, ont

fui devant les troupes disciplinées du général Dupont. A Cordoue non plus, on ne leur a pas opposé de résistance, et quelle horreur, mon Dieu ! Trois jours d'angoisse ! Nous croyions tous que les Français allaient entrer avec le drapeau de la paix, parce que les gens d'Echevarri avaient abandonné la ville, et ceux d'ici n'essayaient pas de faire de la résistance. Les Français sont arrivés à la Puerta Nueva et, tandis que les autorités parlaient avec eux pour les laisser entrer, d'une maison voisine sont partis des coups de feu. Furieux, les ennemis, après avoir fait sauter la porte à coups de canon, se sont répandus dans les rues de Cordoue assassinant tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage et pénétrant dans les maisons pour y prendre tout ce qu'il y avait. Tu ne peux pas te figurer ce que c'était. Muets d'épouvante et d'angoisse, nous étions tous là, l'oreille attentive aux bruits de la ville, quand nous avons entendu qu'ils faisaient tomber les portes à grands coups, et la soldatesque bestiale pénétrait, disant de leur remettre tous les objets de valeur. La peur nous empêcha de bouger pour leur répondre et aussitôt, nous leur remîmes les bijoux, la monnaie, les couverts d'argent et tout ce qu'il y avait, espérant qu'ils emportent tout, une bonne fois, afin de ne plus entendre leurs insultes. Mais ensuite, ils descendirent à la cave, assoiffés de vin : non seulement ils sortaient les petits tonneaux, mais ils buvaient à la clé des grandes barriques, laissant tout ouvert ; le Montilla de soixante-dix ans coulait et inondait les caves. Un de ses sauvages périt noyé dans le vin. Mais, à la fin, ils s'en furent sans

commettre d'autres atrocités et nous nous vîmes libérés de toute cette racaille. Ailleurs, on ne compte plus les horreurs. Ils volèrent tout l'argent de l'administration, l'argent des couvents, les vases sacrés, les calices, les custodes, les bijoux des statues ; ils pénétrèrent aussi dans les couvents des frères, beaucoup d'entre eux moururent assassinés ; ils transformèrent en lupanar l'église de Fuensanta et, durant trois jours, Cordoue n'était plus une ville mais un enfer parce que tous les démons, toutes les méchancetés et abominations tombèrent sur elle. Dans les rues, on trouvait des ivrognes, des tas d'immondices, ils se roulaient dans la boue, engloutissant voracement la nourriture qu'ils sortaient des maisons par la force. Les généraux français, consternés par tant de bassesse, voulaient leur donner des coups de bâtons ; mais il fallut utiliser plus de fermeté, et quelques-uns durent être fusillés pour faire la leçon aux autres. Enfin, en sortant de Cordoue pour se rendre à Andújar, ces barbares nous laissèrent en paix pour quelque temps. Dans quel état épouvantable se trouve l'Espagne ! Et le pire c'est qu'elle va succomber. Quelle horreur, quels terribles jours nous attendent ! Je voudrais avoir l'espoir de ces gens et croire, comme eux croient, qu'avec quelques batailles gagnées par nous... mais bien sûr, je ne sais comment gagner ces batailles sans armée, sans généraux, sans argent, sans rien... ; qu'avec quelques batailles, tout se terminera bien. Il y en a qui rêve d'aller en France, après avoir renvoyé les Français, et de ramener Napoléon, les fers aux pieds. Dieu veuille ne

pas nous laisser tous périr ! Que Dieu nous donne le courage de résister à la tourmente qui nous tombe dessus !... On vit ici sans savoir à quel saint se vouer. Nous ne fréquentons quasiment personne et, si nous craignons que la France nous prenne pour des patriotes exaltés, nous sommes encore plus peînés si les voisins nous croient *afrancesados*. Nous voudrions être bien avec tous et que ni les uns ni les autres ne nous dérangent... Mais que sais-je... je crois difficile que... Et à Madrid, comment vit-on ?

- Pensez-vous retourner à la Cour, votre Seigneurie ?
- Oh ! Oui... Nous pensons partir rapidement, parce qu'une affaire nous attend, elle intéresse toute la famille. Si cela ne dépendait que de moi, nous y serions déjà. Je ne peux plus vivre à Cordoue et encore moins dans l'état actuel des choses. Ce n'est plus vivre. Si à Madrid, ce n'est pas plus tranquille, nous pourrions aller à Bayonne avec toute la famille.
- Et personne d'entre vous n'a été maltraité par la soldatesque française ? demandai-je désirant savoir qui il y avait dans la maison.
- Personne, seul mon oncle, le marquis, a eu une contusion à la tête ; mais il l'a reçue en voulant se cacher sous un lit, et il l'a fait avec une telle rapidité qu'il s'est donné un fort coup en frappant le sol. Un ami de la maison, qui nous visite tous les jours, don José María de Malespina, a reçu aussi une légère égratignure à la main droite en se cachant derrière une armoire.

- Et les femmes ? J'ai entendu dire qu'une nièce de madame la marquise... ou une nièce de son Excellence, je ne suis pas sûr, était venue de Madrid pour vous tenir compagnie.
- Non, répondit Amaranthe en regardant par terre.
- Eh bien, alors, je confonds avec autre chose. Il me semble qu'à Madrid, j'ai entendu dire par monsieur le licencié Lobo, ce fameux écrivain... mais non, il s'est sûrement trompé.
- Tu connais monsieur de Lobo ? me demanda-t-elle avec inquiétude.
- Je crois bien : nous sommes très amis. Je l'ai connu alors que je servais chez don Mauro Requejo... et, c'est sûr que monsieur le licencié et moi, nous avons eu un problème au sujet d'une certaine jeune fille... une malheureuse, Madame, une pauvre fille, orpheline de père et de mère.
- Voyons voir, raconte-moi ça, dit-elle avec intérêt.
- Eh bien, monsieur et madame Requejo, des porcs-épics, martyrisaient la demoiselle. J'avais pitié d'elle et j'ai voulu la sortir de là... mais les Français m'ont fusillé.
- T'ont fusillé !
- Oui, madame, et monsieur de Lobo... eh bien... ce qu'il y a de sûr c'est que la jeune fille a disparu.
- Bon... raconte-moi tout.

Avec le meilleur désir, avec le plus grand intérêt de toute ma vie, je commençai à raconter à Amaranthe ce que je savais, quand l'entrée de deux personnes m'interrompit.

C'était le diplomate et don José María de Malespina, ce colonel d'artillerie en retraite bien connu pour tous ses titres, celui dont j'ai parlé dans l'histoire de Trafalgar. Le premier me reconnut et eut la bonté de m'adresser quelques blagues.

- XII-

- Ma chère nièce, dit le marquis, nous allons bientôt avoir les troupes de Castaños ici. Tu sais ce que je disais à monsieur de Malespina ? Eh bien, je lui disais que si la Junte de Séville me commissionnait pour entrer en négociations avec les Français, je parviendrais peut-être à la fin de cette guerre désastreuse.
- Quelles négociations, il n'y a pas de négociations qui tiennent, dit avec mépris Malespina. Oh ! Si la Junte de Séville suivait le plan que j'ai imaginé ces derniers jours ! Tant qu'on n'aura pas donné à l'artillerie le lieu qui est le sien, il n'est pas possible d'arriver à aucun avantage. Mes récentes études sur la cyclodiatomie et la catapeltique m'ont fait découvrir d'importants principes qu'on devrait maintenant mettre en pratique.
- Je renie la science qui invente des moyens de destruction, s'écria, avec force éloquence, le marquis, quand, par les voies diplomatiques, les nations pourraient résoudre toutes les disputes. La guerre ! A quoi sert la guerre ? Est-ce que ça vaut la peine que périssent des milliers d'êtres humains pour une question qui pourrait se régler sur un bout de papier et avec une plume trempée dans un peu d'encre et mise dans les mains d'une personne que je connais ?
- Mais sapristi, sans la guerre, que serait le monde ? Et surtout, que serait le monde sans l'artillerie ? Montecucculi dit que les batailles "posent et enlèvent les couronnes, concluent les guerres et immortalisent le vainqueur."

- Du sang, des larmes et de la désolation ! Mais ne nous disputons pas sur le volcan, mon ami. La guerre est un mal et il est là, aujourd'hui, parmi nous. Ce qu'il convient de faire, c'est de chercher des alliances en Europe. Pour cela, depuis que je suis arrivé en Andalousie, j'ai suggéré à la Junte Suprême l'idée de demander du secours à l'Angleterre. Magnifique pensée que ni Saavedra ni le père Gil n'avaient eue.
- Et vous vous en attribuez l'invention ! dit Malespina, moqueur. Mais, sapristi, les Asturiens ont été les premiers à penser cela et depuis le 30 mai, mes chers amis, don Andrés Angel de la Vega et le vicomte de Matarrosa, fils du comte de Toreno, sont partis de Gijón... Bah ! Bah !... Ces diplomates ont perdu la tête. Pas du tout, mon ami, j'ai dit au père Gil de faire attention à augmenter l'artillerie, en adoptant les avancées que, moi, je veux introduire dans l'arme. Eh bien, quoi ? Vous croyez que Napoléon n'est pas au courant ? Moi, j'ai découvert qu'avant d'envahir l'Espagne, il a demandé à une commission secrète de vérifier si j'étais bien ici. Comme alors ma famille a fait courir le bruit que j'étais parti pour l'Amérique, Napoléon a dit : "Alors il n'y a plus rien à craindre," et il a ordonné l'invasion. Oui, oui, il me connaît bien et depuis longtemps.
- Quel vaniteux vous êtes ! dit le diplomate avec plus de suffisance que son ami. Vous dites ça pour m'obliger à parler, pour obliger à vous révéler... non : c'est un secret d'Etat dont dépend peut-être la paix de l'Espagne et de l'Europe, il ne sortira pas de ma

bouche, je ne suis pas homme à céder facilement aux suggestions de la curiosité et à l'amitié imprudente.

- Tout ceci n'est que pure farce. Connaissons ces secrets une bonne fois pour toutes.
- Farce ! s'écria, avec colère, le diplomate. Mais je comprends bien le jeu. Ma nièce fait de même quand elle veut m'obliger à lui révéler les secrets d'Etat. Non, je ne dirai rien, je ne dirai rien, même si vous m'insultez, même si vous semblez douter de ma vérité, pour que l'indignation me fasse rompre le secret. Eh bien, quoi ? si je disais qu'un personnage haut placé, le plus puissant au monde, s'est décidé enfin à transiger avec moi depuis une inimitié qui date de la paix de Lunéville ; si je disais que les préliminaires de négociations que j'ai entamées pour éviter à l'Espagne les horreurs de la guerre, commençaient à donner des résultats, quand des hommes perfides... ah ! si je disais cela... Mais non ! ma nièce me regarde comme pour m'inviter à continuer à parler, et vous, monsieur de Malespina, vous me regardez aussi... Mais, non, motus ! et que cessent les impertinentes questions qui en vain menacent l'expugnable forteresse de ma discrétion.
- Tout cela n'est que pure fable, affirma don José María avec désinvolture. Je déteste la fausseté et la vanité, car je suis homme qui se laisserait couper menu plutôt que de dire un mot contraire à la rigoureuse vérité. Donc, on a assez des diplomaties feintes et de traités qui n'ont jamais existé sinon dans votre tête. En ce moment, soyons soldats et laissons de côté le protocole. Nous

verrons bien maintenant quand, à Bayonne, on saura que je suis toujours en Espagne et que je ne songe pas aller en Amérique, si les Français se retireront de notre pays, parce que franchement... Napoléon me connaît.

- Allons, c'est trop fort, s'exclama le diplomate en éclatant de rire. Alors, Napoléon...
- Ces rires ne m'étonnent pas, dit l'artilleur piqué au vif. Que doit faire celui qui ne connaît pas le danger personnel ? Que doit faire un homme qui, lorsqu'entrèrent les Français saccager cette maison, s'est caché sous le lit ?
- Moi... répondit le marquis, troublé, si je suis entré dans ce lieu à l'écart, tout le monde en connaît la cause, ce n'est pas par peur, loin s'en faut. A cet instant, j'étais occupé mentalement à chercher les termes les plus appropriés d'un arrangement et d'une transaction avec ces gens-là, et comme le bruit ne me laissait pas réfléchir, j'ai cherché la solitude de ce lieu à part et pacifique, où sans obstacle, je pourrais m'adonner à mes subtiles réflexions. Ce qui est incompréhensible, c'est qu'un vieux militaire comme vous cherche asile derrière une armoire tandis que les Français insultaient ces dames.
- Bon, c'est ce que j'ai toujours dit, répondit Malespina. Il est inutile d'attendre que les profanes fassent justice aux combinaisons de la science. Ils voient tout sous l'aspect vulgaire et lancent au public les accusations les plus irrévérencieuses. Saprísti, devrai-je expliquer ma conduite ? Ai-je besoin de dire que, convaincu depuis le début de l'impossibilité d'établir dans la cour un camp

retranché, j'ai dû me retirer dans cette salle et y appuyer mon centre d'arrière-garde dans cette armoire, pour opérer avec l'aile droite ? Voyant que les Français s'approchaient avec une énergie formidable, j'ai fait un mouvement enveloppant sur mon aile gauche, et je me suis mis derrière l'armoire, dirigeant le canon de l'arme que j'avais dans ma poche vers le cadre de la porte pour que la trajectoire aille directement dans le patio. L'ennemi, en voyant mon attitude, a reculé, rempli d'épouvante, et voilà comment, sans effusion de sang, ils furent obligés de se retirer.

Amaranthe ne pouvait se retenir de rire en entendant la dispute entre son oncle et son ami. Avant d'en finir avec cette dispute, la marquise de Leiva entra et dit :

- La *Gazette Ministérielle de Séville* vient d'arriver. Je crois qu'elle apporte aujourd'hui la nouvelle de la mort de Napoléon.
- Mon Dieu, que dites-vous ?
- Où est-elle ? Où se trouve cette *Gazette* ?

Aussitôt, le marquis et don José María coururent dans la chambre voisine. La marquise, qui n'avait pas fait attention à moi, bien que je lui aie fait les révérences les plus profondes, s'approcha d'Amaranthe et lui montrant le médaillon qu'elle portait dans sa main, dit :

- Il te plaît ? N'est-ce pas qu'il lui ressemble ? Le peintre a fait un beau portrait.

- Il est beau et il est très ressemblant, dit mon ancienne maîtresse. Nous verrons ce qu'en pense cet efféminé lorsqu'il le verra.
- C'est bizarre qu'il ne soit pas encore venu. Sa mère me disait qu'il passerait par là, le 12.

Le diplomate et Malespina apparurent à nouveau apportant chacun une feuille de papier imprimé.

- Effectivement, voici en toutes lettres, dit le diplomate avec force gestes, se préparant à lire. Ecoutez ça : "Madrid, 6 juin. Le mécontentement des troupes ennemies semble général, et le bruit court, très sérieusement, qu'à Bayonne, il y a une insurrection et que l'Empereur est caché, quelques-uns ajoutent, blessé."
- Allons, mais c'est très important, s'écria Malespina, bien que je ne sois pas surpris, j'avais déjà eu des nouvelles détaillées de cet événement.
- Que les Français se soulèvent contre Napoléon ? dit la marquise. Dieu a dû leur toucher le cœur.
- Mais, écoutez cette autre nouvelle, ajouta Malespina. "Tolède, 4 juin. On dit que près de Gallur, les Français ont été mis en déroute par Palafox, laissant sur le champ de bataille douze mille morts et un nombre infini de blessés. Les Espagnols leur ont pris quarante-huit canons et douze aigles."
- Bon, magnifique victoire, s'écria le diplomate. Mais que dit-il, ici ? Oh ! ça oui, c'est du lourd ! "Reus, 8 juin. On parle ici de la mort de *Josef* Napoléon, des divers partis qui divisent la France et du soulèvement du Roussillon.

Si ces nouvelles sont sûres, nous pouvons assurer que le jour de la vengeance a sonné et que ce sera le jour de la liberté pour l'Espagne."

- Ces deux numéros de la *Gazette* sont très satisfaisants, dit Amaranthe.
- Je savais tout ça, affirma avec aplomb le marquis. Mais, que vois-je, juste ciel ! En voilà une grosse nouvelle. Ecoutez tous, écoutez, monsieur don José María : "Valence, 10 juin. L'armée de Duhesme a été mise en déroute. On dit que le château de Figueras est en notre pouvoir ; on redit la nouvelle du soulèvement du Roussillon et de l'indignation de toute la France face à la conduite de son Empereur en Espagne."

Les extraits que j'ai entendu lire à ce moment-là, on peut les voir dans la *Gazette Ministérielle de Séville*, journal officiel de la Junte Suprême. Dans ses brèves colonnes, on insérait quotidiennement des dépêches et des nouvelles en provenance de partout. L'enthousiasme les dictait et la crédulité les dévorait, et comme personne ne les discutait, l'effet était immense. D'après la *Gazette Ministérielle*, tous les jours, l'armée française était mise en déroute, et tous les jours, il arrivait une insurrection en France pour détrôner le fouettard de l'Europe. Ah ! Il courait alors un tas de sottises près desquelles les erreurs du télégraphe moderne ne sont que des balivernes.

- Ecoutez, s'écria la marquise qui avait pris le journal des mains du marquis ; voilà une nouvelle extraordinaire. Et ne dites pas que vous le saviez, parce que jusque-là on n'en a pas encore parlé ni en Espagne ni dans le monde. Attention : "Cadix, 14 juin. Il paraît, de source

sûre, que la France est divisée en trois partis : le parti bourbon, le parti républicain et le bonapartiste." On dit aussi qu'ont débarqué à Rosas onze mille hommes armés qui viennent de Mallorca.

- Trois partis ! s'écria le diplomate en regardant don José María.
- Trois partis ! Je le savais.
- Moi aussi... Mais je cours communiquer cette nouvelle à nos amis, dit le marquis en se levant.
- Attends, lui fit remarquer sa sœur. N'oublie pas que, cet après-midi, tu dois passer par là-bas.
- Encore ! s'écria le diplomate. Mais, il n'y a pas moyen de la faire sortir. Je lui ai promis, je l'ai priée, je l'ai menacée, je lui ai dit mille finesses et mots tendres, mais rien, elle ne veut pas sortir. Pourquoi n'y allez-vous pas, vous autres ?
- Oui, cet après midi, nous irons, affirma posément la marquise. Il faut la faire sortir parce que, sans elle, nous ne pouvons pas retourner à Madrid.
- Oh ! coquin... nous savons bien le secret, dit Malespina en adressant un geste malicieux au marquis. Hier, on a parlé du cas dans plusieurs réunions... Je savais bien, moi, que vous aviez été un terrible séducteur... Mais, maintenant, nous voilà avec ça ?
- Mon ami, il faut reconnaître de toute façon les travers d'une bourrasque juvénile. Vous savez bien que jusqu'à quinze ans, on m'appelait le *fléau des familles*. Mais de l'eau a coulé sous les ponts depuis et maintenant...
- De sorte que tu n'y vas pas cet après-midi ?

- Franchement, dit le marquis, ces jours-ci, j'aime sortir le moins possible. Il y a toujours quelques tumultes... Les gens sont très excités... Quelle peur j'ai eue l'autre après-midi dans le quartier de San Lorenzo !... et comme la goutte m'empêche de courir...
- Et comme dans la rue, il n'y a pas de lits pour se cacher dessous... Allez, allez, monsieur le Marquis, et nous lirons aux amis ces excellentes nouvelles.

L'artilleur et le diplomate sortirent, et comme la marquise était sortie de la chambre un moment auparavant, nous restâmes seuls à nouveau, Amaranthe et moi.

- Continue à me raconter, me dit-elle. Et ce monsieur, boutiquier, que tu servais est venu à Cordoue avec toi ?
- Non, Madame, je ne suis pas retourné dans cette maison. Je suis parti de Madrid pour accompagner monsieur de Santorcaz.
- Santorcaz ! s'écria la dame, devenant toute rouge et puis toute pâle comme une défunte. Qui ? Qui as-tu dit ?
- Don Luis de Santorcaz, Madame, un monsieur castillan qui revient de France.

Amaranthe semblait souffrir d'une commotion profonde. Pour la cacher, elle se leva, feignit de chercher quelque chose, fit demi-tour, s'assit à nouveau, ensuite, elle mit ses mains sur ses yeux et finalement déchira une fleur artificielle qu'elle tenait entre ses mains.

- Que disais-tu, je ne t'ai pas entendu... ? me demanda-t-elle.

- Que monsieur de Santorcaz...
- Laisse cet homme... ne parle plus de ce qui ne m'intéresse pas. Alors, avant tu parlais des boutiquiers de la rue la Sal qui martyrisaient la jeune fille... ?
- Oui, Madame, beaucoup. Cela me déchirait le cœur, répondis-je sans prendre soin de dissimuler les tendres sentiments de mon âme.
- C'était bien naturel de t'intéresser à la malheureuse.
- C'est que j'avais connu Inès avant qu'elle aille dans cette maison. Je l'avais connue quand elle était avec son oncle, le brave don Celestino del Malvar. Nous nous connaissions tous les deux, Madame, et comme elle était très brave et que moi aussi... parce que j'étais brave... Enfin, Madame, je ne peux cacher la vérité à votre seigneurie.
- Dis-la-moi une bonne fois.

Me laissant entraîner par ma peine très vive qui me poussait et débordait de mon cœur, oubliant toute considération, tout tact, toute prudence, avec l'accent de la vérité et d'une douleur immense, je lui dis ceci, sans réfléchir ni rien calculer :

- Madame, Inès et moi, nous étions fiancés... Je l'aime, je l'adore... elle aussi...

Amaranthe se leva rapidement, et sur son visage, j'observai des signes d'une colère soudaine. Elle m'ordonna de me taire, après m'avoir dit que j'étais un dévergondé et un truand, sa main agita avec fébrilité une clochette.

Grand Dieu du ciel ! Pourquoi ne m'avez-vous pas englouti !
Un domestique entra et Amaranthe lui ordonna de me mettre à
la porte, sur le champ.

- XIII -

Le domestique, qui accomplissait l'ordre ignoble, était un second majordome, appelé Roman. Il servait dans la maison depuis son enfance. Depuis que je l'ai connu à l'Escorial, cet homme m'avait inspiré une inexplicable antipathie, et je dis cela en le nommant pour que mes lecteurs l'aient bien présent à l'esprit, au cas où il réapparaîtrait un peu plus tard dans les événements bizarres de cette histoire.

Est-ce nécessaire de parler de mes tourments moraux les jours qui suivirent ? Mon Dieu ! Je vais ennuyer mes lecteurs, abusant de leur aimable courtoisie qui les a poussés à fixer les yeux sur ces récits. Non, mieux vaut que je dévore en silence mes peines et que je leur parle d'autres sujets, j'atteindrai ainsi le double avantage de leur fournir la distraction utile et de calmer mes chagrins en les endormant avec la jusquiamme de l'enthousiasme patriotique.

A Cordoue, régnait une grande impatience causée par le retard de l'armée de Castaños. A cette époque, comme ça l'est aujourd'hui et toujours, les profanes dans l'art de la guerre résolvaient facilement les questions les plus ardues, en discutant dans les cafés et les réunions et, pour eux c'était très facile, comme ça l'est aujourd'hui, d'organiser des armées, de gagner des batailles, d'assiéger des places et de faire prisonnier la moitié du monde. Aux profanes s'unissaient les agités et les crieurs publics, et, alors, juste ciel, ils pullulaient comme en nos heureux jours et, tous ensemble, avec le peuple ignorant, ils faisaient un tel vacarme que je ne sais comment les Juntas et les généraux pouvaient le supporter.

Ils commencèrent à faire des commentaires divers sur la lenteur avec laquelle Castaños organisait ses troupes ; les uns assuraient qu'il avait peur ; les autres qu'il était décidé à livrer bataille mais comme il allait sûrement la perdre, il avait pris les mesures pour se retirer à Cadix et fuir en Amérique avec la plus fine fleur de ses troupes ; d'autres, enfin, osèrent davantage, et prononcèrent le mot *trahître*. Ce mot n'était pas, alors, un mot, c'était un poignard. Victimes de ce mot, Solano à Cadix, Perales à Madrid, Filangieri en Galice, Cevallos à Valladolid, Ordóñez à Palencia, le comte del Aguila, à Séville, Trujillo à Grenade, Torre del Fresno à Badajoz, le baron de Albalat à Valence. Il était inutile de dire aux impatients de Cordoue qu'une armée ne s'instruit pas, ne s'arme pas, ne s'équipe pas en deux jours : non, ils ne comprenaient rien à tout cela. Même si, à travers les âges, ça nous paraît le contraire, alors on criait beaucoup, et il y en avait qui prenait à cœur les sujets de la guerre pour le simple plaisir de faire du bruit, et aussi pour se faire remarquer. Tous les jours, on entendait dire : "L'armée arrive demain" ou "Elle est sortie de Utrera, elle est déjà rendue à Carmona..." Mais les jours passaient et l'armée n'arrivait pas.

Pendant ce temps à Cordoue, les travaux ne cessaient pas. Si vous n'avez pas idée de ce qu'est le délire de la guerre, renseignez-vous. Dans ces temps modernes, s'il arrive une guerre, les dames, portées par leurs sentiments humanitaires, s'occupent de tisser des fils. Las ! Alors, les dames avaient l'âme à s'occuper à fondre les canons. Quand l'esprit des femmes était celui-là, imaginez comment pouvait être celui des hommes. Tisser des fils ! Personne ne pensait à de telles balivernes.

Les volontaires et les corps francs prenaient l'uniforme selon le goût vestimentaire de chacun, et là, quelle imagination chez les femmes pour fabriquer des galons sur les vestes, pour mettre des plumes aux chapeaux et garnir les baudriers et les guêtres. On fit plein d'uniformes ; mais il n'y en avait pas assez pour équiper les deux régiments, un de cavalerie et un autre d'infanterie que la Junte de Cordoue avait organisés. Cependant, cet inconvénient fut contourné faisant que chaque élément de vêtement se compose de deux : l'un portait les culottes, la casaque et le chapeau, et l'autre le pantalon, la veste et la casquette de caserne. Les courroies servaient pour deux : l'un avait la baïonnette dans la cartouchière et l'autre sur le porte-baïonnette, et n'ayant pas les cartouchières et les musettes, on suppléait par des petits sacs en tissu. Plus tard, quand on aura le goût de vous décrire dans son ensemble l'armée d'Andalousie, je donnerai une idée complète de sa formation bigarrée et de son aspect. Franchement, mesdames et messieurs, c'était une armée qui faisait rire.

Pendant les jours où nous attendions l'arrivée de Castaños pour nous joindre à lui (et nécessairement je dois reparler de moi), j'avais une vie vagabonde et paresseuse. Comme le service du jeune don Diego n'exigeait que de me présenter à l'auberge à l'heure des repas, je passais la journée et une partie de la nuit à parcourir ces rues tortueuses qui invitaient le passant à s'y perdre, s'en remettant au hasard, à l'aventure, à l'inconnu, sans savoir où il va, ni d'où il vient. La solitude étant à mon goût, je rejetais la compagnie de mes camarades, cherchant ici et là, et seul, ces lieux où je me perdais très vite.

L'unique endroit où j'allais délibérément tous les jours était la maison d'Amaranthe, et je passais de longues heures à regarder la porte, les yeux fixés sur les murs nus, comme si je voulais y lire une page de mon destin mal écrite. Ses fenêtres fermées, ses épais volets ne laissaient passer aucune espérance. Cependant, cette façade était si éloquente que je ne pouvais pas ne pas la regarder. En m'éloignant de là, le vieux mur et sa porte, ses fenêtres, ses auvents et ses miradors restaient présents dans ma tête comme si c'était une figure. Figure funeste qui n'eut jamais un sourire pour moi ! Les domestiques de la maison, à qui je posais sans cesse des questions sur Inès, ne savaient pas ou ne voulaient pas me donner de nouvelles.

Mais, un jour, précisément, le 1^{er} juillet, la situation de mon esprit changea soudainement. Attention, c'est d'une extrême importance. Enfin, après une longue attente, l'armée du général Castaños arriva et, à la tombée de la nuit, elle devait partir pour El Carpio. Parmi les civils armés qui se joignirent à Echevarri, il existait un groupe composé de contrebandiers de Sierra-Morena, de Villamanrique et de Pozo Alcón, avec lesquels ils fraternisèrent très vite formant une équipe amicale, les licenciés de Malaga, bataillon qui se forma avec des gens condamnés pour fautes et que la Junte eut l'idée de gracier. Ces messieurs, dont l'apprivoisement fut acquis à grand renfort des rigueurs des chefs militaires, eurent une dispute, à Cordoue, avec les Suisses de Reding. Question de vin, rapidement réglée ; mais qui, cependant, alarma le quartier de Santa Marina pendant une demi-heure, produisant des frayeurs, quelques courses, et des évanouissements de femmes sensibles ; celles-ci, entendant deux ou trois coups de feu durant la dispute, crurent que les Français étaient de retour à Cordoue, crièrent en courant dans

tous les sens dans les rues. La grande majorité de la ville ne se rendit pas compte de cet événement, insignifiant dans les pages d'Histoire de la patrie, mais qui fut, pour moi, d'une importance énorme et plus digne d'être mentionné que si on avait abattu d'anciens troncs et changé la face du continent. C'est ainsi que les grains de sable pèsent parfois autant que des montagnes sur le destin d'un être humain, et la goutte d'eau dans le lit de la généralité est le fleuve impétueux dans la vie d'un autre ou vice versa, selon que nous appelons caprice de là-haut, qui n'est qu'un concert sublime que nous ne pouvons pas comprendre, pas plus qu'une fourmi ne peut avaler le soleil.

Bon ! Quelques heures avant celle qui fut signalée pour le départ, je sortis dans la rue, poussé par un sentiment d'amour vers les labyrinthes de cette ville qui, dans ses replis cachés, avait donné asile à ma tristesse. Je regrettais de partir de Cordoue, comme l'ermite regrette de laisser sa grotte. Je m'étais tellement habitué à promener mon ennui et ma solitude dans ces ruelles que j'avais prises comme confidentes de mon chagrin ; je trouvais tellement d'aspects amicaux dans un recoin, une tour, une fenêtre à meneaux, un carrefour, un poteau, une grille, une pierre usée par le temps, un soubassement gribouillé par les enfants, que je ne pus que sortir pour faire un ultime adieu à tous ces compagnons muets de ma tristesse. Ce jour-là, j'étais plus triste que jamais.

C'était l'après-midi ; je passai par une petite place irrégulière et solitaire, de ces places qui sont le désespoir des architectes modernes : un côté, des murs de briques, sur lesquels, selon la disposition de ce matériau, on avait voulu imiter une décoration gréco-romaine, avec jambages, denticules,

chapiteaux, métopes et triglyphes ; un autre côté, un mur sans portes ni fenêtres, puis un portail énorme, un coin chargé d'écussons, un lampadaire, un saint, des tours à moitié démolies et des piédroits sur le point de tomber ; une petite place enfin, de celles qu'on trouve en passant quand nous visitons n'importe quelle vieille métropole, comme Tolède, Grenade, Valladolid, Léon, etc. En la traversant, j'entendis, tout près, le bruit que faisait la dispute indiquée entre les licenciés et les Suisses : on entendait au loin le vacarme, et à l'extrémité d'une longue ruelle, je vis quelques femmes qui couraient en criant. Cela éveilla ma curiosité et je marchai vers ce lieu ; mais je n'avais pas fait deux pas que je m'arrêtai, étonné et ému, parce qu'au fond de la petite place, et dans l'angle que celle-ci formait avec la rue, je vis une main qui me faisait signe ; oui, une main blanche qui m'appelait.

Je me dirigeai vers là et, en quelques secondes, l'image se dissipa. Je ris de ma bêtise, observant que, dans l'angle mentionné, il y avait une statue de la Vierge, de celle que la dévotion des Espagnols met dans les vieilles rues. La Vierge avait une couronne de fer, sur les pointes de laquelle il avait dû y avoir accroché un cerf-volant d'enfant du voisinage, car un morceau de papier, encore suspendu près du corps de la statue sacrée, s'agitait poussé par le vent. C'était cela qui m'avait paru un bras qui gesticulait et une main qui m'appelait. Une telle hallucination en plein jour était signe de ma stupidité, je me moquai de moi et je continuai mon chemin.

En passant sous la statue, je regardais le morceau du cerf-volant, quand je m'arrêtai de nouveau, parce qu'un objet effleura mon visage et produisit chez moi un certain frisson. Le

bout de papier s'était défait de la statue et était tombé sur moi. Voyez-vous ce que c'est que l'état de l'esprit ! Ce fait insignifiant, aussi insignifiant que l'écrasement d'un grain de sable sous nos pieds, me fit arrêter, me fit trembler, me fit regarder de tous côtés, mit sur mes lèvres cette question que je m'adressai rempli de confusion : "Mais Gabriel, es-tu devenu idiot ou l'as-tu été toute ta vie ?"

Je continuai à marcher vers le trottoir d'en face quand, à nouveau, je m'arrêtai ; je restai glacé, absorbé, stupéfait parce que derrière moi, j'avais entendu clairement mon nom. Qui m'appelait ? Je me retournai et je ne vis rien. La petite place était entièrement déserte et silencieuse : on entendait à peine au loin quelques voix de l'altercation, qu'à aucun moment on ne pouvait confondre avec celle qui avait dit dans mon dos : "Gabriel".

En me retournant, mes yeux se fixèrent sur une porte ; c'était la porte d'une église. Grandes ouvertes, les deux battants de bois plaqué, on voyait le tambour de cuir crasseux, avec deux petites portes latérales. Une vieille, en sortant, mit en mouvement les charnières rouillées, et au bruit de la ferrure, un son plaintif arriva à mes oreilles, modulant cette voix que j'avais confondue avec mon nom. Cette fois, je ne me mis pas à rire mais j'entrai résolument dans l'église. Je vis beaucoup de saints peints ou sculptés, et, chose singulière, il me sembla que toutes les statues souriaient paisiblement. L'église était modeste, blanche, obscure. Sur les bancs lustrés, quelques femmes d'un certain âge étaient assises : les lumières de l'autel, en se reflétant dans les oripeaux d'un long rideau rouge qui servait de dais à la Vierge, brillaient, étoiles tremblantes de cette douce obscurité,

indiquant où devaient se diriger les yeux pieux. Peu de temps après mon arrivée, il me sembla que l'intérieur était moins obscur et je commençai à voir distinctement tous les objets. Dans le fond de l'église, face à l'autel, il y avait une grande grille qui s'élevait du sol jusqu'au plafond ; derrière cette grille, on pouvait voir de vagues clartés mobiles et entendre un murmure sourd, d'où l'on percevait, de temps en temps, une syllabe ou une toux que répétaient les échos de la voûte. En m'approchant de cette grille, derrière, je pus facilement distinguer quelques masses blanches et noires, quelques-unes d'entre elles défilèrent doucement et sans bruit vers une porte qui s'ouvrait dans l'angle du fond, d'autres restaient immobiles et à genoux. C'étaient des sœurs.

Contemplant le calme de ces saintes sœurs, leur recueillement tranquille, l'apparente indétermination de leurs formes corporelles, ce silence de leurs pas qui les fait ressembler à de simples créations de la lumière discourant au fond de la chambre obscure, contemplant ce calme de leurs prières que personne n'entendait, je sentis l'envie de ceux qui plongent leur vie dans la douce pénombre d'un cloître. Moi, je n'écartais pas les yeux du chœur, observant ouvertement les mouvements de ces braves mères et, tandis que mon attention était extrême, les différents objets de cette enceinte m'apparaissaient avec plus de clarté, et je vis peu à peu les fauteuils, le lutrin, l'orgue, les tableaux. Les profils de ces objets sortaient si lentement de l'obscurité que ma propre imagination pouvait se croire l'auteur de ce spectacle.

Le jour déclinait et l'église s'obscurcissait par degrés ; mais une des mères, manœuvrant des cordes, tira le rideau noir de la

haute fenêtre du chœur, et alors, la lumière crépusculaire entra, donnant à toute chose sa vraie forme. Quelques sœurs se retirèrent : j'entendis le léger bruit des médailles de leurs rosaires quand elles levaient le genou, et puis quelques baisers. Il était facile de compter le nombre de celles qui sortaient par le nombre de doux claquements qui résonnaient dans cet espace, parce que toutes, en sortant, baisaient les pieds d'un Christ accroché près de la porte. Moi, je suivais cela quand parmi les silhouettes qui restaient encore à genoux dans le centre du chœur, une se leva et se dirigea vers la grille, vers l'endroit précis où je me trouvais. Mon impression en la voyant, en voyant son visage, en voyant ses yeux qui me regardaient, fut si vive, si terrifiante que je dus rester pétrifié, j'avais le sang glacé, ma vie était suspendue, devenue une statue de plomb. Ce que je voyais, qu'était-ce ? Était-ce une aberration, un délire, une image de rêve, un jouet fantastique, l'œuvre d'anges espiègles qui se moquaient de ceux dont les tristesses mondaines vont profaner la maison de Dieu ? Je la regardai fixement, étonné devant cette énigme, devant ce mystère ; mais la vision ne dura que quelques secondes parce que la sœur, appelée par une autre, s'écarta de la grille et sortit rapidement du chœur sans baiser le pied du saint Christ.

Me retrouvant seul, je rassemblai tous les traits de ma raison, absolument tous et, les réunissant, je les dirigeai vers l'obscurité noire et confuse de ce phénomène. Je voulus éloigner le pressentiment qui emprisonnait mon intelligence, me rendant stupide, et je me demandai si ce que je venais de voir était la reproduction de cette moquerie de mes sens qui, peu avant, m'avaient fait voir une main dans un morceau de papier et entendre mon nom dans le grincement d'une porte. Je me

donnai des coups sur la tête, je cherchai un endroit plus solitaire où, retrouvant ma sérénité, je pourrais mettre au clair cette question si ardue et, sans savoir comment, je me retrouvai au fond d'une chapelle. Dans un cadre qui s'offrit soudainement à mes yeux, je vis une légion d'anges, mille créatures enchanteresses, ce genre de créatures qui n'ont de nature corporelle qu'une tête et deux ailes, créées par les artistes pour amuser les toiles de la peinture ascétique. Ces êtres joueurs et intrigants attirèrent mon attention : tous riaient d'un éclat de rire enfantin et, se croisant, volaient, frôlant les nuages, jetant des fleurs d'un battement de leurs ailes de poulet et se donnant des coups en se frappant les uns les autres de leur tête blonde. Par moments, je croyais qu'avancait vers moi cette bande de figures volantes puis elles reculaient, dans un joyeux vacarme, en mouvements apeurés, pour se cacher ensuite derrière un nuage et, de là, me faire des clignements de leurs grands yeux et des grimaces enchanteresses de leur bouche.

Mes sens en étaient là quand le sacristain, agitant un gros trousseau de clés dans un tintement énorme, me fit sortir de l'église, car j'étais la seule personne qui restait. Je sortis et la lumière de la rue sembla me redonner le sens commun que, d'après moi, j'avais perdu. Le tumulte, dont j'ai parlé peu avant, se poursuivait plus fort encore et quelques personnes traversèrent la place en courant. Parmi elles, je vis un homme, un gentilhomme qui courait, effrayé et apeuré, regardant derrière lui, s'arrêtant tous les deux pas et hésitant ensuite sur la direction à prendre. Il me vit et aussitôt, m'appelant par mon nom, s'approcha avec des marques de joie de m'avoir rencontré. C'était le diplomate.

- XIV -

- Gabriel, me dit-il d'une voix tremblante, sans cesser de regarder vers le lieu du tumulte, tu vas me faire une faveur... Les Français ! Les Français sont là ! Oui...j'ai vu passer dans cette rue les bonnets à poil de deux mètres de haut... Je le disais bien... Ma petite nièce et ma sœur en ont de ces idées... il n'y a qu'elles pour avoir des idées comme ça, m'envoyer avec cette commission, sans tenir compte de ma jambe, je ne peux pas courir à cause de la goutte. Je ne vais pas faire un pas de plus... je rentre à la maison... Tu vas te charger de porter les fleurs, la lettre et la commission... Tu n'as pas entendu un coup de feu ? Je crois qu'ils viennent de ce côté. Mon Dieu, c'est atroce ! S'il y a une balle perdue... Adieu, je m'en vais ; tiens, petit, charge-toi de ça ! C'est très facile. Voilà le couvent. Regarde, dans cette ruelle, il y a la porte du parloir. Tu entres, tu demandes la demoiselle Inès, la novice... bon. Tu dis que tu viens de la part de madame la marquise de Leiva. Tu n'oublieras pas ?... Mon Dieu ! Ces femmes passent en courant !... Sans doute que ces fripons essaient de les déshonorer. Je file... Tiens, entre au parloir. Pourquoi je viendrais, moi, dans ces maudits quartiers ! Tiens ce bouquet de fleurs mal fichues... Voilà la lettre, tu la donneras à la demoiselle Inès... ; tu lui dis que madame la marquise est fâchée avec elle, et qu'il faut qu'elle se décide à sortir du couvent... Insiste beaucoup là-dessus, hein ? Dis-lui que nous partons pour Madrid et qu'à la Cour du nouveau roi José Ier... Diable, mais

c'est un tir d'obus !... Je crois que là c'est une grenade qui est tombée sur le toit de cette maison.

- Une grenade ? Au moins cinquante ont été tirées, dis-je, attisant le feu de sa peur pour qu'il parte vite et me laisse la sublime commission.
- Donc, mon garçon, continua-t-il en tremblant comme une feuille d'étain, tu vas bien faire ça, hein ? Si tu obtiens une réponse, tu la rapportes à la maison. Va vite. Moi, je pars en courant par cette rue où on n'entend pas de bruit... Adieu.

Le diplomate disparut, emporté par la peur ; j'entrai aussitôt à la porterie du couvent, fébrile et joyeux, et je donnai de forts coups de bâton sur la porte tournante. Une voix me répondit en bougonnant.

- *Deo gratias*, dis-je. Je viens, de la part de ma maîtresse madame la marquise de Leiva, apporter une commission à la demoiselle Inès.

La concierge me dit d'attendre dans le parloir et, peu de temps après, le rideau fut tiré et je vis deux sœurs. Je ne sais comment je pus rester debout. L'une d'elles était Inès.

Il n'y avait aucun doute, c'était bien elle : son visage, maigre et pâle, gardait imprimées les traces terribles des soixante jours de larmes incessantes depuis le 2 mai ; mais je la reconnus, malgré le peu de lumière du parloir, je l'aurais reconnue dans l'obscurité des entrailles de la terre. Je crus qu'en me voyant, elle ferma les yeux et qu'elle saisit les grilles de la main pour rester debout. Quand elle m'adressa la première question, sa voix tremblait de telle façon qu'il était impossible de

comprendre ses paroles. Sans pouvoir dire un seul mot, incapable de discours ou de gestes, je restai là, un bref moment, le visage appuyé à la grille.

La sœur qui l'accompagnait m'obligea enfin à rompre le silence.

- Madame la marquise m'a donné ce bouquet de fleurs et cette lettre, dis-je en introduisant les deux choses pour qu'Inès les prenne.
- Ah ! le bouquet pour le Saint Enfant de l'Infirmierie ! dit la vieille sœur. Madame la comtesse ne nous oublie pas.
- Elle m'a donné aussi une commission à faire de vive voix à la demoiselle Inès, continuai-je : il faut qu'elle se prépare à sortir du couvent et partir pour Madrid dans quelques jours.
- Oh ! s'écria la vieille. Madame la comtesse et madame la marquise ont tort de contrarier la vocation résolue de cette petite. Pourquoi cet entêtement à la faire retourner à Madrid, alors qu'elle veut abandonner les méchancetés et les abominations du siècle ? La pauvre petite ne veut rendre compte à personne, excepté à son époux promis, notre Seigneur Jésus-Christ.
- Mère Transverberación, dit Inès d'une voix plus ferme, le chocolat et les brioches que vous avez faites hier pour madame la comtesse, où sont-ils, votre grâce les a-t-elle apportés ?
- Non, bien sûr.
- Si vous pouviez avoir la bonté d'aller les chercher pour que ce jeune homme les emporte !

- Vous auriez pu les apporter vous-même, dit la vieille en grognant.
- Si madame la comtesse ne les reçoit pas cet après-midi, elle sera très fâchée, et il me sera difficile de la convaincre que je ne veux pas laisser cette sainte demeure à jamais.
- J'y vais...Ah ! ces gamines !

La mère Transverberación nous laissa seuls, et alors je dis ceci :

- Mon Inès, je suis vivant, je suis ressuscité. Je suis sorti vivant de ce tas de victimes où nous avons perdu pour toujours notre bon ami don Celestino. En me voyant vivant sans toi, j'ai cru que Dieu m'avait rendu à la vie pour me punir ; mais maintenant que je te vois, je loue Dieu parce qu'il ne m'a pas rendu la vie une fois, mais deux.
- Dois-je sortir d'ici ? Dois-je faire ce que me réclament ces dames ? me demanda Inès avec impatience, parce qu'elle craignait le retour de la mère Transverberación.
- Oui, Inès, sors de là. Fais ce que te demandent ces dames. Que disent-elles dans cette lettre ?
- Tiens, lis-la, dit-elle en me la tendant à travers les grilles.

A la faible lumière du parloir, je pus lire la lettre qui disait, entre autres choses relatives au bouquet et au chocolat, ce qui suit : "Nous espérons que tu vas cesser de t'obstiner à faire profession. Nous nous opposons résolument à cela, et nous ne voulons pas que ton entrée au sein de cette famille soit signe d'anéantissement pour notre maison. Nous t'avons déjà dit que

nous avons décidé de te marier avec un jeune homme de haut lignage, projet dans lequel résident le bonheur, la grandeur et l'éclat de la famille à laquelle tu appartiens. Tout est arrangé, et même si c'est retardé à cause de la guerre, cela doit se faire ; de sorte que si tu persistes à faire profession, tu vas nous combler de douleur. Ne désires-tu pas nous servir de consolation dans notre solitude ? Ne vas-tu pas répondre à l'immense amour que nous t'offrons ? Ne désires-tu pas occuper le poste qui te revient dans notre cœur et dans notre maison ? Ma nièce et moi, nous irons pour te convaincre et, entre temps, nous préparons le voyage pour Madrid, où tu nous accompagneras parce que ta présence est indispensable aux besoins de ton adoption".

- Oui, je vais sortir, dit Inès quand je terminai de lire la lettre. Je ne veux plus rester ici.
- Alors quoi ? Tu étais décidée à faire profession ?
- Oui, bien décidée. Rien ne me consolait à part l'idée de m'enfermer ici pour toujours. Quand on m'a amenée à Cordoue... Ah ! Ces jours, ce voyage ! Je ne savais plus ce que j'allais devenir. On m'a enfermée dans ce couvent... puis sont venues ces dames pour me dire que j'étais leur nièce... elles m'ont embrassée... ont beaucoup pleuré toutes les deux... puis m'ont dit qu'elles allaient me marier, et quand je leur ai répondu : "Eh bien, puisqu'on m'a mise ici, j'y resterai toute ma vie", toutes les deux s'en affligèrent beaucoup... Elles me visitent fréquemment, accompagnées d'un monsieur d'un certain âge qui me fait mille caresses et assure qu'il m'aime beaucoup ; mais j'ai toujours refusé de céder à leur demande de sortir.

- Et maintenant ?
- Les murs du couvent me tombent dessus, je veux sortir.
- Mais ils vont te marier ! m'écriai-je indigné. Ils veulent te marier et le monde ne s'effondre pas.

Elle se mit alors à rire, je crois, pour la première fois et depuis bien longtemps, cette joie spontanée me sembla l'expression d'une renaissance. Inès sortait du sein du cloître comme moi, je sortais du tas de morts de la Moncloa et, répondant par un sourire à mes plaintes amoureuses, elle sortait, du sépulcre de l'Ordre, le pied qu'elle avait mis en y entrant sans réfléchir. En la voyant rire, je ris aussi et, oubliant aussitôt la situation, nous parlâmes avec la même confiance que dans les temps anciens, de nos peines qui n'en faisaient qu'une.

- Ah ! ma petite ! Maintenant que tu es archiduchesse et archi-je-ne-sais-quoi, tu n'auras pas honte de m'aimer ?
- Mais, que veulent-ils faire de moi ? dit Inès, redevenant triste.
- Ecoute, ma princesse ; fais ce que ces dames te demandent : obéis-leur en tout. Tu dois bien connaître le lien de parenté que tu as avec elles. Dieu t'a remise en leurs mains : accepte ce que Dieu te donne, et Il arrangera le reste.
- Je vais sortir du couvent, affirma-t-elle. Ah ! Les mères vont être étonnées quand je vais le leur dire. Mais maintenant Dieu ne veut pas que je sois religieuse.
- Tu ne le seras pas, non ; et quand je reviendrai de la guerre...

- Mais, tu vas à la guerre ? Mon garçon, qui t'a poussé à la guerre ?
- Eh bien, que faire ? Veux-tu que je sois domestique toute ma vie ? Ecoute, Inès, ce qui m'est arrivé, il y a quelques jours, chez madame la comtesse : je suis allé lui rendre visite et j'ai commis l'indiscrétion de lui dire que je t'aimais, elle s'est mise en colère et m'a fait mettre à la porte.

Inès croisa les mains, les laissa tomber ensuite avec découragement sur sa robe, tandis qu'elle levait les yeux au ciel, sans rien dire.

- Je ne suis qu'un domestique, Inès, m'écriai-je, m'accrochant avec force à la grille et la secouant, comme si je voulais la mettre en miettes ; je ne suis qu'un misérable, un garçon des rues, indigne d'être regardé par des personnes de ton rang. Depuis que nous nous sommes séparés, vois comme nous sommes loin l'un de l'autre. Mais ne crois pas que je regrette ; j'aime voir que tu es là où tu dois être.
- Et toi ? me demanda-t-elle, perplexe.
- Moi, je vais faire ce que je dois faire, ma petite Inès. Sors de ce couvent, accompagne ces dames, et attends-moi tranquillement, tu peux être sûre que je vais aller te chercher. Si, à ce moment-là, tu n'as pas changé d'idée... si je te trouve pareille...

Inès me répondit aussitôt en passant son index entre les grilles. Moi, je le baisai, je le mordis sans réfléchir, à tel point qu'elle ne

put s'empêcher de pousser un petit cri au moment où la mère Transveberación revenait avec le chocolat et les brioches.

- Que se passe-t-il, ma fille ? s'écria la vieille étonnée de l'entendre crier.
- Rien, mère Transverberación. Cette grille a quelques piquants... En bougeant la main, je me suis blessée à un doigt, répondit Inès en suçante la jointure de son index et en le secouant pour faire croire à la douleur de la prétendue égratignure.
- Voilà le chocolat et les brioches, ajouta la sœur. Allez, il est temps pour ce jeune homme de s'en aller, parce qu'il fait sombre et ce n'est pas une heure pour laisser le parloir ouvert.
- J'enrage de m'en aller, dis-je. Allez, par ici brioches et chocolat, parce que madame la marquise doit être sur le qui-vive, attendant ces bonnes choses. Et que dis-je à Son Excellence en réponse à la commission que j'ai eu l'honneur de remettre ?
- Que je suis d'accord, répondit Inès en serrant son visage contre la grille. Que je ferai ce qu'elles me demandent et que, lorsqu'elles viendront me chercher, je serai prête à sortir du couvent.
- Comment ça, ma fille ? dit la sœur, inquiète. Vous voulez sortir ? Que va penser votre futur époux Jésus-Christ si ce que vous avez dit lui arrive aux oreilles ? Mais, il doit le savoir, forcément, parce qu'Il est partout et qu'il entend tout. Pas question, pas question, ajouta-t-elle en approchant le museau de la grille. Gamin, à madame la marquise, vous lui dites que la petite

persiste dans sa vocation exemplaire et que si elles veulent la voir fâchée et folle de rage, elles n'ont qu'à lui parler du siècle et de ses tentations.

Inès éclata d'un rire si naturel, si joli, si frais, si jovial que même les murs du couvent semblaient réjouis d'une telle musique joyeuse.

- Quel rire bien mondain ! dit la mère Transverberación. C'est la première fois que vous riez de cette façon dans cette maison. Que se passe-t-il pour que vous soyez si joyeuse ?... Entrez, ma petite, entrez, et allons rendre compte de cette désinvolture à la mère abbesse.

Elle ferma le parloir et je sortis dans la rue. Je me sentais d'une vie nouvelle, mes forces quintuplées dans ma tête et dans mon corps ; je me sentais capable de tout, de l'abnégation, de la lutte, de l'héroïsme même parce que la présence et les mots d'Inès avaient ouvert des horizons inconnus, d'immenses espaces devant moi.

Avant d'arriver à l'auberge, un fort bruit de tambours et de clairons m'annonça la sortie de l'armée. Je courus chercher mes armes et mon cheval et, avant qu'on ait remarqué mon absence, j'étais dans les rangs, avec notre cher monsieur le comte de Rumblar, Marijuán et les autres du groupe. Il faisait déjà nuit quand nous sortîmes et le peuple tout entier prit partie dans cette fête spontanée de notre départ : des milliers de lumières s'allumèrent à notre passage, aux balcons et aux portes ; aucune femme, désormais sans galants, ne manqua de nous saluer depuis les grilles, et tous les enfants engendrés par cette génération féconde, sortirent devant les tambours, nous accompagnant jusqu'au-delà de la Puerta Nueva.

Nous marchâmes toute la nuit et le lendemain, à la sortie d'El Carpio, nous déviâmes de la grand-route d'Andalousie pour prendre à droite la direction de Bujalance. Durant cette première journée, nous rencontrâmes Santorcaz qui était parti de Bailén afin d'incorporer son équipe, et nous étions tous très contents de le revoir.

- J'ai là quelques cadeaux que madame votre mère vous fait envoyer, dit-il à mon maître, lui remettant des paquets. La dame était découragée de n'avoir reçu aucune nouvelle de vous et m'a chargé de bien vous soigner. Monsieur le Comte a-t-il fait les visites dont doña María vous avait chargé ?
- En tout point, répondit mon maître. Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus vite ?

- Diable ! s'écria Santorcaz. Avec tout cela, nous n'avons pas de poste, et personne pour porter une lettre. Cependant, j'ai reçu celles que j'attendais et je suis là enfin, désirant, comme les autres, trouver les Français.

Dès lors, ce fut Santorcaz le personnage principal de l'équipe après le maître, place qu'il sut conquérir par sa désinvolture et l'aménité envoûtante de sa conversation. Il mettait grand soin à plaire à don Diego, chose facile à obtenir ; et toujours collé à ses côtés, il captiva rapidement l'esprit du brave garçon, soit en lui racontant des prouesses et des histoires extraordinaires, soit en lui suggérant par sa fertile imagination des idées et des concepts propres à rendre fou un jeune plein d'énergie mais très en retard dans son développement intellectuel.

Et avec tout cela, mesdames et messieurs, je ne vous ai pas dit un mot de cette armée, ni parlé de son étrange composition ; soyez attentifs maintenant, il n'est pas trop tard, c'est le moment propice pour le faire, selon le dicton qui dit : "Chaque chose en son temps..."

La base de l'armée d'Andalousie reposait sur les troupes du camp de San Roque commandées par Castaños, et ensuite sur celles qu'amena don Teodoro Reding de Grenade. Elle était composée des plus précieux éléments de notre infanterie de ligne, avec quelques chevaux et une bonne artillerie, ne dépassant pas le nombre de treize ou quatorze mille hommes. S'ajoutèrent à ces forces quelques régiments provinciaux et les civils qui, spontanément ou sur décision des Juntas, s'accrochèrent dans les différentes villes d'Andalousie. Il est difficile de connaître le chiffre exacte des forces de civils

armés ; mais sûrement qu'ils étaient nombreux parce que la mobilisation avait appelé tous les jeunes de seize à quarante-cinq ans, célibataires, mariés et veufs sans enfants, de cinq pieds moins un pouce, mesurés pieds nus. En plus de ceux qui étaient notoirement inutiles comme les boiteux, les manchots, les aveugles, etc. on refusait ceux qui avaient une femme enceinte ou exerçaient des charges publiques ainsi que les sous-diacres ; mais il n'y avait pas d'exception pour raison de récolte ou de travaux des champs. Les seuls à être mis hors des rangs, sans aucun égard, étaient les noirs, les mulâtres, les bouchers, les bourreaux et les crieurs publics. Avec les civils, donc, Séville créa cinq bataillons et deux régiments de cavalerie ; Cadix envoya le bataillon de tireurs qui portait son nom, et les villes et bourgades d'Utrera, Jerez, Osuna, Carmona, Jaén, Montoro et Cabra envoyèrent des corps d'infanterie et de cavalerie en nombre irrégulier.

Cela augmenta l'armée ; mais ce qui commença tout petit devait croître encore un peu plus pour devenir gigantesque et terrible, sinon par sa taille du moins par sa force. Les militaires espagnols que le Gouvernement de Madrid incorporait aux divisions de Moncey, de Vedel ou de Lefebvre fuyaient de ses rangs félons dès que l'occasion se présentait, de telle sorte qu'à mesure que ces armées avançaient, dans les endroits montagneux et accidentés, ils voyaient que les Espagnols leur filaient entre les doigts comme on dit. Les déserteurs accouraient grossir les troupes de l'armée de Blake, de Cuesta ou de Castaños ; à Carmona et à Cordoue, il en arriva beaucoup, échappés des rangs de Moncey, ainsi que presque tous ceux qui avaient fait campagne au Portugal avec Junot. Ces officiers et soldats, laissant la discipline militaire qui les

fixait à la France, pays envahisseur, pour accourir à l'appel de la discipline morale de leur patrie opprimée, se déguisaient pour faire le voyage, traversaient à pied les hautes montagnes et les plaines brûlantes, jusqu'à trouver un noyau de force espagnole. Cela faisait peine à voir quand ils arrivaient brisés, pieds nus, affamés, même si la joie de se retrouver enfin en terre non occupée leur faisait oublier toutes leurs peines. Ces déserteurs, parmi lesquels il y avait des gardes du corps, des Wallons, des ingénieurs et des artilleurs, augmentèrent un peu le gros de notre armée.

Mais elle augmenta encore un peu. La Junte de Séville avait gracié, le 15 mai, tous les contrebandiers et les condamnés qui ne l'étaient pas pour des délits d'homicide, de trahison ou de lèse-majesté divine ou humaine, et cela apporta une légion qui sans être les meilleures gens du monde par leurs habitudes, ne craignait pas le combat. Cette légion était très disciplinée et donna à l'armée d'excellents soldats. Ibros, lieu connu dans les annales de la contrebande ; Jandulilla, Campillo de Arenas et autres localités, remises plus tard au sabre de la garde civile et des carabiniers, envoyèrent de respectables escadrons, avec la particularité qu'ils venaient armés jusqu'aux dents, qu'ils étaient tous de braves gentilshommes de bon tempérament, qu'ils savaient où diriger les gueules de leurs tromblons, on leur donna la réputation d'être des auxiliaires efficaces de l'armée. Des corps règlementés espagnols, quelques Suisses et Wallons ; des régiments de ligne, fine fleur de la troupe espagnole ; des régiments provinciaux, ignorant la guerre mais tout disposés à apprendre ; d'honorables civils, dans leur grande majorité, très adroits dans l'art de la chasse et tirant en général admirablement ; et enfin, des contrebandiers, des fripouilles,

des vagabonds de la montagne, des petits gommeux de Cordoue, des fainéants convertis en guerriers à la chaleur de ce feu patriotique qui enflammait le pays ; des vauriens, des maraudeurs qui mettaient au service de la cause nationale leurs mauvaises techniques ; du bon et du mauvais, du noble et du moins noble que le pays avait, depuis le général le plus habile jusqu'au dernier cardeur de draps de la place de Potro de Cordoue, civil et collègue de ceux qui firent sauter Sancho Panza⁵ dans une couverture, tels étaient les éléments de l'armée andalouse.

Elle se forma à partir de ce qu'il y avait ; entrèrent, dans la composition de ce grand ramassis, la fleur et la scorie de la nation ; rien ne resta caché parce que cette fermentation faisait remonter tout à la surface, et le cratère de notre vengeance crachait tout à la fois le feu pur comme les laves pestilentielles. La Patrie remuée en son sein, tout ce qui avait été engendré au cours des siècles glorieux et dégénérés se lança ; et ne parvenant pas à se défendre avec un seul bras, elle travailla avec le droit et le gauche, brandissant avec celui-là l'épée historique et le couteau avec l'autre.

Quant aux uniformes et aux habits, il y en avait de toutes les formes connues. C'est prodigieux comme cette armée de civils s'équipa en seize jours. L'administration actuelle, avec toutes ses possibilités, est un tailleur de rue comparée à ce confectionneur qui mit en mouvement des millions d'aiguilles en deux semaines. Dans certaines rubriques que l'Histoire n'a

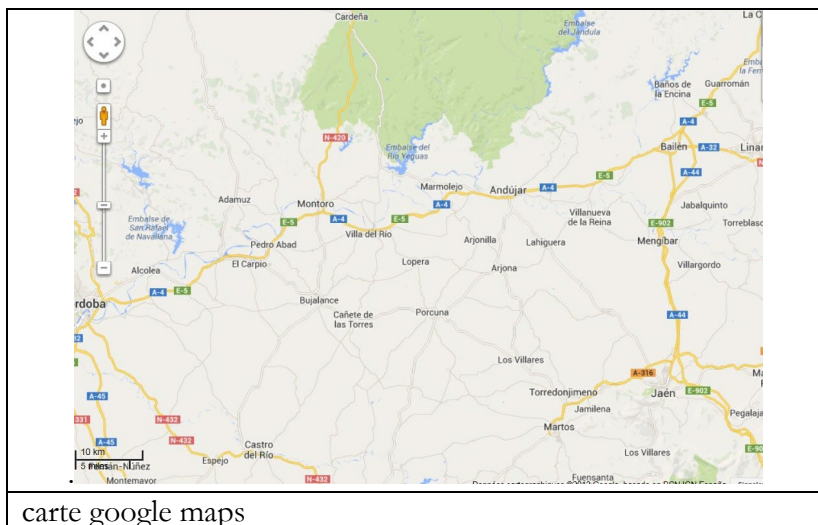
⁵ Allusion à don Quichotte, Livre I, chap. 17, où on fait sauter Sancho dans une couverture parce qu'il n'avait pas voulu payer la note de l'auberge.

pas cru bon retenir dans ses pages, il existe encore, bien que dans l'oubli, le nombre de pièces de vêtements que firent gratuitement les sœurs et les dames de Séville. On y lit : "Par les communautés et les dames distinguées ont été faits : 3 335 chemises, 1 768 pantalons et 167 casaques de soldats ; 1 001 chemises, 312 pantalons et 700 gilets de sergent ; 374 bottines de toile, 149 sacs de cavalerie, 16 musettes et 1684 cocardes." Les dames d'Alcolea, celles de Carmona, Lora del Río et autres villages figurent dans les comptes avec des chiffres semblables.

Cette diversité de mains dans la confection des habits indique que le mot *uniforme*, en ce qui concerne les volontaires, était un vain mot. À côté des casaques blanches aux revers noirs, cramoisis ou bleus que revêtaient la majeure partie des régiments de ligne ; à côté des redingotes bleues avec drapeau que revêtaient les Wallons et les Suisses, on voyait les vestons de toile grise qui recouvraient cette troupe hybride. Parmi les hauts casques de l'artillerie et les bonnets des grenadiers, nos chapeaux blancs portugais, les calots et les coiffures de toutes sortes qui couvraient les têtes des tireurs et des volontaires des villages attiraient l'attention. Comme je l'ai dit auparavant, cette armée faisait rire.

Et l'argent pour la guerre ? Cela fait rire de voir comment un ministre aujourd'hui se met martel en tête pour *arbitrer* en affectant à une autre guerre des tas de millions que personne ne veut lui donner s'il n'hypothèque pas jusqu'au dernier lambeau de la nation. Apprenez, générations d'égoïstes. Lisez les listes des dons faits par les corporations, les commerçants, les nobles et même les mendiants. Eh oui, ça s'appelait une pluie d'argent et le réunir en tas, sans que le moindre petit sou ne s'échappe

par les trous d'un panier administratif ! Sur la liste des dons, il y a un document émouvant qui dit ceci : "Madame la comtesse, veuve de Montelirios, a remis sa *toilette*_d'argent, manifestant son regret de voir que ses moyens n'étaient pas aussi grands que sa volonté." Y aurait-il aujourd'hui quelqu'un qui donnerait sa *toilette* ?



carte google maps

- XVI -

Notre marche par Cañete de las Torres en direction du fleuve Salado était une véritable marche triomphale, autrement dit, nous n'avions pas l'impression de marcher, car les gens des villages, y compris les femmes, les vieillards et les enfants nous suivaient d'un côté et de l'autre sur le chemin, improvisant des fêtes et des danses à tous les arrêts. Quand l'armée s'arrêtait, tous les maux de la patrie semblaient disparaître, parce que la troupe, retrouvant sa bonne humeur, transformait le campement en une espèce de foire. Je ne sais d'où sortaient tant de guitares ; je ne pus comprendre de quoi étaient faits ces corps infatigables dans la danse comme dans l'exercice, et je ne pus comprendre de quel métal très dur étaient faites les gorges pour crier et chanter aussi longtemps.

Pendant la première semaine du mois de juillet, les vivres abondants ne nous manquèrent pas, tout allait donc bien pour nous ; et comme nous ne tombions pas sur les Français, établis bien que très inquiets, sur l'autre côté du fleuve, tous, spécialement ceux qui n'étaient pas experts, trouvaient que la guerre était une occupation bien douce. Le petit comte de Rumblar surtout se sentait tellement joyeux qu'il ne tenait pas en place ; et dans le contact avec tant et tant de gens divers, il s'éveillait à l'extrême, il en arriva à acquérir dans sa nouvelle vie une aisance, une maîtrise de sa propre personne inconnue auparavant. Santorcaz, comme je l'ai dit, avait obtenu, en peu de temps, un grand ascendant sur don Diego, de sorte que notre jeune homme le consultait pour tout ce qu'il faisait. Marijuán, par contre, faisait bon ménage avec votre serviteur et, toujours ensemble, dans les marches et dans les temps de

repos, nous racontions nos histoires, compatissant et nous consolant mutuellement. Nous seuls et sans partager avec personne, nous mangeâmes le divin chocolat et les brioches de la mère Transverberación.

Toute l'armée était impatiente d'en venir aux mains avec la *canaille*. Comme il existe dans tout campement, il y avait en plus du Conseil Suprême, sous la tente du général, autant de petits conseils que de petits groupes de soldats s'échelonnant ici et là dans la cantine ou à l'air libre, pour boire le coup ou taper le carton, nous étions toujours en train d'élucider en petits conclaves l'éternelle question de notre rencontre avec les Français. Que de fois, réunis autour d'un tambour sur lequel il y avait un pichet de vin, n'avons-nous pas imaginé le passage du fleuve, l'attaque de l'ennemi sur sa position à Andújar ou un autre haut-fait du même genre !

Un jour, nous nous trouvions à Porcuna et après que l'armée de Reding nous eut rejoint, nous décidâmes, après d'ardentes discussions, que nos généraux étaient des ahuris, sans trop savoir quel plan ils adopteraient. Le comte de Rumblar dit qu'il allait écrire à son maître don Paco pour qu'il lui dise ce qu'il convenait de faire ; mais comme tous se mirent à rire de cette idée, notre petit général prit la mouche et s'en alla auprès de son lieutenant Santorcaz pour qu'il le console par des flatteries interminables.

Enfin, après un long conseil tenu par les généraux, il fut dit que les divisions allaient être réparties pour prendre l'offensive immédiatement. Ce jour-là, le 12 ou 13 juin, si ma mémoire est bonne, je vis, pour la première fois, le général Castaños quand il nous passa en revue. Il devait avoir cinquante ans, et pour

sûr, son visage me surprit car j'imaginai un visage féroce et fermé, comme, à mon avis, devait avoir tout général en chef mis à la tête de troupes vaillantes. Au contraire, le visage du général Castaños ne provoquait aucune frayeur à personne, mais du respect, oui, car il gardait, pour l'intimité de sa tente, les histoires drôles et les idées spirituelles qui lui étaient propres. Il montait élégamment à cheval et, dans ses manières et sa posture, il avait cette grâce courtoise et urbaine, si commune chez nos Césars et Pompées. Il faut avouer qu'à cheval et dans les parades nous avons eu de grandes figures. Ceci ne veut pas dire que Castaños ait été simplement un général de parade, car en 1808, et avant que son nom soit immortalisé, il avait de bons antécédents militaires, bien qu'il ait fait sa carrière en grande vitesse, chose assez habituelle en ces temps-là. A douze ans, il obtint le commandement d'une compagnie ; à vingt-huit, on le fit lieutenant-colonel et à trente-trois ans, colonel. Si, dans sa jeunesse, il n'a assisté à aucune campagne, en 1794, à trente-huit ans et avec l'écharpe de maréchal de camp, il fut dans celle du Roussillon aux ordres du général Caro et là, il fut gravement blessé à la partie gauche du cou. On dit que la légère inclinaison de sa tête vers ce côté provenait de la dite blessure.

Je vais vous dire de quelle manière nous fûmes répartis. La première division était commandée par Reding, la seconde par Coupigny et la troisième par Jones : la réserve était aux ordres de don Juan de la Peña, et don Juan de la Cruz, le marquis de Valdecañas et don Pedro Echevarri qui, ensuite fut un des plus fameux agents de police de la réaction, commandaient les détachements libres composés plus ou moins de mille hommes, et, en qualité de troupes volantes pour mortifier

l'ennemi. Trois cents fusiliers, sortis d'on ne sait où, étaient commandés par le curé don Ramón de Argote. Il aurait mieux fait d'aller dire des messes, n'est-ce pas ?

A cheval, nous étions trois mille, force de peu d'importance si on considère qu'on allait opérer dans une région mi-plaine, mi-montagne et contre des cavaliers très aguerris ; par contre, notre artillerie était de premier ordre. Nous avions vingt-quatre pièces, servies par le fleuron des officiers du Corps Royal, à qui on réservait la plus grande gloire de la guerre, depuis le 2 mai jusqu'à la bataille de Vitoria.

Nous nous étendions sur la gauche du Guadalquivir, occupant les villes de Porcuna et Lopera ; et allongeant une de nos ailes sur le chemin de Arjonilla, nous observions le bord droit, tandis que l'autre aile s'étendait vers Higüera de Arjona à la recherche de Mengíbar. Les Français occupaient Andújar avec les forces qu'ils avaient primitivement apportées en Andalousie, qui avaient vaincu au pont d'Alcolea et qui avaient saccagé Cordoue. La division de Vedel, forte de dix mille hommes, occupait Bailén, et la petite division de Ligier-Belair, le même général que nous avons vu se battre avec les habitants de Valdepeñas dans les premiers jours de juin, était à Mengíbar, gardant le passage du fleuve de ce côté. Andújar, Bailén, Mengíbar. Du premier au second pont, filait la grand-route de l'Andalousie, depuis Bailén à Mengíbar, le chemin qui allait à Jaén, et de Mengíbar à Andújar, le fleuve. Conservez bien en mémoire la disposition de ce triangle pour comprendre l'importance des mouvements des deux armées.

Peu importe la pensée de nos généraux, ce qui est certain, c'est que la première division reçut l'ordre de se mettre en marche

immédiatement, tandis que Castaños avec la troisième et la réserve se dirigeait vers le pont de Marmolejo pour le passer et attaquer Dupont à Andújar. J'ai déjà dit que c'était don Teodoro Reding qui commandait la première division ; ce qui n'a pas encore été écrit par l'Histoire ni dite par moi, c'est que moi, j'en faisais partie, parce que toute la cavalerie volontaire avait été incorporée ou plutôt fusionnée aux bataillons de l'armée qui comptaient à peine la moitié du contingent. A mon maître et ceux qui le suivaient, nous revint de former les rangs du régiment de *Farnèse*, tandis que les lanciers de *Séville* furent presque tous incorporés au régiment d'*Espagne*.

Le 13, nous nous séparâmes de nos compagnons et prîmes le chemin, plutôt les sentiers et les pistes qui menaient à Mengibar. Nous n'arrivâmes pas à six mille ; mais nous étions de braves gens même si ça n'est pas bien de le dire. Le régiment des gardes wallons, les Suisses, celui de la *Couronne*, celui de l'*Irlande*, de *Jaén*, les grenadiers provinciaux, les fusiliers de *Carmona*, la cavalerie de *Farnèse* et les six bouches de feu, que commandait don Antonio de la Cruz, étaient des pièces respectables, fières d'elles-mêmes. Nous avions comme général un homme impétueux, plus intrépide que prudent ; tacticien moyen, mais infatigable dans la marche. Notre chef d'Etat-major, don Francisco Javier Abadía, était un militaire très au fait, peut-être parmi les meilleurs qu'avait l'armée espagnole d'alors, et le colonel, mis au front de l'artillerie, passait pour un officier qui s'y connaissait dans son arme. Nous l'appelions le *dramaturge* parce qu'il était le fils de don Ramón de la Cruz.

En avant donc ! En arrivant à Mengibar, nous trouvâmes la population très agitée parce qu'un détachement français envoyé

à Jaén en quête de vivres, après avoir pillé horriblement cette ville, était retourné dans sa caserne générale dévastant la campagne au passage. De Jaén, on racontait des atrocités à peine croyables pour des militaires d'un pays européen. On nous dit que des femmes et des enfants avaient été inhumainement égorgés et plusieurs frères augustiniens et dominicains malades avaient subi la même mort dans leurs hôpitaux. La consternation de ces villes était à son comble, et quand les troupes approchaient, elles accouraient en foule à notre rencontre, versant des larmes de colère, nous suppliant de ne laisser aucun Français vivant, et les vieillards encore assez forts et les gamins de douze ans nous demandaient de les laisser se joindre à nos rangs pour nous aider. Selon ce qu'on disait, après le pillage, dans les maisons qui se trouvaient sur le chemin, Almenara, Fuente del Rey, Grañena et bien d'autres, les Français n'avaient pas laissé un seul grain de blé, ni une once de vin, ni une poignée de paille. Même les médicaments des pharmacies et des hôpitaux de Jaén avaient été volés, et en même temps pas un chariot, pas une mule ne restèrent dans toute la région.

Beaucoup de familles spoliées étaient accourues à Mengíbar. Sur la place du village, deux moines échappés de la boucherie de Jaén prêchaient l'extermination des Français. A voir l'indignation de ces malheureux volés et vexés, à voir les femmes qui accouraient frénétiques et rageuses demandant de venger leurs enfants innocents, égorgés sans pitié dans leur berceau, je compris les cruautés dont les Français allaient commencer à être victimes quand ils restaient à la traîne.

- XVII -

Avant de se décider à passer le fleuve, notre général envoya une petite force en reconnaissance de la situation des troupes de Coupigny. Quelques cavaliers de Farnèse prirent part à cette expédition et Marijuán, qui en fit partie, nous raconta, à son retour dans l'après-midi du 15, qu'ils avaient trouvé la division du marquis vers Villanueva de la Reina, où ils lui remirent les plis de Reding. Du campement de Coupigny, on avait vu un grand nuage de poussière sur la rive droite, il semblait que la division de Vedel marchait de Bailén vers Andújar, pour renforcer Dupont, qui avait entamé la lutte contre Castaños. Les gens, venus d'Arjonilla, assuraient avoir entendu une forte canonnade vers la partie des Visos.

- A cette heure-ci, disait Marijuán, ou eux ou ceux de Castaños doivent être battus.
- Et qu'attendait le marquis à Villanueva de la Reina ? demanda Santorcaz avec cette suffisance stratégique qui devait le rendre si digne d'admiration aux yeux du jeune don Diego.
- Là, il se tenait tranquille, répondit Marijuán. Il semble qu'il soit d'accord avec notre général pour opérer en combinaison et attaquer ensemble Bailén.
- Mais qu'est-ce que c'est que cette stratégie, à quoi conduit le fait d'attaquer Bailén ? dit Santorcaz, attirant autour de lui un cercle de soldats. Ne dis-tu pas que la division de Vedel est sortie de Bailén et qu'elle est maintenant à Andújar ?
- Oui ! c'est ce qu'on disait à Villanueva.

- Eh bien, s'il n'y a pas d'ennemis à Bailén, qu'est-ce que ça veut dire d'attaquer Bailén ? Il s'agit peut-être de l'occuper pour ensuite avancer par le récif et attaquer Dupont et Vedel par derrière, tandis que Castaños, Jones et Peña l'attaquent de face.
- Ça doit être ça, disions-nous tous. De cette façon, nous les prendrons entre deux feux et pas un de ceux qui ont volé le moindre objet sacré à Cordoue n'y échappera.
- Mais, si c'est ça le plan, il devrait déjà être mis à exécution. S'ils sont en train de se battre à Andújar, à cette heure-ci nous devrions être nous aussi en train d'attraper l'arrière-garde française ; tandis que si nous nous mettons en marche ce soir et si nous n'arrivons que demain, allez savoir...

A la tombée de la nuit, on se mit en mouvement vers l'amont, ce que nous ne comprîmes pas du tout jusqu'à ce que quelques compagnons, qui étaient du coin et connaissaient le terrain, nous dirent que nous allions chercher le gué de Rincón pour passer de l'autre côté. La nuit, quelques forces de l'infanterie et deux pièces passèrent auprès de la barque, tandis que le gros de l'armée avec la cavalerie, nous nous disposions à faire la même chose une demi-lieue plus haut. Avant le lever du jour, nous entendîmes des tirs de l'autre côté et on nous donna l'ordre de faire le moins de bruit possible et de ne pas allumer de feux. La nuit était chaude ; la veille, nous avions mangé peu et mal et, avec cela, le fait de ne pas dormir ne nous mettait pas de très bonne humeur ; mais la guerre a mille contrariétés, et si ça n'était que cela. Nous entrâmes enfin dans le fleuve, dont la fraîcheur était agréable à nos corps secs et irrités par la chaleur et la poussière, et quelque temps après, quand les premières

lueurs de l'aurore commençaient à illuminer l'horizon, nous étions maîtres de la rive droite. Le général major Abadía, qui avait dirigé la traversée, nous ordonna de nous replier plus bas, dans un endroit où presque toute la force pouvait rester invisible, et là, nous attendîmes une demi-heure. On ne voyait les ennemis nulle part ; mais là-bas, au loin où était la barque, les tirs de fusil étaient de plus en plus violents.

Le terrain est par là assez escarpé, avec beaucoup de broussailles et de buissons ; et parmi ces broussailles, on montra un sentier par où avançait l'infanterie, tandis qu'à ceux qui étaient à cheval, on nous demanda d'aller par le terrain plus haut. Nous avions tellement pris au pied de la lettre l'ordre de ne pas faire de bruit que nous avançons doucement et silencieusement, l'âme sur le qui-vive et les yeux attentivement fixés sur le dernier point du terrain vers la gauche, point où on avait commencé à se battre. Nous vîmes enfin que se tiraient dessus les Français et nos compagnons, ceux qui avaient passé la barque durant la nuit, et ceux qui luttaient dans un champ en contrebas, parsemé d'épais buissons.

Sur une petite colline, et à deux tirs de fusil à peu près de cet endroit, brillait immobile et imposante une chose qui attira nos regards dès le début, nous inspirant une certaine méfiance. C'était un escadron de cuirassiers, la meilleure cavalerie de l'armée de Dupont. Nous, tous les cavaliers, nous contempnions les lueurs de leurs cuirasses polies, sur les plastrons desquels le sol naissant produisait des reflets argentés ; et après avoir regardé cela sans rien dire, nous nous regardâmes les uns les autres comme pour nous compter. On n'entendait pas un mot dans nos rangs ; nous avions tous

changé de couleur et nous tremblions même si chacun faisait des efforts pour que cela ne se voie pas. L'unique bruit qui troublait le profond silence de notre régiment, où même les chevaux semblaient retenir leur souffle et examiner le champ de leurs yeux étonnés, c'était un léger et presque imperceptible son métallique produit par les étoiles des éperons. Ce tremblement de jambes est un événement que la cavalerie remarque toujours au début de chaque bataille.

Le combat, commencé en guérillas, se renforçait dès que l'infanterie commençait à déplier un front compact et considérable. Mais presque toute la troupe espagnole était en réserve, attendant de savoir de manière claire, si les Français cachaient une grande force sur la route de Bailén. Pendant que le front espagnol augmentait ses tirs, résistant aux innombrables attaques françaises qui, à l'abri de ses positions à moitié enterrées, faisaient feu mortellement, l'artillerie continuait à l'arrière-garde, et la cavalerie, tout en étant hors de l'action, reçut l'ordre d'occuper une colline sur la droite. Etablis là, nous ne quittions pas des yeux la terrible rangée de cuirassiers qui brillaient sur la colline d'en face, tranquille, confiante de sa valeur et de son poids. Cette force était très supérieure à la nôtre par son organisation et le caractère martial de chacun de ses soldats ; mais nous avions sur elle, en plus de l'avantage numérique, qui ne voulait pas dire grand-chose étant donné notre impétuosité, l'avantage moral : disposés eux autres sur le versant antérieur d'une colline, tout leur pouvoir et leur nombre se présentaient à notre vue ; il n'y avait pas d'autres cuirassiers que ceux-là, et nous pouvions les compter un à un. Nous, par contre, nous étions sagement rangés par le général major sur une colline semblable ; mais seulement un cinquième

du régiment occupait la partie culminante de la colline tandis que tout le reste s'étendait sur le versant postérieur, restant complètement caché à la vue de l'ennemi ; de telle sorte que si nous, nous pouvions les compter parfaitement, les Français, trompés par les apparences, devaient rire des trente ou quarante cavaliers sans uniformes, dominant le monticule d'un air de matamore.

Nous autres, nous avions sur eux l'avantage de la surprise, génie tutélaire des batailles, de ce qui ne se voit pas et qu'à un moment délicat et critique, sort inopinément du fond d'un chemin, de l'arrière d'une colline, de l'épaisseur d'un bois, combattant de la dernière heure que la terre crache de son sein et se présente frais, sans blessures ni fatigue au moment décisif de la victoire.

Nos files avaient délogé les Français de leurs positions. Nous les vîmes se replier en désordre et alors cessa l'immobilité des cuirassiers. Les plastrons resplendissants envoyaient de multiples reflets et, avec ordre, ils descendirent de leur colline en rangs parfaits. Leurs chevaux hennissaient et les nôtres hennissaient aussi, acceptant le défi. Mais alors, il se passa un de ces changements de scène si fréquents dans la guerre, et dont l'artifice, s'il tombe en bonnes mains, suffit à décider de la victoire. Une fois nos files lancées sur les petits groupes ennemis, une fois le terrain éclairci et quelques pièces d'artillerie en action, on vit que les Français hésitaient, se regroupant et reculant comme s'ils cherchaient de nouvelles positions. On nous donna l'ordre d'avancer en descendant, et une fois sur le plat, nous nous retournâmes sur notre flanc pour former une longue rangée de bataille. L'infanterie

française était devant nous, protégée par ses cuirassiers ; mais ceux-ci, observant notre mouvement et reconnaissant aussitôt son infériorité évidente, envahirent précipitamment la route. La retraite était certaine. On nous mit en colonnes, nous ordonnant de charger et le régiment se mit rapidement au galop. On aurait dit que la terre elle-même, s'agitant sous les fers de nos chevaux, nous poussait de l'avant. Ces premiers pas vers un rêve de gloire étaient accompagnés des voix de guerre mêlées à de pieuses invocations :

- Notre mère, Sainte Vierge d'Araceli, viens avec nous !
- Vive l'Espagne, Fernando VII et la Vierge de la Fuensanta !

Personne ne pensait à avoir peur ; très loin de là, tous ceux de mon rang enrageaient de n'être pas à l'avant-garde, dans ces rangs heureux qui assaillaient à coups de sabre les Français à pied, maintenant dans une désorganisation complète. Notre fureur belliqueuse était telle dans cette facile victoire que don Diego, Marijuán et moi, ne trouvant de Français ni à droite ni à gauche, nous faisions de grands dégâts avec nos sabres sur les arbustes du chemin en disant : "Chiens, canailles, vous saurez comment on s'y prend, nous, les Espagnols."

La gloire de charger l'infanterie française n'appartint qu'aux premières rangées, même si la joie ne dura pas bien longtemps, parce que les ennemis, convaincus de ne pas avoir assez de force pour faire front, prenaient à toute vitesse le chemin de Bailén. Une fois en possession du chemin, nous continuâmes de l'avant ; mais les chevaux ennemis couraient à bride abattue, et l'infanterie se mit à l'abri dans les sentiers, se dispersant d'un

côté et de l'autre de la route. Vers dix heures, nous nous arrê tâmes pour nous mettre en colonnes, et nous avan çâmes doucement parce que nous craignions d'être attaqués par une division entière. Pendant ce temps, nos pertes avaient été nulles dans la cavalerie, et rares, bien que sensibles, dans l'infanterie, qui perdit un capitaine du régiment de la *Reine* et pas mal de soldats.

Après avoir perdu de vue les ennemis, nous continuâmes notre marche vers Bailén, quoiqu'avec beaucoup de précautions, car on présumait que les Français, renforcés en grand nombre par des troupes, des chevaux et de l'artillerie, se présenteraient à nouveau au milieu du chemin, nous surprenant dans notre course triomphale. C'est ce qui arriva effectivement. Vers midi, nos colonnes avancées reçurent le feu des Impériaux qui, revigorés par un détachement arrivé de Linares, essayaient de gagner le terrain perdu.

Furieux du récent désastre, ils attaquèrent avec fougue notre avant-garde. Nous prîmes nos positions et les troupes légères, aidées d'une nuée de civils, se disséminèrent dans les inégalités du terrain avoisinant, dans les buissons d'où ils tourmentaient les Français en faisant feu sans arrêt. La cavalerie, pendant ce temps, restait loin de l'action et même si notre désir était qu'on nous envoie au plus fort de la bataille pour défouler la furie qu'on avait dans nos poitrines ardentes, Dieu voulut, par hasard, que cette opportunité n'arrivât pas, car l'escarmouche se termina sans crier gare ; les tirs cessèrent et nous vîmes avec surprise que les Français, comme possédés d'une frayeur subite, reculaient en débandade vers Bailén, récupérant précipitamment leurs blessés.

Que se passait-il ? D'après ce que l'on sut ensuite, les Français avaient déploré une perte funeste, celle de leur général Gobert, lequel était tombé, mortellement blessé par une balle de ces guerriers invisibles qui sortaient de dessous les fourrés pour percer le cœur de l'Empire. Ce vaillant militaire mourut quelques heures après à Guarromán. Maîtres du terrain, sans ennemis en vue, il nous semblait naturel de poursuivre jusqu'à Bailén ; mais l'armée retourna vers Mengíbar pour repasser le fleuve, mouvement que nous ne comprîmes pas. Tous, nous étions très fiers et spécialement les civils non experts, nous ne tenions plus en place.

- Aujourd'hui, c'est le jour de Carmen ! s'écria don Diego. Vive la Vierge du Carmen, et mort aux Français !

De bruyantes exclamations réjouirent et émurent nos rangs. C'était le 16 juillet : en ce jour, l'Eglise célèbre en plus du patronage du Carmen, le triomphe de la Sainte Croix, fête commémorative de la grande bataille de *Las Navas de Tolosa*, gagnée sur les infidèles par les Castellans, Aragonais et Navarrais, en ces lieux mêmes où nous poursuivions les Français et le même jour du mois de juillet, le 16. Cinq cent quatre vingt-seize ans s'étaient écoulés. La coïncidence du lieu et de la date nous attisait encore plus et, ajoutée au patriotisme une profonde foi religieuse, nous nous crûmes des héros, bien que jusqu'alors, nous n'avions pas eu l'occasion de le prouver.

Avant de traverser le fleuve, nous nous reposâmes pour nous mettre quelque chose dans le gosier. Oh ! Quelle déception ! Nous étions morts de faim et de fatigue et on nous dit qu'il n'y

avait plus qu'un tiers de ration. Mais nous étions de braves garçons et nous nous conformâmes, suppléant les deux tiers restants par la substance morale de l'enthousiasme.

- Mais, Monsieur de Santorcaz, demandai-je à mon compagnon, quand l'eau du Guadalquivir nous arrivait à l'étrier, voulez-vous nous dire pourquoi on ne va pas de l'avant ? Pourquoi, après cette victoire, on revient sur nos pas ?
- Imbécile ! me répondit-il. Ceci n'a été qu'une petite fête de la poudre, et le meilleur n'a pas encore commencé. Crois-tu qu'il n'y a comme Français que ces quatre pelés de Ligier-Belair ? Qu'en sais-tu si, à cette heure, Vedel, parti à Andújar en aide à Dupont, n'est pas revenu à Bailén ? Maintenant, ou bien je me trompe beaucoup, nous allons à la recherche du marquis de Coupigny pour nous rassembler et faire ensemble une nouvelle attaque. Tu comprends ce que je dis ? Tu vois que ce n'est pas en vain qu'on a mordu à l'hameçon à Hollabrünn, à Austerlitz et à Iéna ?

Effectivement, l'intention de notre général était de rejoindre Coupigny ; mais cela ne fut clair que dans la nuit du 17 au 18.

- XVIII -

On campa sur une hauteur dans les arrières de Mengibar et nous apprîmes, avec plaisir, que cette nuit-là, il n'y aurait aucun mouvement. Notre joie, comme notre fatigue, avait besoin de repos ; nous avions besoin de donner du relâchement à l'effervescent vacarme, non seulement en rénovant dans notre mémoire tous les incidents de l'action de ce jour, mais aussi en nous référant à tout ce que chacun avait fait et tout ce qu'il n'avait pas fait pour que la bataille soit complètement gagnée. Les Suisses et les soldats de ligne n'étaient pas aussi fiers que nous les civils, nous qui croyions avoir assisté à la plus grande et la plus glorieuse bataille des temps modernes. Nous regardions, avec une indifférence méprisante ceux qui étaient restés en réserve, et en leur racontant ce qui s'était passé, nous faisons monter à des chiffres fabuleux le nombre de Français fauchés par nos sabres tranchants durant la bataille.

Nous passions de longues heures sur le camp à savourer les délicieux souvenirs de tant de gloire, tel un arrière-goût d'un mets succulent qui renouvelle le plaisir de la victoire. La nuit était, comme en été en Andalousie, sereine, chaude, un ciel immense et une atmosphère claire, où fluctue quelque chose de sonore, dont on cherche en vain la forme visible autour de nous. Etendus sur la terre chaude, au bord du fleuve, dont nous cherchions avec désir les émanations fraîches, nous passions les heures à parler, à chanter, à faire d'érudites dissertations sur la campagne si heureusement entreprise. Dans un groupe, on jouait aux cartes, dans un autre, on disait une romance de héros ou de saint, dans celui-là quelques chanteurs jetaient au vol les plus romantiques plaintes de la terre, car

depuis lors c'était la romantique Andalousie ; dans cet autre groupe, on narrait des contes de sorcières, et dans quelques autres, finalement, on dormait sans inquiétude pour le jour à venir.

Notre don Diego, toujours collé à Santorcaz, Marijuán, moi et quelques autres nous formions un groupe assez animé, dans lequel le bruit ne cessa pas jusque tard dans la nuit. Après avoir chanté, on ne délaissa pas les contes, les devinettes et les énigmes, et enfin, la conversation retomba sur le thème des femmes.

- Moi, dit don Diego avec sa naturelle naïveté, je vais me marier. Je vous invite tous à ma noce. "Et qui est la fiancée ?" me direz-vous. Eh bien, sachez que je ne l'ai pas vue. Madame ma mère a tout réglé avec deux autres dames de Cordoue, et d'après ce qu'on m'a dit, elle est plus belle que le soleil, bien que, pour le moment, elle ait décidé de ne pas sortir du couvent.
- Ce sera pour la fin de la guerre parce que, maintenant, le moment est mal choisi, dit Marijuán. Moi aussi, je vais me marier avec une jeune fille d'Almunia, elle a sept treilles, une moitié de maison, un âne et une moitié d'héritage. Ce sera aussi pour la fin de la guerre et vous êtes tous invités à ma noce. Et toi, Gabriel ?
- Eh bien, moi, répondis-je, pour ne pas être en reste, je vais dire que, lorsque la guerre sera finie, je penserai à me marier aussi. Et avec qui ? allez-vous me dire. Eh bien, je me marierai avec une comtesse.
- Avec une comtesse !

- Oui messieurs, avec une comtesse qui possède toutes ces terres que vous voyez et d'autres plus loin, et elle a deux écussons avec huit loups sur de l'argent et quatorze mascarons, avec une demi-tête de maure et un texte qui dit...
- *Prends la maison avec son foyer et une femme qui sache filer*, dit Marijuán en m'interrompant. Car ne dit-il pas qu'il va se marier avec une comtesse ? Ce doit être avec une duchesse de la lavette. Mais, dis, dans quelle forteresse royale se trouve ta fiancée ?
- C'est un niais qui ne sait pas ce qu'il raconte, dit don Diego. Ça m'a l'air d'être une drôle de comtesse ! Car, comme je vous le disais, les gars, ma fiancée est très indisposée d'attendre la fin de la guerre pour se marier avec moi. C'est ce qu'on m'a dit, et je le crois. Je parie que vous enragez de savoir qui c'est et comment elle s'appelle ; mais je ne dois pas le mentionner parce que madame ma mère et don Paco m'ont dit que si je parlais de cela avant l'événement, ils me puniraient, ne me laissant pas monter sur le poulain. Quelle est belle, messieurs ! Ses yeux sont comme deux astres, aussi grands et aussi clairs que celui qui est sur le toit de la maison ; sa bouche est composée de deux pétales de rose ; ses dents font que toutes les perles se mettent à courir d'envie ; ses joues sont des œilletons ouverts et quand elle pleure, ses larmes sont des diamants. Moi, je ne l'ai vue qu'en image parce que vous devez savoir que, lorsque je suis allé visiter ses tantes à Cordoue, elles m'ont donné un petit médaillon avec le portrait de celle qui doit être ma femme, portrait que j'ai donné

- à monsieur de Santorcaz pour qu'il me le garde car j'avais peur de le perdre.
- Ça ressemble, dit l'un des auditeurs, à l'histoire de la princesse Laureola, vers qui sont venus de La Mecque trois rois maures, et l'histoire raconte qu'elle avait les yeux de jais d'un noir ardent, la bouche comme la fleur d'une grenade et les oreilles comme les petits escargots de mer. Tu sais ça ?
 - C'est dans la romance de la Reine maure, imbécile. Qu'est-ce que cela a à voir avec la princesse Laureola ?
 - Je connais la romance de la Reine maure, cria don Diego en battant des mains. Vous la voulez ?
 - Allez.
 - Non ; celle de *La Balustrade du ciel*, elle est plus jolie et parle de la Vierge, ajouta le petit comte tout joyeux de se trouver une façon de faire valoir ses talents. Ma sœur Presentación me l'a apprise, elle en connaît vingt-sept et elle les a toutes récitées sans s'arrêter à monsieur l'évêque de Guadix quand son illustrissime est venu chez nous, le mois dernier.

Et sans attendre et se faire prier, le petit héritier de Rumblar, de ce ton monotone de scolaire, de sa voix aigre-douce et les gestes maniérés, commença à débiter ce qui suit :

"Sur la balustrade du ciel
passe une demoiselle
blanche, blonde et rouge
qui resplendit comme une étoile.
Saint Jean dit à Jésus :
'Qui est cette demoiselle ?'

Notre mère, bon saint Jean,
notre mère jeune et jolie.
La Vierge ne vient pas seule
Des anges viennent avec elle ;
Elle n'est pas vêtue d'or
ni d'argent ni de soie,
elle est vêtue d'écarlate..."

.....

Et comme en terminant, il allait être accueilli par une salve d'applaudissements, le récitant, encouragé, nous en enfila une autre, non moins connue qui commençait :

"Là-bas tout là-haut
il y a une fontaine claire
où lave la Vierge
ses saints tétons et son visage..."

.....

- Assez de romances ! s'écria, tout à coup, Santorcaz, nous effrayant tous par son interruption. Ce sont des gamineries et non des affaires d'hommes sérieux. Vous ne connaissez que ça ?
- J'en connais beaucoup plus, dit timidement le jeune homme. Don Paco m'en a appris plein et me les a fait apprendre par cœur pour que je les dise dans les réunions.
- Et c'est tout ce qu'il t'a enseigné, ce monsieur don Paco, que, dès le début, j'ai pris pour un grand imbécile ?

- Il m'a aussi appris l'Histoire, oui monsieur. Et je sais l'histoire du père Adam et celle d'Alexandre quand il est allé faire la guerre aux Perses comme maintenant nous allons la faire aux Français.
- Et c'est tout ?
- Tiens, du latin aussi ! mais madame ma mère m'a demandé de ne pas m'encombrer la tête avec du latin, puisque ce n'est pas nécessaire, et enfin, don Paco me dit qu'en connaissant un peu de *Musa musae*, c'était bon.
- Et quels sont les livres que vous avez lus ?
- Rien d'autres que le *Guide des pécheurs*, où on parle de l'Enfer. Ce livre est moche comme tout et ma mère ne me laissait lire que ce qui concerne l'Enfer, ça fait peur et j'en rêve. Mais madame ma mère a d'autres livres dans son coffre et quand elle allait à la messe, moi, très soigneusement j'en sortais pour les lire. L'un d'eux s'intitule *La bafouilleuse ou la comédienne convertie*, roman écrit par un moine mineur, et puis un autre, *Princesse, prostituée et martyre, Sainte Afra*. Les deux livres sont très jolis et apportent un petit quelque chose sur l'amour et les baisers qui me plaisait beaucoup quand j'en lisais en cachette.

Santorcaz souriait. Après une pause, il dit avec une certaine pétulance :

- De sorte que vous n'avez pas lu *l'Encyclopédie* ?
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- La *Cinclopédie*, dit quelqu'un. Eh ! Tu sais, toi, à quoi sert cette fichue *Cinclopédie* ?

Ce mot qui acquit une certaine fortune, cette nuit-là, passa de bouche en bouche et plus de cent le répétèrent au beau milieu de blagues et de bons mots.

- Je vois que vous n'êtes que des bêtes, dit Santorcaz un peu émoustillé. De toute façon, monsieur don Diego, l'éducation que vous avez reçue ne peut pas être plus déplorable chez un jeune héritier qui, parce qu'il doit briller parmi les autres en société, doit cultiver ses connaissances.
- Voyons, mon ami, dit Rumblar, parlez-moi, vous, de ces choses qui me plaisent tant. Tout ce que vous me disiez avant-hier, quand nous étions sur le chemin par ici, m'enchantait et je jure que, si je n'étais pas à la veille de me marier et s'il fallait poursuivre avec un maître, je dirais à madame ma mère qu'elle vous mette, vous, au lieu de don Paco, on voit bien que celui-ci ne m'a appris que des âneries et des bêtises.
- Eh bien, je redis qu'un jeune qui se destine à occuper un si haut rang dans le monde doit savoir quelque chose de plus que la romance de *La Balustrade du ciel*. Il est vrai que, ou bien je me trompe beaucoup, ou bien que toutes ces histoires de majorat aillent au diable, tôt ou tard, on fera en sorte que chacun sera l'enfant de ce qu'il a fait.
- Voilà comment ça devrait être, dit Marijuán. Ne sommes-nous pas tous des enfants de Dieu ?
- Allons, répondez-moi, dit Santorcaz, excitant la curiosité de ses auditeurs. Ne pensez-vous pas que le monde est mal fichu ?

Plusieurs en restèrent bouche-bée de stupéfaction et on n'entendit aucune réponse.

- Eh bien, moi qui n'ai lu aucun livre, affirma enfin un des assistants, je dis que Dieu doit refaire le monde parce que cette histoire que le premier qui sort du ventre de sa mère ait tout et que les autres n'ont qu'à aller se faire voir ailleurs, ce n'est pas bien. Mon frère aîné, pour la seule raison qu'il a eu envie de naître avant moi a trois pâturages et deux maisons ; et les autres... un a dû se faire moine, un autre est allé au Pérrou, un autre est mort de faim dans un hôpital de Séville et moi, messieurs, j'ai dû me faire contrebandier pour que le palais ne me colle pas à la bouche.
- Eh, dis-donc toi, Marijuán, dit un autre, tu sais ce qu'on racontait à Séville ? Eh bien, on disait que la Junte allait se mettre d'accord avec les autres Juntas pour voir si on ne pouvait pas enlever plein de mauvaises choses qu'il y a dans le gouvernement de l'Espagne, ce que nous pouvons faire nous, *sans avoir besoin que les Français viennent nous montrer comment faire.*⁶
- Voilà, observa Santorcaz. On m'a dit qu'à Séville, il y a des sociétés secrètes.
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Moi je sais, dit l'un. Don Luis a raison. A Séville, il y a ce qu'on appelle les *flancs-maçons*, ce sont des méchants qui se réunissent la nuit pour faire des maléfices et de la sorcellerie.

⁶ Phrases exactes prononcées par la Junte Suprême de Séville.

- Qu'est-ce que tu dis ? Il n'y a pas de tels maléfices. Mon maître allait aussi à ces réunions et quand sa femme le lui jetait à la figure, il répondait que ceux qui y allaient en tant que philosophes ne faisaient de mal à personne.
- Eh bien, à Madrid, les sociétés secrètes sont encore à l'état d'enfance, ajouta Santorcaz. En France, il y en a mille, et tout le monde se presse pour s'y inscrire.
- Eh bien, si je vais à Madrid, dit, avec emphase, le petit héritier, la première chose que je ferai sera d'entrer dans une de ces sociétés où, sans doute, on doit apprendre bien des choses. N'est-ce pas, don Luis ? Moi, je ne suis point idiot du tout : j'en connais des choses, oui, messieurs. Croirez-vous, monsieur de Santorcaz, que ce que vous avez dit des majorats, ça m'était arrivé bien des fois quand je jouais dans la cour avec les poules ? Mais maintenant que vous m'apprenez ce que j'ignore, répondez-moi, j'ai un doute. Pourquoi avons-nous, chez nous, tous ces documents pleins de gribouillis et pourquoi utilisons-nous ces écussons avec crapauds et couleuvres ? Celui de chez moi a quatre lézards, un tableau d'échecs et deux petits mascarons très jolis.
- Si ces signes représentent quelque chose, répondit Santorcaz, cela se réfère au premier qui les a utilisés, à ses hauts-faits s'il en a fait, à ses privilèges s'il y en a eu ; mais, aujourd'hui, mon petit ami, de telles peintures ne valent plus rien, et d'ici quelques années, ceux qui les posséderont et qui seront sans argent seront de pauvres diables que personne ne côtoiera, mais celui qui aura fait fortune par son travail ou qui se sera distingué par

ses talents, celui-là sera bien vu dans le monde, même s'il n'a pas la moindre trace de lézard sur son écusson.

- De sorte que moi, je serai un pauvre diable, demanda le jeune homme, si jamais je perds mon patrimoine ou si je suis une brute ? Ça oui, c'est bien.
- Pas du tout, pas du tout. Dehors les majorats et que tous les frères et sœurs puissent hériter à parts égales.
- C'est impossible, observa Marijuán, parce qu'alors il n'y aurait plus les Grands qui donnent du lustre au royaume.
- C'est impossible, affirma un troisième. Car, quoi ? Le Roi va être assez sot pour ôter les majorats ? Non, non ; il va toujours laisser cela comme ça, dans son propre intérêt.
- C'est que, si le Roi ne veut pas les ôter, il y aura bien quelqu'un pour le faire, affirma Santorcaz.

Tous se mirent à rire en entendant soutenir l'idée d'avoir une volonté supérieure à la volonté du Roi.

- Comment est-ce possible, ça ? Si le Roi ne veut pas... Y a-t-il quelqu'un au-dessus du Roi ? Le Roi commande partout, et vous pouvez dire ce que vous voudrez, il n'y a que sa royale volonté sacrée. Les gars, vive Fernando VII !
- Mais, allons, imbéciles, dit Santorcaz. Vous dites que personne n'a plus d'autorité que le Roi ?
- Personne d'autre.
- Et si tous les Espagnols disaient d'une seule voix : "Nous voulons cela, monsieur le Roi, nous avons envie de faire cela." Que ferait le Roi ?

Tous restèrent à nouveau bouche-bée et personne ne sut quoi répondre.

- XIX -

- Bandes de crétins, vous êtes bêtes, vous êtes en train de prouver ce que je vous dis, ajouta don Luis avec énergie. Ce qui se passe en Espagne, c'est quoi ? Le Royaume a eu la volonté de faire quelque chose et il l'a fait contre l'avis du Roi et de l'Empereur. Il y a trois mois, il y avait à Aranjuez un mauvais ministre, soutenu par un Roi un peu bête, et vous avez dit : "Nous ne voulons pas de ce ministre ni de ce Roi" et Godoy s'en est allé et Carlos a abdiqué. Depuis, Fernando VII a mis ses troupes aux mains de Napoléon, et toutes les autorités, comme les généraux et les chefs des garnisons, ont reçu l'ordre de courber la tête devant Joachim Murat ; mais les Madrilènes ont dit : "Nous n'avons pas envie d'obéir au Roi, ni aux Infants, ni au Conseil, ni à la Junte, ni à Murat", et ils ont passé au couteau les Français dans la caserne de l'Artillerie et dans les rues. Que se passe-t-il ensuite ? Les Rois, le nouveau et l'ancien, s'en vont à Bayonne, où le tyran du monde les arrête. Fernando lui dit : "La couronne d'Espagne m'appartient ; mais je vous l'offre, monsieur Bonaparte." Et Carlos dit : "La petite couronne n'est pas celle de mon fils, c'est la mienne ; mais pour en finir avec les disputes, je vous l'offre, monsieur Napoléon, parce que tout cela est bien chamboulé et vous seul pourrez y remédier." Et Napoléon prend la couronne et la donne à son frère, tandis qu'il se tourne vers vous et vous dit : "Espagnols, je connais vos malheurs et je vais y porter remède. Mais vous vous rebellez et vous dites : "Non, camarade, ici vous

n'entrez pas. Si on a la gale, nous sommes assez grands pour nous gratter nous-mêmes : nous ne reconnaissons qu'un Roi, Fernando VII". Fernando VII s'adresse alors aux Espagnols et leur dit d'obéir à Napoléon ; mais entre-temps, mes amis, un monsieur qui s'appelle le maire d'un village de deux cents habitants écrit un petit papier, demandant à tous de s'armer contre les Français : ce petit papier va de village en village, et comme une mèche qui allume, à son passage, plusieurs mines réparties ici ou là, la Nation se lève, de Madrid jusqu'à Cadix. Il se passe la même chose dans le nord et les villages, petits et grands, forment leurs Juntas qui disent : "Non, ici nous sommes les seuls à commander. Nous ne reconnaissons pas les abdications, nous n'admettrons pas comme Roi ce don José, nous n'avons aucune envie d'obéir à l'Empereur, parce que les Espagnols sont maîtres chez eux et, si les Souverains sont faits pour nous gouverner, nous, nous n'avons pas été mis au monde par nos mères pour être conduits et menés comme des troupeaux de moutons..." Vous y êtes ? Vous comprenez ? Eh bien voilà tout simplement ce qui se passe. Maintenant, répondez-moi, bandes d'ignorants qui m'écoutez : Qui commande et qui dispose les choses ? Qui fait et défait ? le Roi ou le Royaume ?

La stupeur, que ces paroles révélatrices produisirent sur l'assistance attentive, composée de garçons rudes et ignorants mais d'une grande vivacité d'imagination, fut si extraordinaire que, un court moment, on n'entendit pas le moindre petit mot, signe certain que les idées versées par Santorcaz, entrant à

l'improviste dans les têtes obscures de ses auditeurs, avaient lancé le grand tohu-bohu et une traînée de poudre, les laissant là, étourdis, confus et sans voix. Le premier à rompre le silence fut Rumblar en disant :

- Tout cela est bien dit. Vous n'allez pas me croire mais il y a quelques jours, j'ai eu une idée semblable quand je chassais des mouches et je leur mettais une petite queue quelque part pour qu'en volant, cela fasse rire mes deux sœurs qui étaient en prière. La seule chose, c'est que je ne savais pas comment dire ce que je pensais.
- Oui, messieurs, vive les Juntas ! s'écria quelqu'un en se levant. Moi, je connais par cœur ce petit papier qui a mis celle de Cordoue dans la rue, en disant : "Ecoutez, habitants de Cordoue ! les royaumes d'Andalousie se voient attaqués par les assassins du Nord ; votre Patrie va être opprimée sous le joug d'un tyran ; vous-mêmes serez arrachés à vos foyers et à vos maisons ! Murat, le débauché, est en train de fabriquer quarante anneaux pour vous conduire vers le Nord comme des animaux immondes !... Soldats, gémissiez de rage et de fureur !... Douze millions d'hommes vous regardent et envient votre gloire, et même la France désire votre triomphe."

De bruyants applaudissements et des cris accueillirent par des gestes dramatiques, cette proclamation fidèlement récitée par le jeune homme.

- Eh bien, si les Espagnols, continua ensuite Santorcaz, peuvent faire ce qu'ils sont en train de faire, ne peuvent-ils pas dire un beau matin : "Allez, nous ne

voulons plus d'Inquisition, plus de liens inaliénables"... je prends un exemple... Ou bien ils disent : "Au lieu de mille couvents, on va n'en garder que la moitié, avec cela, ça suffit" ou bien "Je n'ai plus envie de voir la dîme"...

- C'est sûr que ce serait bien ça, dit Marijuán. Mais si tous les Espagnols font cela et que chacun commence à crier dans son coin en disant ce qu'il veut, on va se payer un tel désordre qu'il n'y aura plus moyen de s'entendre.
- Que vous êtes ignorants, ajouta Santorcaz. Mais, écoutez-moi bien : vous ne voyez pas qu'il y a à Séville une Junte qui dispose de tout ? Vous ne voyez pas qu'il y en a une autre à Grenade, une autre à Cordoue, une autre à Málaga, etc. ? Eh bien, au lieu de toutes ces petites Juntas qui gouvernent dans chaque région, ne peut-on pas en avoir une grande à Madrid qui décide de tout ce qu'on doit faire ?

Les auditeurs se regardèrent les uns les autres et les monosyllabes d'acquiescement et même d'admiration passèrent de bouche en bouche, démontrant la rapidité par laquelle ces intelligences juvéniles déployaient leurs ailes, encore tuméfiées et vacillantes, pour essayer de décrire les premiers cercles dans l'espace de la pensée.

- J'adore ces conversations, dit le petit comte de Rumblar. Je resterais bien toute la nuit à écouter cet homme sans me fatiguer. Oui, j'apprends plein de choses que je ne savais pas.

Ainsi cette imagination, enfermée dans le bourgeon d'une éducation mesquine, perçait avec enthousiasme sa coquille parce qu'elle avait aperçu, dehors, une chose qui avait la fascination du nouveau. Ainsi ce germe de la passion et de l'intelligence, conservé dans l'œuf, se reconnaissait vivant, se reconnaissait fort et commençait à donner des coups de bec dans sa prison, désirant fortement respirer, dehors, un air nouveau et se chauffer à une chaleur plus énergique. Ainsi cet aveuglement ouvrait ses paupières, jouissant de la lumière inconnue.

La conversation s'acheva sur le point où je l'ai laissée parce que la nuit était bien avancée et presque tous commencèrent à s'abandonner au sommeil, sauf le petit héritier dont le déniement était presque fébrile à cause de l'organisme de son imagination. Longtemps encore, lui et Santorcas parlèrent de façon animée et comme s'ils préparaient des plans et exposaient des projets de grande transcendance pour tous les deux. Moi, je m'écartai du groupe, feignant de me retirer pour dormir, mais avec l'idée de satisfaire une impérieuse exigence de l'âme, qui, à grands cris, me demandait solitude et méditation. Tous les bruits avaient cessé dans le campement : les guitares et les castagnettes tout comme les caisses claires et les clairons étaient muets parce que l'armée dormait. Loin du groupe de mes amis, je me jetai par terre, attendant l'aurore sans pouvoir ni vouloir fermer les yeux et là, je me mis à méditer sur ce que, depuis mon départ de Madrid, j'avais vu et entendu. Que de personnes nouvelles j'avais rencontrées dans cette brève étape de ma vie ! Avec quel désir, méditant tout seul et les regardant à mes côtés, je questionnais ces marcheurs pour savoir s'ils avaient quelque nouvelle de ce que le destin

me réservait ! De toutes ces personnes, aucune n'était plus énergiquement accrochée à ma pensée que Santorcaz, homme pour moi incompréhensible et suspect et qui commençait à m'inspirer une secrète antipathie sans que je parvienne à savoir pourquoi.

- XX -

Le lendemain, nous fîmes un mouvement sur la rive gauche, en remontant le fleuve jusqu'au pont beaucoup plus haut que Mengibar. Nous ne comprenions rien mais Santorcaz, par arrogance ou parce qu'il avait réellement pénétré l'intention de Reding, nous dit :

- Notre général sait ce qu'il fait, c'est un homme qui connaît la philosophie de la marche.

Après nous être arrêtés sur les berges du Guadalimar, une partie de l'armée s'attarda à des marches incompréhensibles et, après plus d'une journée, nous nous retrouvâmes de nouveau au-dessus de Mengibar à la tombée de la nuit du 18, lieu où, quelques heures avant, était arrivée la division du marquis de Coupigny. Les deux armées réunies, il n'y eut d'arrêt que pour ramasser les provisions qui se faisaient rares et, tard dans la nuit, nous reprîmes le chemin de Bailén. Nous étions quatorze mille hommes. Tout annonçait que nous allions avoir une rencontre sérieuse avec l'armée française.

D'après nos nouvelles, Dupont était toujours à Andújar, renforcé par la division de Vedel. Avaient-ils entrepris une action contre notre troisième corps et celui de la réserve qui, en passant le fleuve par Marmolejo, étaient situés sur la rive droite ? Nous croyions que oui, à moins que Castaños n'attende pour attaquer énergiquement que la première et la seconde division ne tombent sur l'arrière-garde de Dupont, en redescendant de Bailén. Était-ce l'objectif qui guidait notre marche ? Il nous semblait que oui.

Pendant qu'arrivait le moment du drame, loin de nous et sur les flancs de l'armée impériale, mille péripéties dramatiques devaient précipiter la catastrophe, irritant progressivement l'ennemi. Les corps et les colonnes de guérilleros, commandés par don Juan de la Cruz, le comte de Valdecañas et le curé Argote s'étaient répartis comme un essaim mortifère dans les villes et les villages que le quartier général français dominait sur les premières pentes de la montagne au nord d'Andújar. Ces ardents civils poursuivaient les Français de telle façon et se dispersaient si vite pour éviter les attaques qu'il était impossible aux envahisseurs d'être tranquilles un seul moment à aucun endroit. Le puissant géant secouait sa grosse main pour écarter ces gros frelons vénéneux ; mais ceux-ci revenaient bourdonner autour d'eux, les gênaient de leurs terribles piqures et s'enfuyaient indemnes, sans craindre l'épée ni le canon, car ces armes n'ont pas été faites pour les insectes.

Les Français ne pouvaient s'écarter de leur quartier général sauf en grands détachements. Fréquemment à mille ils allaient remplir à la fontaine toute proche quelques gargoulettes d'eau. Si, par hasard, des pelotons sans force sortaient rôder, ils étaient servis par les guérilleros en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire. Plutôt que de consentir à ce qu'ils s'emparent d'une miche de pain, ils la brûlaient ; les fontaines étaient troublées par la boue ou le fumier pour qu'ils ne puissent pas boire ; les moulins étaient démontés et les pierres enterrées pour qu'ils ne puissent pas moudre le moindre grain. Malheur au Français qui restait à la traîne du détachement ! Il se sentait tout d'un coup saisi par mille mains en colère, se sentait traîné par les femmes, pincé par les enfants et poignardé par les hommes, jusqu'à ce que son existence ne s'éteigne en un

horrible choc dans les profondeurs froides d'un puits ! L'envahisseur ne trouvait asile nulle part, et forcément, enfermé dans les limites du quartier général, il voyait qu'il avait contre lui hommes et nature. Pour cela, enragé, désespéré, il désirait se battre en ordre de bataille, sûr de son adresse et fort de ses habitudes à guerroyer ; et regrettant l'étonnement du général en chef, il s'écriait : "Donnez-nous une bataille, et que meure la moitié de l'armée, l'autre moitié pourra au moins conquérir une flaque d'eau où boire et une poignée de blé sec à porter à sa bouche."

Les Français avaient laissé, à Montoro, un détachement de soixante-dix hommes pour garder un moulin où on fabriquait difficilement de la très mauvaise farine. Le maire de cette ville, où il n'y avait plus une seule arme à feu, ose cependant faire un sort aux soixante-dix Français, il fallait pour cela se débarrasser d'abord des vingt-cinq qui, à toute heure, étaient de garde sur le pont. Il réunit donc quelques civils décidés, fait usage de l'arme blanche, attaque avec furie la garde ; les vingt-cinq sont exterminés ; la vaillante équipe s'empare de leurs fusils, surprend le reste du détachement dans la maison qui les abritait, fait prisonniers soldats et chefs et les envoie à l'île de León. Le document, où est notifié cet événement à la Junte Suprême, disait que tout se fit avec *les bâtons des muletiers* ; mais ce doit être une hyperbole andalouse.

Se sentant appelé à de plus grandes actions, don José de La Torre (c'est ainsi que s'appelait ce petit maire), sort à la rencontre d'un convoi qui venait de Cordoue, et des cinquante-neufs Français qui le surveillaient, il en étendit cinquante sur le chemin, les neuf autres restants coururent raconter à Dupont

ce qui était arrivé. Alors, Dupont envoie mille hommes à Montoro avec pour tâche d'incendier le village et de ramener le maire, mort ou vif. Montoro brûle, et La Torre, conduit vivant, va être passé par les armes ; mais un général français à qui, peu de temps auparavant, il avait offert l'hospitalité, intercède pour lui ; il est remis en liberté et ce *petit caporal* des guérillas s'en va à Séville et reçoit de la Junte les galons de capitaine d'armée.

Eh bien, ce qui se passait à Montoro se passait dans tous les villages le long de la route d'Andalousie depuis Cordoue jusqu'à Santa Elena. Le géant qui incendiait les villages et détruisait les armées ne pouvait rien faire sans se retrouver dans un guêpier, et, excité par ce bourdonnement, empoisonné par les dards, il maudissait l'heure de l'invasion. L'aigle, dévoré par les insectes, glatissait sur les bords du Guadalquivir, affamé et fiévreux, aiguisant ses serres sur les troncs d'olivier, avec le désir de parvenir vite à détruire quelque chose.

- XXI -

En entrant dans Bailén, tard dans la nuit, ne voir aucune force française à l'entrée de la ville pour nous empêcher de passer nous surprit beaucoup. Où étaient passés les Français ? Que leur arrivait-il ? Par précaution, ils n'avaient même pas laissé deux ou trois bataillons pour surveiller un point aussi important ? Nous fûmes mis au courant rapidement car, de la bouche même des habitants de Bailén qui sortirent en masse pour nous recevoir, nous apprîmes que la division de Vedel était passée par là en direction de La Carolina.

- Nous vous mettions à Linares, dit don Paco, qui était sorti lui aussi à notre rencontre, débordant de joie. Oh ! Monsieur le comte, mon enfant... Votre Excellence est-elle blessée ? Allons un instant à la maison où madame la comtesse et les petites sont en prière pour la bonne issue de la guerre. N'y a-t-il pas un repos pour les troupes ?

Notre général avait décidé de partir aussitôt pour Andújar ; mais, comme nous occupions toute la ville, nous pûmes aller jusqu'à la maison de notre maître où on nous donna, dans la salle basse, un en-cas réconfortant.

- C'est un miracle que nous puissions vous donner tous ces pains et ces morceaux de chocolat cru, nous dit don Paco en nous offrant ces ingrédients. Les Français n'ont rien laissé. Quel pillage horrible ! Encore heureux que nous soyons en vie ! Ah ! Madame la comtesse est sortie pour les recevoir avec une sérénité qui m'a fait peur. Je tremblais et j'ai dû me cacher dans l'oratoire

parce que devant eux, j'aurais perdu la dignité de mon caractère. Quel pillage !... En deux mots, la paille des chevaux, les poules de la basse-cour, les œufs, même quelques tomates que je m'étais réservées dans mon bureau pour faire un petit *gazpacho*... tout, ils nous ont tout pris. La ville est dans la misère et je sais, par beaucoup de gens, qu'on a jeté la farine sur les dépotoirs pour qu'ils ne l'emportent pas. Vous ne le croyez pas ? Et que dire de monsieur Salvador, qui a sorti dans les champs ses deux cents outres d'huile et cent de vin qu'il avait dans sa grotte, il les a débouchées pour laisser couler le précieux liquide jusqu'à ce que la terre ait tout bu ? D'autres ont fait de grands feux avec les chariots et la paille. Les bijoux des statues et l'argent des églises ont été enterrés parce qu'il paraît que c'est ce qui attire le plus l'œil de ces messieurs. Ils étaient très en colère de voir qu'ils ne pouvaient pas tirer grand-chose. Le 16, après avoir eu très peur, nous avons apprécié, de manière indicible, de les voir arriver, de la barque de Mengibar, défaits et leur général mort. Ils couraient dans les rues et poussaient des cris et il sortait, de ces bouches, des choses indécentes et atroces. C'est alors qu'ils se sont vengés, ces chiens ! Eh bien, que croyez-vous ? Ils ont donné la mort à beaucoup de personnes qui ne leur faisaient aucun mal, je crois que ça ne s'est vu dans aucune des guerres d'Alexandre. Mais ils en ont pris aussi pour leur grade. Quelques-uns passèrent dans la rue en face faisant les braves et s'arrêtèrent à la porte de l'auberge de Gil où le four allumé chauffait la pierre. Malheur ! Mes petits

Français se mettent à dire je ne sais quelle insolence obscène à la femme de Gil, alors, les garçons les attrapent et avec casques et tout... plaf !... au four... Ah ! Voilà madame la comtesse qui était à l'oratoire avec les petites.

En effet, nous vîmes défiler gravement, couverte d'un manteau noir, la dame de la maison, suivie de ses deux tendres rejetons de filles, lesquelles se jetèrent en pleurant dans les bras de leur frère. Doña María embrassa son fils sans perdre, un instant, sa stricte allure solennelle, puis elle nous salua tous avec beaucoup d'affection en nous appelant par notre nom un à un. Tous ceux qui faisaient partie de l'équipe étaient présents, sauf Santorcaz qui, à peine arrivé, avait demandé très vite à don Paco de quoi écrire et il se mit à faire des lettres dans le bureau de ce dernier.

La comtesse, après nous avoir salués, prit un siège et adressa à don Diego ces mots dignes de l'histoire :

- Mon fils, je sais tout ce qui s'est passé le 16 et personne ne m'a dit que tu avais fait quelque chose de remarquable, as-tu eu peur ?
- Peur ! s'écria le jeune homme en riant. Non, madame. J'ai accompli mon devoir dans les rangs et rien de plus jusqu'à maintenant ; mais que votre Excellence ne s'impatiente pas, je suis un soldat comme les autres, je vais bientôt me distinguer.
- Un soldat comme les autres ! dit la comtesse. Tu n'es pas un soldat, malgré les apparences. Quel que soit le poste qu'il occupe, chacun doit œuvrer conformément à son nom et à la position qu'il a dans le monde. Que

dirait-on de toi, de moi, de cette maison, de ton défunt père, si pendant ces guerres, tu ne faisais pas quelque chose de supérieur à ce que peut faire un simple soldat ?

- Madame, reprit le garçon avec une désinvolture qui surprit sa famille, je ferai mon possible, et selon ce qui se présentera, je serai plus ou moins comme tous les autres. Et en parlant de cela, Madame ma Mère, je veux continuer dans l'armée, je veux que votre Excellence demande au Roi, que dis-je au Roi, à la Junte, une bandoulière.
- Tu n'es pas destiné à être militaire sauf dans ce cas extrême où la Patrie a besoin de tous ses enfants, du plus grand au plus petit.
- Mais, Madame ma Mère, je ne suis rien et je veux être quelque chose, insista le jeune homme, montrant une énergie que personne jusque-là ne lui connaissait.
- Tu n'es rien ! s'exclama la mère avec surprise d'abord, avec colère ensuite, et elle regarda tout le monde comme pour nous demander si son fils était devenu fou durant la campagne.
- Je ne suis rien, je ne suis qu'un gobe-mouches, répliqua le garçon. Que valent ces vieux papiers et ces écussons sur les armes, si tous se moquent de moi dès que j'ouvre la bouche parce que je ne dis que des bêtises ?

La comtesse devint rouge comme l'écarlate et, sans dire un mot, regarda don Paco qui, confus, hébété, atterré par ce qu'il venait d'entendre, tournait des yeux épouvantés de tous les côtés.

- Ce jeune homme, finit par dire le précepteur, semble avoir perdu le jugement. Madame, lorsqu'il aura fini de faire ses devoirs de chevalier sur les champs de bataille, nous ferons en sorte qu'il se pénètre bien des maximes contenues dans l'histoire d'Alexandre le Grand.

Doña María, dont la dignité ne pouvait consentir que pareil sujet soit traité devant des personnes étrangères, fit taire don Paco et imposa aussi silence à son fils d'un geste terrifiant. Asunción et Presentación, après avoir vérifié les poches de leur frère, examinaient les guêtres, le chapeau et le baudrier, pour voir, d'après leur dire, si ces éléments étaient troués par une balle de canon.

Mais don Diego, sentant sans doute dans sa tête un bouillonnement de mots qui lui arrivait en désordre selon la soudaine fécondité de son entendement, ne put rester muet longtemps, parla et mit ainsi la dame de Rumblar dans de plus grandes inquiétudes. Nous étions, comme je l'ai dit, dans une salle basse où la comtesse avait fait apporter, pour nous régaler, deux ou trois gourdes, miraculeusement sauvées de la rapacité française. Don Diego, voyant cela, se tourna vers nous qui restions respectueusement immobiles à la porte et, d'un geste d'entière confiance, nous dit :

- Allez, les gars, entrez tous ici. Pourquoi restez-vous à la porte ? Venez, posez vos chapeaux, ici, nous sommes tous à égalité, nous sommes tous compagnons d'armes, et une balle peut aussi bien me tuer moi que vous. Allez, buvons ensemble. Avez-vous honte parce que je suis noble et héritier d'un majorat et vous de pauvres

affamés ? Foin des niaiseries ; tôt ou tard, les Juntas vont nous enlever toutes ces vieilleries et alors chacun vaudra selon ce qu'il aura et ce qu'il saura.

Don Paco devint tout vert en entendant de telles absurdités et, portant la main à son cœur, regarda la comtesse avec un visage contrit et attristé, comme pour lui manifester par la seule éloquence d'un regard que lui n'avait pas enseigné de telles choses à son jeune disciple. Doña María retenait son courroux au plus profond d'elle-même et, même si on connaissait très bien son inquiétude et sa colère par le furtif éclat de ses yeux noirs, elle ne dit rien qui puisse compromettre sa dignité et, désirant que son fils change de conversation, lui demanda s'il avait fait à Cordoue les visites à madame la marquise de Leiva et à sa nièce.

- Oui Madame, répondit le gamin. Je les ai vues ; madame la comtesse m'a offert bien des douceurs et la marquise m'a demandé si je savais servir la messe. L'une et l'autre m'ont dit que la jeune fille, avec qui mon mariage est arrangé, s'obstine à ne pas sortir du couvent, assurant vouloir se marier à Jésus-Christ plutôt qu'à moi. Une mode bien dépassée, n'est-ce pas, ajouta-t-il dans un nouvel élan. Je veux continuer dans l'armée, je veux aller à Madrid pour fréquenter les gens qui savent, fréquenter les philosophes et lire l'*Encyclopédie*, voir les sociétés secrètes s'il y en a encore, et apprendre ce que je ne sais pas, car don Paco ne m'a appris que cette baliverne de *Sur la Balustrade du ciel*.

Le précepteur regarda à nouveau la comtesse avec componction, affichant, dans ses yeux humides l'assurance qu'il n'avait pas instruit l'héritier dans de telles iniquités et doña María reprit son fils de façon majestueuse et royale disant, posément et avec aplomb, ces mots amers :

- Mon fils, tu te souviendras que je t'ai remis une épée qui fut celle de tes aïeux. Cette arme antique est l'honneur de celui qui la ceint ; mais elle reçoit aussi l'honneur des mains de son possesseur, si cette personne sait l'acquérir sur les champs de bataille. Déshonoreras-tu cette épée que porta l'arrière-grand-père de ton père au siège de Maastricht quand la moitié du monde portait le nom d'Espagne ?
- L'épée ! s'écria le garçon tout surpris. Je ne me rappelais même plus de cette maudite épée. Je ne l'ai plus.
- Tu ne l'as plus ? demanda doña María, stupéfaite.
- Non Madame. Elle ne sert à rien. Lors de notre première attaque à Mengibar, j'ai sorti mon épée et, aux premiers coups que j'ai donnés dans l'herbe, j'ai remarqué qu'elle ne coupait pas.
- Qu'elle ne coupait pas !
- Non Madame. C'était une lame ébréchée, pleine de gribouillages, d'inscriptions, de crapauds par ci, de couleuvres par là, et elle était couverte de rouille de la pointe jusqu'à la poignée. A quoi me servait-elle ? Elle n'avait pas de fil, je l'ai échangée contre un nouveau sabre qu'un sergent m'a donné.
- Et tu as donné l'épée, l'épée !... s'écria la comtesse en se levant de son siège.

La dame était sublime dans son indignation. On aurait dit l'image de l'Histoire qui se lève du tombeau pour demander des comptes à la génération contemporaine.

- Oui Madame, je l'ai donnée au sergent, ajouta le jeune homme en sortant, de son fourreau, un sabre neuf, luisant et au fil très coupant. Si l'autre ne servait à rien. Très jolie, ça oui, toute pleine de desseins argentés et dorés ; mais, Madame ma Mère, elle ne coupait pas... elle était pleine de rouille... Voyez ce sabre : il n'a pas d'inscriptions ni de têtes, ni de gribouillages : mais il coupe à merveille.

Nous observâmes que la comtesse fit un pas vers son fils, que son visage magnifique et vénérable se contracta, défiguré par la colère, qu'elle étendit ses bras, qu'elle commença à balbutier dans un langage bafouillé, comme si sa langue indignée ne réussissait pas à trouver un mot assez dur, assez énergique pour une situation semblable ; nous la vîmes se prendre la tête dans ses deux mains, reculer, vaciller, s'appuyer sur l'épaule de don Paco et enfin, se reprendre, se dominer, se redresser, regarder son fils avec mépris, montrer la rue où, tout d'un coup, on commençait à entendre de forts bruits de tambour et dire :

- L'armée s'en va. Vas-y, cours. Quand la guerre sera terminée, nous réglerons nos comptes. Si tu es courageux et que tu reviens vivant, à coups de férule, je te montrerai qui tu es. Mais si tu es un couard, ne reviens pas ici.

Nous sortîmes à toute vitesse et, sautant sur nos montures, nous reprîmes nos rangs. Aussitôt Santorcaz nous rejoignit.

Don Paco ne voulut pas sortir prendre congé parce qu'il était transpercé de douleur, voyant, selon ce qu'il dit par la suite, comment, en une semaine, on pouvait tordre sous le souffle des mauvaises compagnies le petit arbre bien droit qu'il avait fait pousser avec tant de soin dans le paisible jardin de ses leçons.

Les deux demoiselles sortirent aux fenêtres et nous disaient au-revoir en agitant les mêmes mouchoirs qui avaient séché leurs larmes. Aucune des deux, ni celle qui était destinée au mariage, qui était, bien évidemment ignorante, ni celle dédiée au cloître, qui était déjà presque une savante, n'avaient entendu la conversation que je viens de raconter. Les pauvrettes voyaient disparaître un monde et naître un nouveau sans s'en rendre compte.

- XXII -

C'est au petit matin que les colonnes d'avant-garde commencèrent à sortir de Bailén. Mon régiment devait sortir dans les derniers, et tandis que l'artillerie se mettait en mouvement ainsi que les corps à pied, nous restâmes plus d'une demi-heure en rangs à la sortie de la ville sur la droite du chemin, attendant l'ordre de mise en marche. Nous allions à Andújar, résolus à prendre l'offensive sur l'armée française qui, en même temps, devait être attaquée par Castaños, du côté de Marmolejo. Et que penser de la division de Vedel, dont les mouvements étaient la clé de ce problème stratégique ? La division de Vedel était à Andújar le 16, lorsqu'arriva l'événement de Mengíbar que j'ai décrit. Dupont, connaissant la déroute de Ligier-Belair et la mort de Gobert, s'arrangea pour que Vedel avance sur Bailén, avec l'intention de venir, lui, le lendemain.

Pendant qu'il marchait sur Andújar, Ligier-Belair, voyant que nous nous retirions pour repasser le fleuve, crut que les troupes de Reding, jointes à celles de Coupigny, essayaient de s'étendre avec précaution sur la rive gauche, en amont, prenant le chemin de Linares à Guarromán, pour occuper ensuite La Carolina et couper le passage de la montagne. Persuadé de cela, et sans faire de vérifications, il entreprit sa marche vers le nord, espérant nous devancer sur ce qu'il croyait être un trait de génie stratégique du général Reding. Vedel arrive à Bailén, croyant nous trouver et les Français qui restèrent là lui dirent : "Tu parles, les *insurgés* ont repassé le fleuve et vont, vers Linares, occuper le passage de la montagne ; mais le général Ligier-Belair, qui a compris le jeu, est parti aussitôt occuper La

Carolina, de sorte que lorsque les Espagnols arriveront, croyant avoir fait un tour de premier ordre, ils le trouveront là." Vedel entend cela et dit : "Ils sont allés couper le passage de la montagne pour empêcher notre retraite et nous faire mourir de faim et de soif. Eh bien, allons vite à La Carolina. Allez, en route." Il envoie un émissaire à Dupont pour lui dire : "Mon général en chef, les *insurgés* sont partis nous couper la route de la montagne. Je me précipite à La Carolina, venez après moi et nous en finirons avec eux."

Cela se passait les 17 et 18. Entre-temps, nous, les *insurgés*, repliés sur la rive gauche, comme je l'ai dit, feignions un mouvement vers Linares ; mais dès la nuit venue, nous, les *insurgés*, nous allions à marche forcée sur Bailén. C'est pourquoi, dans cette ville, on nous disait : "Vedel est passé par là ce matin en direction de La Carolina, pour vous empêcher de leur couper le passage de la montagne. Vous n'alliez pas à Linares ?"

Non ! Nous allions, vers Andújar, attaquer Dupont. En vertu des mouvements extrêmement lents des généraux français, une grande partie de la force impériale courait vers la montagne, cherchant un fantôme. Les *insurgés*, qu'ils croyaient en marche vers La Carolina, étaient à Bailén, en marche vers Andújar. Voilà la vraie et l'exacte situation des divisions espagnoles et françaises dans la nuit du 18 au 19 juillet.

Nous allions lutter contre Dupont et Dupont seul. Mais, si Vedel, reconnaissant à temps son erreur, était revenu rapidement pour nous tomber dessus à l'improviste pendant le combat ? Cette funeste probabilité était compensée par le fait certain que l'armée française d'Andújar aurait dû se défendre en

même temps de nous et de la réserve qui la menaçait du côté du Ponant. De toute façon, notre position était risquée ; Reding désirait vérifier la vraie distance à laquelle se trouvait Vedel et, pour cela, avait détaché depuis Mengíbar le lieutenant du génie militaire, don José Jiménez, avec charge de le vérifier. Ce vaillant officier, dont le nom n'est pas dans l'Histoire, se déguisa en muletier, et durant un voyage fatigant, sut très bien remplir sa mission, revenant de nuit dire que Vedel était rendu bien au-delà de La Carolina.

Voilà comment allaient les choses lorsque nous nous préparions à sortir de Bailén au petit matin du 19. Mais, nous n'avions pas tout prévu ; nous n'avions pas prévu que Dupont, très méfiant de cette occupation illusoire de la montagne par les *insurgés*, avait levé le camp la nuit même et, en silence, étouffant les bruits de sa troupe, abandonnait la funeste et, pour eux, maudite ville d'Andújar.

On était presque au petit matin lorsque nos chefs disposaient les colonnes pour la marche. Si, au début de cette même nuit qui était sur le point de s'éteindre, un regard humain avait pu distinguer, du haut des cieux, ce qui se passait sur une longue bande de terrains ensemencés et plantés de champs d'oliviers s'étendant près des collines boisées, entre ces collines et le Guadalquivir, il aurait vu que, du sombre village d'Andújar, se détachait habilement, se faufilant derrière les maisons, une file d'hommes et de chevaux ; il aurait vu que cette enfilade s'étirait sur la route en une interminable procession, et qu'elle serpentait d'un pas lent, sans bruit, sans lumière ; il aurait vu comment cette traînée noire s'étendait, se détachant de temps en temps sur la terre blanchâtre, de temps en temps se

confondant avec les noirs oliviers, sans cesser d'avancer pas à pas comme si elle voulait ne pas être vue et étouffer dans la poussière le bruit des affûts de canon ; il aurait vu qu'il y avait devant quelque trois mille hommes d'infanterie, puis un escadron de chevaux, puis six canons, puis un nombre immense de chariots, tant et tant de chariots qu'ils occupaient bien deux lieues ; derrière les chariots, de nouveaux groupes d'infanterie et beaucoup de généraux ; puis six autres canons, deux régiments de cuirassiers, puis quatre canons, et enfin, un autre groupe de chefs, suivis de cinq cents hommes à pied. Cette traînée ne s'arrêtait nulle part et avançait doucement, précautionneusement, surveillant deux lieues de convoi. Les hommes qui la formaient, muets, tête basse, présageant sans doute de funestes événements, devaient se dire à eux-mêmes : "Nous allons arriver à La Carolina, où doit se trouver déjà Vedel et, après avoir battu *les insurgés*, nous nous ouvrirons un passage dans les défilés pour abandonner cette terre maudite, à laquelle l'Empereur a eu la mauvaise idée de nous envoyer... Oh ! Quand reverrons-nous les terres de Touraine, du Poitou, de la Charente, des Vosges, de l'Artois, du Limousin !"...

- XXIII -

Pendant que nous gardions la sortie, nos langues n'étaient pas oisives et, pendant que d'un côté, Marijuán m'entretenait de ses bons mots et de ses plaisanteries, de l'autre, Santorcaz et don Diego entamaient un dialogue qui ne manquait pas d'intérêt, les paroles de ces derniers attirèrent toute mon attention. Je ne peux que les recopier intégralement telles que je les ai entendues, au cas où mes lecteurs voudraient méditer un peu sur ce thème.

- Ce que vous m'indiquiez, il y a peu, disait Santorcaz, au sujet de cette jolie jeune fille, qui vous est destinée comme épouse, et qui ne veut pas sortir du couvent, vous ne devez pas y prêter attention. Ce sont des gamineries de jeunes filles espagnoles qui, trompées par leur imagination, se croient amoureuses de Jésus-Christ, alors que ce qu'elles ressentent n'est qu'une vraie passion pour un idéal mondain.
- Mais, si elle ne veut pas sortir, qu'elle reste, répondit le jeune homme. Je ne l'ai même pas vue, je ne comprends pas pour quelle raison j'ai pu penser à elle une seule fois.
- Mais, vous l'aimez ?
- Je vais vous avouer ce qui m'arrive. Ma mère m'a appelé un jour, après m'avoir donné la fêrule parce que j'avais les mains pleines d'encre, et elle m'a dit qu'elle avait décidé de me marier, j'en ai été très heureux, et de retour dans ma chambre, j'ai déchiré toutes mes pages d'écriture, disant à don Paco que j'étais un homme et que je n'avais plus envie de lui obéir. Toutes les heures,

je pensais à ma petite femme et aux délices du mariage. Ma mère écrivait des lettres et des lettres pour arranger la noce, et quand je lui demandais avec la plus vive curiosité : "Madame ma Mère, comment vont les affaires ?" elle me répondait : "C'est bon, va étudier, morveux. Maintenant avec tes idées romanesques du mariage, tu ne prends plus de livre." Enfin, ma maman, à force d'écrire, arrangea tout. Quand je suis allé à Cordoue, j'ai cru qu'on allait me la montrer ; mais ces dames me dirent que la jeune fille, prudente, ne voulait pas sortir du couvent ; et enfin, on me donna le médaillon que vous avez conservé. Ensuite, la nièce me donna des douceurs et sa tante un sifflet pour que j'aille siffler dans les rues, et à ma troisième visite, il se passa la même chose sauf qu'on ne me donna plus de sifflets. Quand je vis le portrait, la jeune fille me plut tellement que, dans la rue, je lui donnais un tas de baisers et, la nuit, je couchais avec dans mon lit. Je suis épris d'elle ; plutôt, je l'ai été jusqu'à ces derniers jours, parce que, ayant réfléchi sur la niaiserie de m'éprendre d'un portrait, je me suis moqué de moi-même et me suis dit : "Si je peux en avoir beaucoup en chair et en os, à quoi bon me rendre fou pour une peinture !"

- Eh bien, non, monsieur don Diego, dit Santorcaz. Puisque madame la comtesse a choisi cette épouse pour vous, sans doute est-ce un grand parti et vous devez insister pour vous marier avec elle.
- Ah ! Oui ? Eh bien, allez la sortir du couvent, ajouta Rumblar. Allons, d'après ce qu'on m'a dit, il n'y a pas moyen de lui parler d'autre époux que Jésus-Christ.

- Je l'ai déjà dit, ce ne sont que des gamineries d'Espagnoles, ce sont en général des femmes nerveuses, très extrêmes dans leurs passions et toujours prêtes à confondre, dans un même sentiment, le plaisir et le mysticisme. Attention aux religieuses de quinze ans, qui renient le monde et jurent qu'elles vont mourir de vieillesse dans leur cloître. J'ai connu une jeune fille, jolie novice qui ne voulait avoir que Jésus-Christ comme époux et qui devenait furieuse lorsqu'on parlait de la sortir du couvent, jusqu'à ce qu'un vendredi saint, elle vît un certain jeune homme à travers les grilles du chœur. Au bout de quinze jours, la belle novice ouvrit, la nuit, une des grilles du couvent et s'enfuit dans la rue où l'attendait son amant, devenu aujourd'hui son heureux époux.
- Oh ! Bien jolie aventure ! s'écria enthousiaste don Diego. Combien donnerais-je, moi, pour qu'il m'arrive la même chose !
- Elle, elle vous a vu ?
- Non.
- Eh bien, dès qu'elle vous verra, je parie que la jeune fille s'empressera de sortir par la grande porte sans s'exposer aux risques de se lancer par la fenêtre. Mais, tant que j'y pense, monsieur don Diego, si, au lieu d'être un garçon timide, élevé à l'ancienne et naïf comme un frère imberbe, vous étiez quelqu'un d'osé, d'intrépide... donc... comme nous tous, nous qui n'avons pas reçu l'éducation des Grands d'Espagne ; si vous jetiez une bonne fois pour toute la coquille d'œuf dans laquelle vous ont couvé la science de don Paco et

les cajoleries de vos petites sœurs, nous pourrions, dès maintenant, nous lancer dans une délicieuse aventure.

- Laquelle, mon ami Santorcaz ?
- Voyez ! Sortir cette demoiselle du couvent; après la bataille et à notre retour à Cordoue.
- Comment ?
- Bigre ! Comment fait-on les choses ? Si vous saviez ! C'est très amusant. Voyez-vous cette griffure que j'ai à la main droite ? Je me la suis faite en sautant les murs d'un couvent. J'en ai escaladé cinq pour trafics avec des novices et des nonnes. Ah ! Monsieur don Diego ! Le souvenir de toutes ces choses et bien d'autres est ce qui me réjouit le plus maintenant que je suis aux portes de la triste vieillesse.
- Oh là ! Ça me semble bien joli, dit don Diego en sautant sur sa selle. Eh bien, je veux faire la même chose, je veux me griffer en sautant les murs des couvents. Alors comme ça, dites-vous, que faisons-nous ? Nous entrons sans crier gare dans le couvent, je prends la jeune fille et je l'emmène chez moi ? Oui, il faudra sans doute donner deux ou trois coups de sabre à quelqu'un, casser des portes et éteindre des lumières. C'est bon, c'est magnifique ! J'ai dit que vous étiez un homme de grandes idées ! Vous me dites de ces choses neuves et si jolies ! Je suis plein d'enthousiasme et je crois qu'avant de venir dans l'armée, je n'étais qu'un novice. Je me souviens très bien avoir pensé une fois à ce que vous me dites maintenant... oui... là-bas... quand j'allais à la messe avec ma mère au couvent des Dominicaines.

- Ces choses-là, don Diego, c'est la vie, ajouta Santorcaz ; c'est la jeunesse, c'est la joie.
- Idée superbe ! Donc on va chercher cette jeune fille, ma future épouse ? Quelle idée précieuse ! Elle verra si je suis un homme dont on peut se moquer par des niaiseries de novice. Non, non, elle doit être mon épouse, qu'elle le veuille ou non. Mais dites, et si les alguazils nous trouvent et nous envoient en prison ?
- C'est pour cela qu'il faut agir avec prudence ; mais c'est dans cette prudence et dans les précautions qu'il faut prendre que réside le plaisir de l'entreprise. S'il n'y avait pas d'obstacles et de dangers, ça ne vaudrait pas la peine d'essayer.
- Effectivement. J'adore les dangers, monsieur don Luis. J'aime tout ce dont on ne connaît pas l'issue. Continuez à me parler de ce sujet. Quelles précautions devons-nous prendre ?
- Oh ! Quand le cas se présentera... Je suis très habitué de ces choses. Je ne suis plus en mesure, c'est vrai, et seul, je ne tenterais pas ce type d'aventures ; mais je trouve que vous avez tant de grandes dispositions pour être un homme moderne, pour être un homme d'idées osées et pour jeter à la rivière les vieilles idées et routines d'Espagne que je vais revenir à mes vieilles erreurs, et, à nous deux, nous ferons bien quelque chose.
- Mais voyons, quand aura lieu cette bataille ? Quand retournerons-nous à Cordoue pour montrer à ma demoiselle comment se comporte un chevalier aux idées modernes, qui a reçu un affront des fiancées de

Jésus-Christ ? Mais dites, Santorcaz, si nous perdons la bataille, si nous sommes tués...

- La balle qui doit me tuer n'est pas encore faite. Et vous, quel pressentiment avez-vous ?
- Je ne crois pas non plus qu'on va mourir tout de suite. Ah ! Si vous saviez ! J'ai un feu dans la tête ; tant de pensées nouvelles, tant d'aventures, de projets bouillents, j'ai l'impression que je dois vivre assez pour que le monde sache qu'il existe un don Diego Afán de Ribera, comte de Rumblar.
- Bon ! Parfait ! J'étais pareil quand j'étais petit. Je suis allé en France ensuite, où j'ai appris un tas de choses que jusque-là, même les plus savants d'ici ignoraient. A mon retour, j'ai trouvé ces gens un peu moins en retard. On dirait qu'il y a ici certaine disposition pour les choses nouvelles et hardies. A Madrid, on a fondé plusieurs sociétés secrètes.
- Pour assaillir les couvents ?
- Non, ce ne sont pas des sociétés pour amoureux. Si un jour, ils s'occupent des couvents, ce sera pour mettre les frères dehors et vendre leurs maisons.
- Eh bien, moi, je ne les achèterai pas.
- Pourquoi ?
- Parce que ce sont les maisons de Dieu et celui qui les prendra sera condamné.
- Qu'est-ce que c'est que cela, être condamné ? Je me moque de vos naïvetés. Eh bien, mon garçon, vous êtes bien avancé.
- Restons en paix avec Dieu, dit don Diego. C'est pour cela que je crois qu'avant de voler ma fiancée au

couvent, nous devons nous confesser et communier, en demandant au Seigneur de nous pardonner pour ce que nous allons faire, ce n'est qu'une blague pour s'amuser, sans avoir la moindre intention de l'offenser.

Santorcaz éclata de rire effrontément.

- Vous êtes de ceux qui allument un cierge à Dieu et un autre au diable ? Nous volons la fille, oui ou non ?
- Oui, mille fois oui. Ce projet m'enthousiasme. Et je le garde dans ma tête en allant à Madrid ; parce que je veux aller à Madrid. On dit que là-bas, ça chauffe d'habitude. Oh ! Que je voudrais bien voir un tapage, une mutinerie, n'importe quoi où on crie, on court, on tape. Vous en avez vu, vous ?
- Mille et plus.
- Ça doit être séduisant. Je voudrais bien voir un tapage ; j'aimerais crier avec les autres en disant : "A bas ceci ou cela." Ah ! Comme j'étais heureux quand madame ma mère grondait don Paco qui grondait tous les domestiques qui se grondaient entre eux mutuellement ! Ne pouvant résister à la joie que cela me provoquait j'allais à la basse-cour, je mettais des pétards aux chats et je les enfermais dans le poulailler, j'étais mort de rire.

Santorcaz, loin de rire à cette nouvelle ânerie de son disciple, gardait le regard fixé sur l'horizon, complètement distrait de tout et méditant sans doute sur les graves sujets de son propre intérêt. Je ne sais quelle doit être l'opinion du lecteur sur les idées de cet homme ; mais il ne faut pas ignorer que ses ingénieuses suggestions enfermaient une deuxième intention.

Le gamin écervelé, lancé dans les rangs d'une armée en n'ayant aucune conscience du monde mais beaucoup d'imagination et un tempérament exalté ; en n'ayant aucun critère mais fasciné par les idées, les bonnes comme les mauvaises : il suffit qu'elles soient nouvelles pour prendre racine dans son cerveau fécond. Il accueillait avec joie les leçons de son ami rusé, et par son langage, son enthousiasme nerveux, ses projets abominables autant qu'innocents, tout annonçait que don Diego était prêt à commettre dans le monde mille bêtises.

Santorcaz, après être resté quelques minutes indifférent aux questions de son disciple, renoua la conversation ; mais celle-ci à peine commencée, nous entendîmes un tir suivi, tout de suite après, d'un autre puis d'un autre.

- XXIV -

Nous nous tûmes tous ; les colonnes, qui avaient commencé la marche, s'arrêtèrent et, tous les soldats du premier au dernier, nous prêtâmes attention aux tirs qui résonnaient devant nous à la droite du chemin et à assez bonne distance. Il courut dans les rangs des opinions contradictoires sur la cause de cet événement. Moi, je me haussais sur les étriers pour essayer de distinguer quelque chose ; mais il faisait nuit noire et, en plus, les décharges étaient si loin qu'on ne pouvait pas voir l'éclair.

- Nos premières colonnes, dit Santorcaz, ont dû trouver un détachement français qui vient reconnaître la route.
- Le feu a cessé, dis-je. On recommence la marche ? On dirait qu'ils donnent l'ordre d'avancer.
- Ou je suis gaga ou l'artillerie de l'avant-garde est sortie du chemin.

On entendit une autre salve, plus violente et plus proche ; et à l'avant-garde, on opéra quelques changements dont les oscillations arrivèrent jusqu'à nous. Sans doute se passait-il quelque chose de grave car l'armée tout entière frissonna de la tête à la queue. Nous restâmes un long moment dans la plus grande angoisse, nous demandant les uns aux autres des nouvelles de ce qui se passait ; mais dans notre régiment, on ne savait rien ; tous les généraux coururent vers la gauche du chemin, et les chefs des bataillons attendaient les ordres décisifs de l'état-major. Enfin, un officier, qui revenait à toute vitesse en direction de l'arrière-garde, nous ôta toute hésitation, confirmant dans toute l'armée ce qui n'était qu'un doute encourageant. Les Français ! Les Français venaient à notre

rencontre ! Nous avions en face Dupont et toute son armée, dont les avancées commençaient à soutenir des escarmouches avec les nôtres. Quand nous nous préparions à partir le chercher à Andújar, il arrivait lui, à Bailén de passage pour La Carolina où il croyait nous trouver. D'un coup, ils sont surpris par quelques tirs, eux autant que nous ; ils s'arrêtent ; nous étendons le regard avec angoisse et méfiance dans la nuit obscure ; tous, l'oreille aux aguets et enfin, nous nous reconnaissons sans nous voir, parce que le cœur nous dit aux uns et aux autres : "Les voilà."

Quand il ne resta aucun doute sur la présence de l'ennemi en face de nous, l'armée se sentit aussitôt électrisée par un religieux enthousiasme. Quelques vivats et "Mort à..." résonnèrent dans les rangs mais peu après, ce fut le silence. Les armées ont des moments d'enthousiasme et des moments de méditations : nous, nous méditions.

Cependant, sans tarder, il se produisit un bruit très fort. Les généraux commencèrent à montrer des positions. Toutes les troupes, encore dans les rues de la ville, sortirent plus vite, et la cavalerie s'écarta de la route par le côté droit. Nous courûmes un moment sur un terrain légèrement en pente ; nous descendions ensuite, avant de remonter et, enfin, on nous demanda de faire halte. On ne voyait rien, ni le terrain ni l'ennemi ; on ne distinguait de notre position que les mouvements de l'artillerie espagnole avançant sur la route relativement vite. Alors, nous entendîmes, en dessous de nous, comme à une distance de trois quarts de lieues, un nouveau tir qui cessa peu après, mais se reproduisit ensuite un peu plus

loin. Les avancées françaises reculaient et Dupont prenait position.

- Quelle heure est-il ? nous demandions-nous les uns aux autres, désirant qu'un rayon de soleil éclaire le terrain où nous allions nous battre.

Nous ne voyions rien, sauf quelques vagues formes du sol au loin ; et les taches des oliviers nous paraissaient géantes, les pentes des collines semblaient avoir le profil d'un gigantesque convoi. Je notai quelque chose qui donnait de la tristesse à la situation : c'était le chant des coqs qu'on entendait au loin, annonçant l'aurore. Jamais je n'avais entendu un son capable de m'émouvoir à ce point, cette voix des veilleurs du foyer, s'égosillant pour appeler l'homme à la guerre.

A nouveau, on nous fit changer de position, nous conduisant plus à l'avant, juste derrière une batterie et flanqués par une colonne de troupe en ligne. Une grande partie de la cavalerie fut transférée sur le côté gauche ; mais moi, avec le régiment de *Farnèse*, il me revint de rester sur l'aile droite.

Soudain, une grenade visita, avec grand bruit, notre camp, éclatant sur la gauche, là où étaient les généraux. C'était une sorte de salut de courtoisie entre deux guerriers qui vont se tuer, un test de forces, une bravade lancée en l'air pour juger de l'état d'esprit de l'adversaire. Notre artillerie, peu encline aux fanfaronnades, se tut. Cependant, les Français, désireux de prendre l'offensive, avec l'idée de nous terrifier, attaquèrent une colonne de l'avant-garde qui se détachait pour occuper une hauteur, et la nuit lugubre s'illumina d'un éclair horrible qui

s'interrompit aussitôt, recommença peu après dans la même direction.

Enfin, ces ténèbres, dans lesquelles s'étaient croisées les lueurs des premiers tirs, commencèrent à se dissiper ; nous distinguons les contours des collines lointaines, de cette suave et immobile marée de terre, semblable à une mer de boue pétrifiée à l'apogée de ses tempêtes ; nous commençons à distinguer la route sinueuse, blanchie par sa propre poussière et les masses noires de l'armée, disséminées en colonnes et en lignes ; nous commençons à voir la masse bleutée des oliviers au fond à droite, et à gauche, les collines qui allaient descendre vers le fleuve. Une clarté faible et blanchâtre fit devenir bleu le ciel noir des minutes précédentes. Retournant les yeux vers l'arrière, nous vîmes l'irradiation de l'aurore, un resplendissement qui surgissait derrière les montagnes ; et nous regardant les uns les autres, nous vîmes, nous reconnûmes, nous observâmes clairement ceux de la seconde rangée puis la troisième et les autres, et nous nous retrouvâmes avec le même visage que la veille. La clarté augmentait par degrés, nous distinguons les chaumes, les herbes desséchées, puis les baïonnettes de l'infanterie, les bouches des canons et là-bas, au loin, la masse des ennemis, bougeant sans cesse de droite à gauche. Les coqs se remirent à chanter. La lumière, unique chose qui manquait pour lancer la bataille, était arrivée, et avec la présence du grand témoin, tout était au complet.

On pouvait maintenant parfaitement reconnaître la campagne. Prêtez attention et vous saurez comment c'était. Le centre de la force espagnole occupait la route avec dans le dos Bailén, à peu de distance de là ; à droite du chemin pour nous, quelques

petites collines se levaient, elles montaient lentement au loin jusqu'à se confondre avec les premiers contreforts de la montagne ; à gauche, une colline aussi ; mais cette colline tombait ensuite sur le bord du fleuve Guadiel, presque sec en été et qui débouche dans le Guadalquivir près d'Espelúy. Occupait le centre, d'un côté et de l'autre du chemin, une puissante batterie de canons, appuyée par des forces considérables de l'infanterie ; à la gauche, se trouvaient Coupigny et les régiments de *Bujalance*, *Ciudad Real*, *Trujillo*, *Cuenca*, *Zapadores* et la cavalerie d'*Espagne* ; à droite, nous nous trouvions, nous, en plus de la cavalerie de *Farnèse*, les régiments d'infanterie de Texas, les Suisses, les Wallons, le régiment des *Ordres Militaires*, celui de *Jaén*, *Irlande* et les volontaires d'Utrera. Le brigadier don Pedro Grimarest nous commandait. Les Français occupaient la route en direction d'Andújar et avaient leur principal point d'appui dans une épaisse oliveraie située en face de notre droite et qui, par conséquent, servait d'arrière-garde à leur aile gauche. Ils occupaient aussi les collines du côté opposé avec une infanterie nombreuse et un régiment de cuirassiers et, dans leur dos, le ruisseau de Herrumblar ; ils venaient de le passer, il était sec, lui aussi, en été. Telle était la situation des deux armées, quand la première clarté du jour nous permit de voir nos têtes. Je crois que, des deux côtés, nous nous trouvions respectivement très laids.

- Que pensez-vous de cette aventure, Monsieur don Diego ? dit Santorcaz.
- Je suis plein d'enthousiasme, répondit le gamin, et je désire qu'on sonne la charge sur les rangs français. Et dire que madame ma mère, entêtée à ce que je conserve cette vieille épée sans fil ni pointe !...

- Vous êtes serein, Excellence ? lui demanda Marijuán.
- Si serein que je ne changerais pas pour l'Empereur Napoléon, répliqua le comte. Moi, je sais que rien ne peut m'arriver, parce que j'ai sur moi le scapulaire de la Vierge d'Araceli que mes petites sœurs m'ont donné, je peux donc me mettre devant un canon. Et vous, monsieur de Santorcaz, vous êtes serein ?
- Moi ? répondit don Luis, avec une certaine tristesse. Vous savez bien que j'ai été à Hollabrunn et à Austerlitz et à Iéna.
- Et alors...
- Parce que précisément, j'ai été dans ces terribles actions de guerre, j'ai peur.
- Peur ! Eh bien, hors du rang. Ici, on ne veut pas de gens qui ont peur.
- Tous les soldats aguerris, dit Santorcaz, ont peur en commençant la bataille parce que, précisément, ils savent ce que c'est.

En entendant cela, presque tous les nouveaux qui riaient peu avant à gorge déployée, se saluaient avec bravades et grosses plaisanteries, selon l'exaltation guerrière dans laquelle nous nous trouvions, se turent, se regardèrent les uns les autres pour se rassurer et voir qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir peur.

- Savez-vous ce que m'a dit madame ma mère de faire au début de la bataille ? signala Rumblar. Eh bien, elle m'a dit de prier un *Ave María* le plus dévotement possible. Le moment est venu. "*Je vous salue Marie... etc.*"

Le petit héritier continua à voix basse l'*Ave María* qu'il avait commencé à voix haute et tous ceux qui étaient dans nos rangs l'imitèrent, comme si ce n'était plus un escadron mais un chœur religieux en prière ; et le plus surprenant, Santorcaz, devenu tout pâle, ferma les yeux et ôtant son chapeau dans un geste d'humilité, dit lui aussi :

- *Santa María...*"

Cette fervente invocation résonnait encore qu'un formidable tonnerre retomba sur les premiers rangs des deux armées. Les colonnes françaises de l'aile droite se déplièrent en ligne et ouvrirent le feu contre notre gauche.

Je n'ai pas lésiné sur le temps de description de la position des armées, la configuration du terrain et le début de l'attaque ; mais inutile de dire que tout s'est passé en moins de temps que n'a mis ma plume tardive à le raconter. Nos forces n'étaient pas convenablement distribuées quand eut lieu la première charge des Impériaux. Celle-ci réalisée, vous ne pouvez pas vous figurer les mouvements rapides qu'il y eut au centre de l'armée espagnole. Celles-là de l'arrière-garde qui emplissaient encore la route, couraient à toute vitesse soutenir la gauche ; les canons occupaient leur poste ; tout était bousculade et course, de sorte qu'un instant, on crut que la première attaque des Français avait produit de la confusion et de la panique dans les rangs de Coupigny. Entre-temps, nous autres à droite, nous restions tranquilles, sur notre cheval ; nous occupions une partie du haut, nous pouvions parfaitement voir les mouvements du combat, qui, un peu plus bas et à bonne distance, venait de commencer.

Après les premières charges des lignes françaises, celles-ci se replièrent et l'artillerie tira plusieurs coups à balles rasantes, en avançant. Ils mettaient à exécution leur propre tactique, consistant à attaquer très énergiquement sur le point qu'ils jugeaient plus faible, pour déconcerter l'ennemi dès les premiers moments. Quelque chose comme ça arriva au début ; mais nous avions une excellente artillerie, tirant aussi à balles rasantes. Les six pièces disposées sur la route et sur les côtés, le centre français commença à flancher aussitôt et, pour le renforcer, il dut replier son aile droite, produisant une petite avancée de la division de Coupigny. Pendant ce temps, nous

avions tous les yeux fixés sur l'autre extrémité de la ligne et vers la route, et nous oublions l'épaisseur de l'oliveraie qui était devant. Soudain, les colonnes cachées dans les arbres sortirent et se déplièrent, lançant un déluge de balles sur le front de l'aile droite. Depuis lors, le feu, courant d'une extrémité à l'autre, devint général sur le front des deux armées. Les chevaux, éléments des moments terribles, n'entraient pas encore en activité et restaient derrière, tranquilles, hennissant, retenus par leurs rênes.

Mais malgré la généralisation de la lutte, lors de cette première période de la bataille, tout l'intérêt continuait, comme je l'ai dit, sur l'aile gauche. Attaqués par les Français avec un courage époustouflant, nos bataillons reculèrent un moment. On aurait presque cru qu'ils allaient abandonner leur position à l'ennemi ; mais très vite, ils reprirent l'offensive, à l'abri des deux bouches de feu et de la cavalerie d'*Espagne* qui chargea les Français sur le flanc. Les Impériaux de cette aile hésitèrent un instant, et la plupart des forces, qui étaient sorties de l'oliveraie, se déplacèrent de l'autre côté. Leur artillerie fit de grands dégâts chez nous ; mais nos gens se lancèrent avec une telle intrépidité sur les pentes que l'ennemi occupait entre le chemin et le fleuve Guadiel, les soldats de ligne affrontèrent, avec tant de bravoure et de mépris de la vie, la balle rasante mortifère et les charges de la cavalerie du général Privé, qu'ils arrivèrent à dominer leur forte position.

Avant que tout cela soit vérifié, arrivèrent mille événements du genre qui met en doute à chaque minute le succès d'une bataille. Nos lignes étaient clairsemées, spécialement celles formées par les volontaires ; on les revoyait compactes et

formidables, avançant comme une muraille de chair ; elles hésitaient et semblaient glisser sur la pente quand les antérieurs des chevaux des cuirassiers commençaient à marteler les poitrines de nos soldats ; ensuite ceux-ci repoussaient les animaux de leurs baïonnettes en faisceaux ; ils tombaient pour se relever avec une ardeur frénétique ou pour ne jamais se relever, jusqu'à ce qu'enfin, l'aile française se dispersât, se repliant vers la route.

Pendant que cela se passait, ceux de la droite résistaient et le centre canonisait pour maintenir en respect l'ennemi, parce qu'une grande partie de la force était accourue sur la gauche. Mais quand on entendit les cris de joie des soldats de cette gauche, possesseurs de la hauteur auparavant au pouvoir des Français, et quand on vit nos ennemis se regrouper sur leur centre, on donna l'ordre d'avancer à nos six pièces et, pendant un instant, la panique et le désordre de l'ennemi furent extraordinaires. Pour se concerter à nouveau et reformer leurs colonnes, ils durent reculer de l'autre côté du pont de l'Herrumblar. Voyant qu'ils étaient en mauvais état, toute la cavalerie essaya de se lancer à leur poursuite ; mais plusieurs de leurs canons, démontés par nos balles, obstruaient le chemin, entravé aussi par les fortifications qui commençaient à se former. Le soleil répandait alors ses rayons sur l'horizon. Nos corps projetaient, par terre et vers l'avant, de longues ombres noires. Chaque animal avec son cavalier dessinait, sur le sol, une caricature de Centaure, sobre, maigre, extravagante, et tout le sol était plein de ces légions d'ombres absurdes qui auraient fait rire un gamin de l'école.

Vous allez rire en me voyant occupé à tant d'observations triviales ; mais c'était ainsi et je n'ai pas à le cacher. Nous avions à ce moment une petite trêve, bien que la chose ne semble pas prête de se conclure. Jusque-là, nous n'avions été attaqués que par une partie des forces ennemies, car la division de Barbou, un peu à la traîne, n'était pas encore dans le camp français. Pendant ce temps, et pendant qu'on prenait des dispositions pour repousser une seconde attaque qui, viendrait, elle, par la droite ou par le centre, on ne le savait pas, les Espagnols retiraient leurs blessés en grand nombre, sauf dans ma division, laquelle avait été jusque-là sur la défensive, les deux fronts se tirant dessus à une certaine distance. Mon régiment était encore intact et prêt pour l'occasion solennelle.

Les Français ne tardèrent pas à essayer de reprendre le pont perdu. Sa première attaque fut faible, mais la seconde fut très violente. Ecoutez comment se passa la première. L'infanterie espagnole, se dépliant en guérillas d'un côté et de l'autre du chemin, déversait sur eux des tirs fournis. Ils lancèrent leurs chevaux sur le pont ; mais avec si peu de chance qu'après un petit avantage obtenu sous l'impulsion de cette force puissante, ils durent se retirer parce que, l'effet de surprise passé, nos soldats de l'infanterie les criblèrent à coups de baïonnettes, laissant un nombre incalculable de cavaliers par terre et d'autres balancés par-dessus le parapet dans le lit de la rivière. Nous n'eûmes pas tant de chance à la seconde attaque, parce que renonçant, eux, à mettre la cavalerie en mouvement dans cet endroit étroit, ils attaquèrent à la baïonnette avec une telle férocité que nos régiments de ligne, et même les valeureux Wallons et Suisses, reculèrent, terrifiés. J'entendis dans l'après-midi de ce même jour un soldat des tirailleurs d'Utrera, présent

à cet événement, raconter que les Français, dans leur grande majorité, de vieux militaires, chargèrent à la baïonnette avec une furie extrême qui produisit chez les nôtres, en plus du désastre physique, une grande infériorité morale. Il me dit qu'ils avaient eu peur et qu'ils s'étaient vus tout petits, pendant que les Français paraissaient grands, se présentaient comme une phalange de millions d'hommes ; que les "vivats" à l'Empereur et les cris de colère étaient prononcés avec tant de furie qu'ils semblaient tuer par le seul effet du bruit ; et qu'enfin, sentant défaillir l'enthousiasme de ceux d'ici et en même temps ayant un soudain et invincible attrait pour la vie, ils abandonnèrent ce pont ridicule, ardemment disputé par deux nations et qui resta finalement à la France.

L'effet moral de cette perte fut notable chez nous. On remarqua clairement dans toute l'armée comme un frémissement de découragement, comme une inquiétude qui, partant de ce grand cœur composé de dix-huit mille cœurs, se transmettait à la baïonnette tremblante, saisie par la main indécise.

Je pus alors observer comment une armée s'individualise, comment tant de personnes se réduisent à une seule, condensant d'une façon miraculeuse les sentiments comme elle condense la force ; je pus observer comment cette grande masse reçoit et transmet les impressions d'un combat avec la vitesse et l'uniformité d'un seul système nerveux ; comment tous les mouvements de l'organisme physique, de la main du général en chef jusqu'au sabot du dernier cheval, obéissent à la joie d'un moment ou à la peine d'un autre moment, aux angoisses alternatives que Dieu, en quelques heures, dispose et

consent, Dieu, spectateur non indifférent de ces atrocités des hommes.

La perte du pont sur l'Herrumblar, qui avait été gagné au petit matin, fit que l'aile droite dut reculer cherchant une meilleure position. Presque toutes les positions varièrent. Les généraux connaissaient l'imminence d'une attaque terrible, les vieux soldats la prévoyaient, les novices la devinaient, et nos chevaux, en reculant et en se serrant les uns contre les autres, flairaient dans l'espace, disons-le ainsi, la proximité d'une grande boucherie.

Il était six heures du matin et la chaleur commençait à se faire sentir avec force. Nous commençâmes à sentir, sur notre dos, ce feu qui, plus tard, devait nous faire l'effet d'avoir, dans la moelle épinière, une barre de métal en fusion. Nous n'avions rien pris depuis la veille au soir, et une partie de l'armée, même la veille au soir, n'avait rien mangé. Mais ce mal-être était insignifiant comparé à l'autre qui, depuis le matin, commençait à nous tourmenter : la soif qui détruit tout, âme et corps, insufflant une rage inutile pour la guerre parce qu'on ne se rassasie pas en tuant. Il faut dire que, de Bailén, sortaient en bandes de nombreuses femmes avec des cruches d'eau pour nous rafraîchir ; mais seule une partie infime de la troupe pouvait profiter de ce secours, parce que ceux qui étaient au front n'en avaient pas le temps. Parfois, ces femmes courageuses s'exposaient au feu, pénétraient dans les endroits de grand danger et portaient leurs gargoulettes aux artilleurs du centre. Sur les points les plus dangereux et où il fallait être constamment l'arme au poing, nous nous disputons un filet d'eau dans une bousculade brutale ; les cruches cassaient sous

le choc de vingt mains qui voulaient les saisir, l'eau tombait par terre, et la terre, plus assoiffée que les hommes, l'avalait en une seconde.

Par quel endroit les Français pensaient-ils nous attaquer ? Sachant que le centre était inexpugnable à ce moment-là, le principal objectif de Dupont était de s'ouvrir un chemin vers Bailén et considérant qu'il était dangereux d'essayer sur l'aile gauche, non seulement parce que la position des Espagnols était, là, excellente, mais aussi parce que le bassin du Guadiel présentait un grand danger. Ils décidèrent d'attaquer notre aile droite, espérant y ouvrir un trou pour faire un passage. Leur artillerie ne cessait de lancer des balles rasantes, protégeant la formation des puissantes colonnes qu'elle devait rapidement attaquer. Immédiatement, l'aile droite se renforça, plusieurs bataillons se déplièrent en ligne et sans attendre l'attaque, s'avancèrent vers l'ennemi, protégés par deux pièces d'artillerie. Le premier moment nous fut favorable. Mais l'oliveraie se mit à vomir des gens et encore des gens sur notre infanterie. Pendant un instant, les deux lignes se confondirent dans un nuage de poussière dense, on ne pouvait savoir laquelle prenait l'avantage. Les nôtres tombaient sur les Impériaux et la mitraille ennemie les faisait reculer ; ils avançaient et nous fûmes un moment en infériorité.

Le combat dura longtemps, d'autant plus cruel que l'attaque de l'une et de l'autre était proportionnée, jusqu'à ce qu'à la fin, on observât des symptômes de confusion dans nos rangs ; nous vîmes que ces lignes compactes se rompaient, qu'elles reculaient en désordre, qu'elles se heurtaient aux autres groupes de soldats. La division en fut tout entière ébranlée et deux bataillons de réserve avancèrent pour rétablir l'ordre. Les chefs criaient jusqu'à en perdre la voix et tous se mettaient en tête de

colonnes, retenant ceux qui flanchaient et excitant, avec des mots énergiques, les plus vaillants. Les régiments de Texas et le régiment des *Ordres Militaires* se lancèrent au front, pendant que l'harmonie se rétablissait dans les corps qui jusqu'alors avaient subi le feu. Surtout, le régiment des *Ordres Militaires*, un des plus vaillants de l'armée, se lança sur l'ennemi avec un courage qui nous laissa tous émus et enthousiastes. Leur colonel, don Francisco de Paula Soler, semblait donner le feu à tous les fusils par la flamme fascinante de ses yeux, par le geste de sa main droite empoignant l'épée qui semblait la foudre, par ses cris qui se dégageaient d'entre les tirs abondants, magnifiant ses soldats.

La mitraille et la fusillade ennemies redoublèrent de telle sorte que presque toute la première rangée du régiment courageux des *Ordres Militaires* tomba, comme si une gigantesque faux l'avait couchée. Mais sur les corps palpitants du premier rang passa le second, continuant à faire feu comme si les tirs français poursuivaient, avec un acharnement intelligent, les épaulettes, le régiment vit disparaître beaucoup de ses officiers.

Les ennemis se renforcèrent aussi et déplièrent une nouvelle ligne avec des gens de réserve, ils avancèrent à la baïonnette, vigoureux, terribles, irrésistibles. Moment d'horreur incomparable ! J'imaginai voir deux monstres de forces égales qui se battent en se mordant avec rage, trouvant dans leurs blessures, non pas la fatigue et la mort, mais une nouvelle colère pour poursuivre la lutte.

Quand les baïonnettes se croisaient, le camp occupé par notre infanterie se clairsema par endroits ; nous entendions le claquement des puissants canons, rebondissant sur le sol de

trou en trou, entraînés par les mules malmenées sans pitié ; les canons de 12 pointèrent l'axe de leurs âmes vers les lignes ennemies ; les boîtes de mitraille pénétrèrent dans le bronze, on mit la bourre avec une fébrile rapidité et un déluge de pointes de fer, fendant l'air horizontalement, retint la marche du front français. Un tir succédait à un tir ; l'infanterie, refaite, était à côté des canons et pour compléter l'acte de désespoir, un cri résonna dans notre régiment. Tous les chevaux piaffèrent, exprimant, dans leur langage inconnu, qu'ils comprenaient le moment sublime ; nous serrâmes très fort la poignée de nos sabres, et nous mesurâmes la terre qui s'étendait devant nous. La cavalerie allait charger.

Nous vîmes qu'à toute vitesse un général s'approcha de nous, suivi d'un grand nombre d'officiers. C'était le marquis de Coupigny, haut, fort, blond, rouge naturellement et là, les joues en feu, comme si tout son visage dégageait du feu. Coupigny était un taiseux mais sa faiblesse oratoire était remplacée par la flamme de son regard qui était, à lui seul, une déclaration. Nous prêtâmes attention attendant qu'il nous dise quelque chose ; mais le général organisa d'un geste la direction du mouvement et ensuite nous regarda. Nous n'avions pas besoin de plus.

- Vive l'Espagne ! Vive le Roi Fernando ! Mort aux Français ! Voilà ce que nous criions tous et l'escadron se mit en mouvement.

Nous étions en colonne et nous nous dépliâmes en bataille sur les côtés, descendant d'un bon pas, mais sans nous précipiter, de la hauteur où nous étions. Nous manœuvrions ensuite pour

avoir sur notre front le flanc ennemi ; les troupes, qui par là attaquaient le dit flanc, se replièrent en quart pour nous laisser passer dans les trous ; le chef cria :

- A la charge !

Nous donnâmes de l'éperon et, aveuglément, nous tombâmes sur l'ennemi comme une soudaine avalanche. Moi, tout comme Santorcaz, l'héritier et les autres de la partie, nous étions au second rang. Ceux du premier rang avancèrent avec fougue, sabrant sans pitié ; les chevaux hennissaient de fureur, se sentant blessés par les coups de feu ou les coups de couteau. Quelques-uns tombaient, laissant mourir leurs cavaliers, d'autres se lançaient avec plus de force, détruisant tout ce qu'ils trouvaient sous leurs puissantes pattes. Ceux de la première rangée firent de grands dégâts ; mais à nous, de la deuxième, cela nous coûta davantage parce que les premières lignes, avançant trop, nous étions entourés par l'infanterie, ce qui atténuait un peu notre supériorité. Cependant, nous détruisîmes des poitrines et des crânes sans pitié.

Je vis Rumblar, aveuglé par la colère, luttant corps à corps avec un Français ; je vis Santorcaz donnant des preuves qu'il avait un formidable poignet pour le maniement du sabre ; je l'utilisai aussi avec toute l'adresse qui m'était possible, et je fis comme mes amis et beaucoup d'autres cavaliers de ma rangée, nous entrions comme des fous dans le gros de l'infanterie adverse. Un autre escadron chargeait à nouveau le même flanc, ce qui nous encouragea. Nous n'étions pas mal ; mais les Français étaient nombreux, très habitués à ce genre d'attaque et savaient

se défendre très bien de la gêne des chevaux ou de nos coups de sabres.

Cependant, ils ne reculaient pas devant nous. On sait bien que le but de la cavalerie est de produire une grande secousse et une frayeur dans les rangs ennemis par la violence du premier choc ; quand celui-ci ne donne pas les résultats escomptés et que commencent les combats inégaux entre les chevaux et une infanterie nombreuse, les premiers courent un grand risque de disparaître, masses brutales dévorées dans ce bouillonnement d'agilité et d'adresse. Même si on leur fit de grands dommages à la première charge, on ne parvint pas à les disperser ; les combats inégaux allaient vite commencer, et il fallut que la cavalerie d'*Espagne*, amenée rapidement de l'aile gauche, vienne nous renforcer pour ne pas être entourés et perdus irrémédiablement. A un moment, je me crus proche de la mort. A mes côtés, il n'y avait plus que deux ou trois cavaliers qui se trouvaient en voie d'être en difficultés comme moi. Nous nous regardâmes et, comprenant qu'il fallait faire un effort suprême, nous attaquâmes à coups de sabre avec assez de chance. Grâce à cet effort et l'aide soudaine de la charge faite au même instant par la cavalerie d'*Espagne*, nous nous en sortîmes. Revenant en arrière, j'enfonçai les éperons et mon cheval, d'un saut, se mit dans la nouvelle rangée. Je ne vis plus à mes côtés de têtes connues sauf celle de Marijuán. Le comte et Santorcaz avaient disparu.

Au même instant, mon cheval flancha sur ses pattes arrière. J'essayai de le faire avancer, lui clouant sans pitié mes éperons ; le noble animal, comprenant sans doute l'immensité de son devoir et, essayant de le faire passer avant sa douleur aiguë, fit

quelques bonds ; mais tomba enfin grattant la terre avec furie. Le malheureux avait reçu une sévère blessure au ventre et, manquant de mots pour exprimer sa souffrance, il hennissait, reniflait avec angoisse l'air enflammé, secouait le cou, semblait laisser entendre qu'avec un peu d'eau où tremper sa langue, ses douleurs seraient moins vives, enfin, il s'abandonna à son sort, s'étendant sur le champ, indifférent au bruit de canon et au clairon qui sonnait la charge.

- XXVII -

Me trouvant désarçonné, je cherchai un poste entre les convois d'artillerie ou dans le service des munitions, qui se faisait précipitamment, au son des tambours, entre les chariots et les pièces de canon. En faisant les premiers pas, je remarquai l'extraordinaire abattement de mes forces physiques ; je ne pouvais pas tenir debout, et la chaleur de mon sang arrivé à toute extrémité me paralysait comme si j'avais été malade. Ce n'est pas juste de dire qu'il faisait chaud parce que cette phrase, banale en été dans tous les pays européens, est inexpressive pour parler de l'épouvantable fournaise de cette atmosphère andalouse, le jour infernal de la bataille de Bailén. L'effet produit sur notre corps était celui d'une flambée qui le fouettait par tous les côtés, le visage nous chauffait comme lorsqu'on se présente devant un four allumé, et défait par la sueur, notre corps bouillait, bouleversant l'ordre entier depuis l'instant où de fortes excitations de l'esprit cessaient de le soutenir.

Quand je me trouvai debout et à quelque distance du combat qui se poursuivait à l'avantage des Espagnols, je commençai à sentir vivement et d'une manière irrésistible, l'aiguillon brûlant de la soif qui taraudait ma langue, et le courant de feu qui enveloppait mon corps. Cela me donnait un tel désespoir qu'encore un peu et je me serais mis à boire le sang de mes propres veines. Nulle part, je ne parvenais à voir les gens du village qui, avant, apportaient des cruches d'eau et, cherchant avec une inspiration angoissée dans l'air sec une particule d'eau, je buvais et je respirais les vagues de poussière brûlante.

Pendant un moment, je perdis l'enthousiasme guerrier et la fureur patriotique qui me subjuguèrent avant, pour ne plus

penser qu'à la possibilité de boire, imaginant les délices d'une gorgée d'eau, et désirant éteindre ces braises poisseuses que je retournais dans ma bouche. Poussé par ce désir, je marchai un long moment devant les rangées de l'arrière-garde du centre : les soldats des régiments, qui, là, se refaisaient pour partir à nouveau au front, criaient aussi pour demander de l'eau. Nous vîmes avec joie que, du village, venaient en courant quelques soldats avec des seaux ; mais aussitôt, on nous dit que cette eau n'était pas pour nous ; c'était pour d'autres assoiffés, dont les bouches avaient besoin de se rafraîchir avant les nôtres, si le combat devait finir avec succès : c'était pour les canons.

La résistance énergique des deux canons de l'aile droite, combinés aux six de la batterie centrale, et l'aide de la cavalerie attaquant par le flanc la ligne ennemie, fit que celle-ci fut repoussée, malgré son front compact et un courage incomparable. Les Français se retirèrent, se laissant poursuivre et déloger par l'infanterie et les chevaux de notre droite. On connaissait très bien ce résultat par les cris de joie, par ce concert d'injures du vainqueur confirmant la catastrophe du vaincu, quand ce dernier tourne le dos. L'endroit où j'étais se vit débarrassé par l'avancée de nos troupes, et chez presque tous les chefs qui étaient là, j'observai une telle expression de joie que, sans doute, ils pensaient la victoire assurée. Oh ! Heureux moment ! On allait penser à boire... Mais où ?

Après l'avancée de nos troupes qui n'occupèrent pas toutes les positions françaises, parce que cela présentait un danger, les soldats du régiment des *Ordres Militaires* virent une noria, au moment où les Français, qui durant l'action l'avaient occupée, étaient sur le point de l'abandonner. Ils virent tous ce lieu

comme un sanctuaire dont la conquête était le suprême cadeau de la victoire, et se jetèrent sur les défenseurs de l'eau peu abondante et croupie que quelques tuyaux versaient dans une mare. Les ennemis, qui ne voulaient pas se défaire d'un tel trésor, le défendaient avec la rage de l'assoiffé. Juste après les premiers tirs, d'autres Français, en grand nombre, exténués de fatigue, et se trouvant déjà sans force pour combattre si ne leur tombait pas du ciel ou ne surgissait de la terre une goutte d'eau, arrivèrent pour boire et voyant l'eau si féroce ment disputée, s'unirent aux défenseurs.

J'entendis dire : "Voilà de l'eau, voilà qu'ils se disputent la noria !" et je n'eus pas besoin de plus. Je m'élançai et avec moi s'élancèrent d'autres dans cette direction ; je pris, par terre, un fusil que les mains d'un soldat mort serraient encore et, je courus avec les autres à toute vitesse en direction de la noria. Nous pénétrâmes dans un champ à moitié moissonné, couvert par endroit de hautes tiges de blé sèches et par endroit de chaume. La lutte à la noria se faisait par petits groupes ; je m'approchai de celui qui me semblait le plus faible et je méprisai la vie, l'esprit plein du désir d'obtenir une gorgée d'eau. Cet empire, composé de deux roues de bois mal reliées, par lesquelles coulait un misérable larmolement d'eau trouble, était pour nous l'empire du monde. L'hydrophagie qui, parfois fait peur à certains moments, transforme l'homme en bête, le conduisant en un ultime élan à se saigner pour ne pas brûler.

Les Français défendaient leur verre d'eau et nous le leur disputions ; mais tout à coup, nous sentîmes que la chaleur redoublait dans notre dos. En regardant en arrière, nous vîmes que les épis secs brûlaient comme de l'amadou, enflammés par

quelques cartouches tombées par là, et leurs terribles flammes nous grillaient le dos de loin. "Ou prendre la noria ou mourir," pensions nous. Nous nous battions, protégés par la fournaise et, la flamme affamée, en mordant de ses dents insatiables dans cette pâture, étendait l'une de ses langues de feu pour nous fouetter le visage. Le désespoir nous fit redoubler d'efforts parce que nous rôtiissions, littéralement parlant ; et enfin, nous nous jetâmes sur l'ennemi, prêts à mourir : la goutte d'eau resta à l'Espagne au cri de "Vive Fernando VII !"

Pendant un moment, nous cessâmes d'être soldats, nous cessâmes d'être des hommes pour n'être que des animaux. Quand nous enfonçâmes nos bouches dans l'eau, si un seul Français était venu avec un fouet et nous avait tous fouettés, nous n'aurions pas eu l'idée de nous défendre. Après nous être enivrés de ce nectar boueux, supérieur au vin des dieux, nous nous retrouvâmes à nouveau dans la plénitude de nos facultés. Quelle joie immense ! Quelle remontée de nos forces et de notre fierté !

Mais avions-nous vaincu définitivement les Français ? Après dissipation de ces ténèbres morales où l'horrible sécheresse du corps avait mis notre esprit, nous vîmes que nous étions dans une difficile situation. Courant vers la noria, nous nous étions écartés de notre camp, et il fallait remarquer que, si l'armée française avait été repoussée subissant de lourdes pertes, elle conservait encore ses positions. Une nouvelle attaque l'ultime effort du désespoir allait-elle intervenir ? Nous croyions que oui et on en voyait les signes dans le camp ennemi que nous avions tout à côté. Aussitôt, nous courûmes à la "sauve-qui-peut" vers le nôtre qui était assez loin, et sautant près des blés

incendiés, nous abandonnâmes la noria, de peur que leurs forces beaucoup plus nombreuses que les nôtres nous fassent prisonniers.

Il est vrai que les Français, n'apportant aucune attention aux actions individuelles, s'occupaient d'organiser le reste et le meilleur de leurs forces pour donner un coup, l'ultime estocade du géant qui se sentait mourir. Nous courûmes donc, vers notre camp. Presque arrivé, un cheval sans cavalier passa rapidement devant moi, arrogant, fier, la crinière libre, entier, sans une blessure, un peu éraflé et étourdi. C'était un animal de pure race cordouane, le même que le mien. Je le suivis, je m'emparai des brides et, alors qu'il se tournait, je le montai : après avoir été quelque temps un soldat à pied, je redevenais un cavalier. Je cherchai du regard l'escadron le plus proche et je vis qu'à l'arrière-garde du centre, se formait une colonne avec des espaces, l'escadron du régiment de l'*Espagne*. J'entrai dans les premiers rangs, aussitôt j'entendis tout près de moi :

- Les généraux français vont faire le dernier effort. On dit qu'il y a des troupes qui ne sont pas encore allés au feu et ce sont les meilleures que Napoléon a amenées en Espagne.

Effectivement, le centre se préparait à une défense courageuse, garnissant ses batteries, répartissant les régiments d'un côté et de l'autre et regroupant en arrière-garde des forces considérables de cavalerie. Pendant ce temps, j'entendis une vive clameur de la nature au-dedans de moi, je sentis la faim, mais quelle faim !... Franchement, et sans en avoir honte, je peux dire que j'avais plus envie de manger que de me battre. Et

alors ? Ce misérable fils d'Espagne n'avait pas fait assez encore pour son Roi et pour sa Patrie, pour se permettre de porter à sa bouche un morceau de pain ?

En faisant ces réflexions, je fouillai d'abord le coussin de la selle de ma monture récupérée, où il n'y avait que du linge blanc, puis les étuis de pistolets, j'y trouvai même un croûton. Chose extraordinaire ! Non content, cependant, d'une si maigre ration, je poussai mes explorations jusqu'au plus profond de ces sacs de cuir, et mes doigts sentirent le contact de quelques documents. Je les sortis et je vis un petit paquet et trois lettres, la première cachetée et les deux autres ouvertes, toutes avec l'adresse. Je lus la première enveloppe qui vint où il était écrit : "A monsieur don Luis de Santorcaz, à Madrid, rue de..."

J'étais monté sur le cheval de Santorcaz.

- XXVIII -

Oubliant tout à l'instant, je ne pensai qu'à bien examiner tout ce que j'avais entre les mains. L'adresse de la première lettre que je sortis et qui était ouverte, était d'une écriture féminine que je reconnus aussitôt. Celle de la lettre cachetée, qui n'était sans doute pas encore remise à l'estafette retenue involontairement, était d'un homme et disait : "Madame la comtesse de... (Ici le titre d'Amaranthe) à Cordoue, rue de l'Espartería." La troisième enveloppe, lettre ouverte aussi, était l'écriture d'un homme et adressée à Santorcaz. Je sortis de l'enveloppe l'emballage de papiers, qui formait une grosseur de la taille d'un douro et, en voyant ce qu'il contenait, une vive lumière m'inonda l'âme et je sentis un point douloureux au cœur. C'était le portrait d'Inès.

Cette apparition sur le champ de bataille, au milieu du bourdonnement des canons et du choc des armes, la présence inattendue devant moi de ce visage céleste, fidèlement reproduit par un grand artiste, le sourire illuminé que je crus observer sur la plaque, quand je fixai sur elle mes yeux, cette visite impromptue, car ce n'était pas autre chose, de ma fidèle amie, alors que je faisais de très vifs efforts pour me rendre digne d'elle, me réjouirent d'une façon inexplicable. Pour illuminer les traits et les couleurs de ce portrait qui souriait, cela valait la peine que le soleil sorte, que le monde existe, que la chaîne du temps conduise à ce jour, même terni par les horreurs d'une bataille.

Je serrai cette Inès de deux pouces contre mon cœur et je la gardai sur ma poitrine, résolu à ne pas la donner, même si la matière du morceau de cuivre peint ne m'appartenait pas... Il

fallait lire ces documents qui pouvaient éclairer quelques-uns de mes doutes. La honte de lire les lettres d'un autre, ce qui est très vilain, m'arrêta au début ; mais je considérai que Santorcaz devait être mort, m'appuyant sur la fuite de son cheval abandonné et sur d'autres choses comme la curiosité qui commençait à me démanger, à me piquer, à me brûler d'une façon très vive, je me décidai à lire la lettre ouverte parce que le désir de le faire était plus fort que toutes les autres considérations.

J'étais complètement absorbé par ce sujet intime : je ne m'occupais plus de la bataille ; je ne faisais aucun cas des coups de canon ; je ne me préoccupais pas des cris ; je ne bougeais pas la tête du papier même si je sentais filer dans mes oreilles le souffle strident de la lutte. A cet instant, au milieu de vingt mille hommes que formait l'ensemble des deux groupes qui se disputaient un arpent de terre, moi, j'étais peut-être le seul qui méritait le nom d'individu. Atome désagrégé momentanément de la masse occupée à ses propres batailles.

La lettre ouverte, qui portait la signature d'Amaranthe, disait ceci, après les formules d'en-tête :

"Es-tu un mécréant ou un malheureux ? En réalité, je ne sais pas quoi penser car on peut tout déduire de ta conduite. Après une absence de nombreuses années, durant lesquelles personne n'a réussi à te remettre sur le bon chemin, maintenant tu reviens en Espagne sans plus d'intention que de me harceler par des prétentions absurdes que ma dignité ne peut t'accorder. J'ai déjà trop fait pour toi et même encore maintenant, une fois au courant de ta situation, je t'ai proposé un moyen

honnête d'y porter remède. Que puis-je faire de plus ? Mais ce qui, aujourd'hui et toujours suffirait à calmer l'ambition d'un homme moins dégradé que toi, ne te satisfait pas ; tu te rebelles contre mes bénéfices et tu aspiras à plus, me menaçant sans ménagement aucun. A tout cela, je réponds en te disant que je méprise tes menaces et que je ne les crains pas. Non, ce n'est pas possible que, par la menace, on obtienne de moi ce qui me pousse à nier ma dignité, ma classe, ma famille et mon nom. Jamais je n'avais pensé que tu aspirais à tant, et j'ai toujours pensé que tu t'imaginerais très heureux avec ce que, en d'autres occasions, tu avais obtenu de moi, et aujourd'hui je t'offre, faisant un vrai sacrifice, parce que l'état du royaume a bien diminué nos rentes..."

A ce moment, le coup d'un poids qui tomba en me frappant au genou, me fit lever la tête de la lettre. Le soldat qui s'était mis près de moi, blessé mortellement par une balle perdue, avait roulé au sol. Dans cet intervalle, je vis vers l'avant, entourées d'épaisses fumées, les colonnes françaises qui venaient attaquer le centre. Mais mon esprit n'était pas à se fixer là-dessus. Je pus remarquer que la cavalerie avançait un peu, qu'ensuite elle reculait et bougeait de côté ; mais, me laissant porter par le cheval, les yeux fixés sur le papier que je tenais à la hauteur des brides, je ne mis pas la moindre petite parcelle de volonté dans ces mouvements mécaniques qui m'entraînaient. La lettre continuait ainsi :

"... En vain, pour m'émouvoir, tu feins un grand intérêt pour ce malheureux être qui vint au monde

comme témoin vivant de la funeste folie et de la fatale erreur de sa mère. A quoi bon ce sentiment tardif ? A quoi bon m'accuser d'abandon ? Non, cette petite n'existe pas ; ceux qui t'ont dit que je l'avais recueillie t'ont abusé. J'aurais du mal à la recueillir quand il est évident que Dieu l'a enlevée de ce monde. A quoi conduisent les menaces sur moi, faisant d'elle l'instrument de tes procédés malhonnêtes envers moi ? Ne pense plus à cela. Pour la dernière fois, je te conseille de ne plus insister sur tes folles prétentions, et de ne plus te présenter devant moi avec le drapeau de la paix. Es-tu un mécréant ou un malheureux ? Je serais très heureuse si tu me prouvais que c'est le deuxième choix parce qu'un de mes plus grands tourments est d'imaginer le cœur si profondément corrompu qui, il y a des années, n'existait que pour m'aimer..."

Puis la signature d'Amaranthe finissait la lettre dont la lecture, absorbant mon attention, me distrayait de la bataille. Le vacarme de cette bataille bourdonnait dans mes oreilles comme le bruit de la mer qu'on néglige généralement de la terre. Votre impertinence va-t-elle jusqu'à m'obliger à vous raconter ce qui se passait là ? Eh bien écoutez. Quand la troupe de ligne française recula pour la troisième fois, exténuée, affamée et assoiffée ; quand les soldats, qui n'avaient pas été blessés, se jetèrent par terre, maudissant la guerre, refusant de se battre et insultant les officiers qui les avaient conduits à une si terrible situation, le général en chef rassembla l'état-major et, une fois exposé en bref l'état des choses, décida d'essayer une ultime attaque avec les marins, encore intacts, de la garde impériale, tous les généraux se mettant en la tête.

Voilà pourquoi, une fois la lettre lue, je levai les yeux et je vis, devant les premières rangées de cavalerie, des masses de troupes escortant les six canons de la route, dont le feu assuré et terrible avait été le nœud gordien de la bataille. Utilisés toujours avec adresse et à la fin avec enthousiasme, ces six canons étaient, durant quelques minutes, la pièce de monnaies jetée en l'air par l'Espagne et la France, pour l'usurpation et la nationalité dans un petit chœur de vingt mille soldats. Pile ou face ? Les Français les prendraient-ils ? Les Espagnols se laisseraient-ils enlever ces six canons ? Qui pourrait le plus : nos vaillants et habiles officiers d'artillerie ou les cinq cents marins ?

Je vis ces derniers s'avancer sur la route et, au milieu d'une dense fumée, nous distinguâmes un homme placé au front du courageux bataillon brandissant avec furie son épée ; un homme de haute stature, le visage défiguré par la croûte de poussière que ramassaient les sueurs de l'angoisse ; uniforme de luxe, abîmé au cou et à la poitrine comme s'il se l'était mis en morceaux avec ses ongles pour soulager sa poitrine serrée. Cette image du désespoir, qui si souvent, désignait tantôt la bouche des canons, tantôt le ciel, indiquant à ses soldats un noble idéal en les conduisant à la mort, c'était le malheureux général Dupont qui était venu d'Andalousie, sûr d'obtenir son bâton de maréchal de France. La promenade triomphale, dont il parla en sortant de Tolède, avait trouvé cet achoppement.

Les tirs répétés de la mitraille n'arrêtaient pas les Français. Les uniformes dorés des généraux placés en tête brillaient et, derrière eux, la rangée de marins, tout vêtus de bleu et avec leurs grands bonnets à poil, avançait sans aucune hésitation. De

temps en temps, comme si une gigantesque chiquenaude s'en prenait à la moitié de la rangée, des hommes et encore des hommes disparaissaient. Mais dans chaque trou, se présentait un autre soldat bleu, et le front de la colonne se refaisait aussitôt, s'approchant, puissant et terrifiant. Leur marche s'accélérait en se faisant plus proche ; comme légion des invincibles démons, ils allaient tomber sur les pièces pour les enclouer et égorger sans pitié leurs artilleurs.

Ceux qui assistaient à ce spectacle, sans en être acteurs, étaient muets de stupeur, l'âme et la vie en suspens, comme s'ils attendaient le résultat de la rencontre pour cesser d'exister ou continuer à vivre. Cependant, voilà, mes lecteurs croiront-ils que quelque chose occupait mon esprit plus pleinement que la dernière péripétie ? Eh bien, oui ; j'avais, dans mes mains, la lettre fermée et la curiosité pour la lire n'était pas curiosité, c'était une soif morale plus terrible que la soif physique dont peu avant je souffrais. Incapable d'y résister, sentant que tout disparaissait devant l'immensité de l'intérêt suscité en moi par les affaires de deux ou trois personnes qui n'avaient pas à décider du sort du monde, je pris la lettre, je l'ouvris sans me soucier du côté inqualifiable de cette action et aussitôt je la dévorai des yeux, lisant ceci :

"Madame la Comtesse, Votre lettre m'annonce que je ne peux rien espérer de vous par les moyens honorables que je vous ai proposés. Je comprends tout mais, si dans la dernière lettre que vous m'avez adressée, dictée sans doute par votre propre cœur, vous montriez assez de générosité, dans celle-ci je reconnais les idées de votre tante, madame la marquise, qui en

d'autres temps vous disait qu'il valait mieux mourir plutôt que de se marier avec un homme de classe inférieure à la vôtre. Vous demandez si je suis un mécréant ou un malheureux et je réponds que c'est à vous que revient la responsabilité du second choix, à vous aussi, vous reviendra sans doute la triste gloire du premier. Cette lettre sera la dernière que vous écrit celui qui, il y a quelque temps, n'aurait pas changé tous les délices du Paradis pour le plaisir de lire une lettre de votre main. Peut-être, pendant longtemps, n'entendrez-vous plus parler de moi ; peut-être jouirez-vous de l'ineffable satisfaction de me croire mort ; mais dans l'obscurité et loin de vous, je m'occuperai de ce qui m'appartient. Qui est coupable, vous ou moi ? Quand j'ai appris à Madrid que vous aviez recueilli notre fille après un si long abandon, je vous ai promis de la légitimer par un mariage subséquent, comme il se doit entre personnes d'honneur. Vous m'avez d'abord répondu, indécise puis furieuse, rejetant une proposition que vous qualifiez d'absurde et d'irrévérente, me traitant de jacobin, de franc-maçon, de tête brûlée, d'homme perdu, de tricheur et autres injures que je voudrais entendre de votre si jolie bouche. J'accepte la gifle de votre orgueil. Ce que je ne m'explique pas, c'est la désinvolture par laquelle vous refusez d'avoir recueilli votre fille. Et vous dites que cela ne me regarde pas ? Vous verrez si ça me regarde ou pas. Je sais que vous l'avez recueillie ; je sais qu'elle est dans un couvent ; je sais que sa noce avec le comte de Rumblar est arrangée ; je sais que, pour mener à bien

cet arrangement, vous avez pris en compte les intérêts puissants de deux familles, qui rendent la noce indispensable ; je sais que pour rendre effective sa légitimité vous avez eu recours à une supercherie peu digne de personnes comme..."

Un immense choc, - un bruit indescriptible - attira mon attention sur autre chose que la lettre. Les marins arrivaient à la bouche des canons et un combat terrible, dans lequel nous semblions l'emporter, avait commencé. Ceci était sans doute sublime, ceci sortait de la raison et émouvait l'âme en son fondement ; mais n'y avait-il pas quelque chose de plus dans le monde ? Inès, sa mère, son père, son avenir, son mariage et moi avec mon amour démesuré et loyal ; moi, me demandant si je pouvais monter jusqu'à elle, ou s'il fallait la faire descendre vers moi... Oh ! La voilà la vraie bataille ; ça, c'était une lutte, mesdames et messieurs. Son champ de bataille était au-dedans de moi et ses terribles forces s'affrontaient dans l'espace silencieux de mes pensées. Comment ne pas s'occuper d'elle plus que n'importe quelle autre ? Le cœur, tyran indiscutable, agrandissant démesurément les proportions de ma bataille, l'avait rendue plus grande que celle dont, peut-être, les destinées du monde dépendaient.

Je vis les marins tout proches alors, très proches de nos canons ; j'entendis des cris de joie et de victoire prononcés en langue espagnole et, même si tout cela m'émouvait beaucoup, la lettre non terminée me brûlait les mains. Dites que je n'étais qu'un égoïste stupide ; mais, mesdames et messieurs, la lettre, ce *mariage indispensable*, cette *supercherie* mystérieuse ?... La bataille était gagnée ? Je crois que oui et la face de l'Europe allait

changer sans aucun doute. Mais que m'importaient le désarroi de l'Empire, la joie de l'Angleterre, la stupeur de la Russie, les préparatifs de la coalition, le discrédit de la grande armée ?

Devons-nous imposer l'intérêt des ensembles lancés dans des guerres barbares à l'intérêt de l'individu innocent qui lutte seul pour le bien et pour l'amour ? Devons-nous imposer l'intérêt de la guerre qui détruit à celui de l'amour qui crée, grandit, embellit le créé ? Vous pouvez rire de moi ; mais en même temps, pensez à la façon de me prouver qu'un cœur occupe moins de place dans la totalité de l'univers que les cinq cent dix millions de kilomètres carrés du globe terrestre où nous habitons.

Si c'est de l'égoïsme, j'avoue mon égoïsme, et je déclare à la face de mon auditoire que, dès que s'éclipsait l'étoile qui pendant dix ans avait illuminé l'Europe, je tournais les yeux sur la lettre pour continuer à lire. Si vous ne voulez pas être mis au courant, ne demandez rien ; mais c'est mon devoir de dire que la lettre se poursuivait ainsi :

"... une supercherie peu digne de personnes comme vous. Vous êtes sûre et, vous avez raison, que je ne peux rien contre vous. En effet, je sais que, si j'essayais quelque chose, je serais vaincu. Pauvre, sans recours, sans faveur, que pourrais-je contre la justice qui ne défend que les puissants ? Mais, ma fille m'appartient et si, aujourd'hui, elle n'est pas en mon pouvoir, je vous assure qu'elle le sera demain. En attendant, gardez votre argent."

La lettre ne disait rien de plus. Mais quand j'achevai de la lire, quelle nouvelle et terrible phase prenait la bagarre entre les marins et nos soldats ! Grand Dieu ! La bataille allait-elle être perdue ? Les Français, détruits lors de la première attaque, recommençaient, sortant le dernier reste de bravoure de leur cœur desséché par la chaleur, et revenaient à la charge, résolus à se laisser cribler par la bouche des canons ou à les prendre. Nos soldats sortaient leurs forces de l'esprit car ils n'avaient plus de corps. Même les artilleurs commençaient à défaillir et, presque tous les premiers de droite et de gauche blessés, les seconds attaquaient, les troisièmes faisaient feu et c'étaient des civils qui étaient au service des munitions. Les Français, à moitié ressuscités par le courage des marins, purent remettre en route deux canons et, de loin, visant la masse de notre cavalerie, tirèrent suffisamment de coups. Leur longue trajectoire, passant au-dessus de la batterie espagnole, blessait les premières rangées de mon régiment. Celui-ci se cabra comme un cheval seul ; nous nous heurtions les uns les autres et le spectacle des deux compagnons morts sans combattre nous remplit de terreur. En même temps, nous entendîmes que les munitions des canons se raréfiaient. Terrible mot ! Si nos canons arrivaient à manquer de poudre, si dans leurs âmes de bronze s'éteignait cette indignation artificielle dont le souffle remue et bouscule l'air, secoue le sol et pulvérise tout ce qui se trouve devant, très vite, ils seraient pris par les vaillants marins et, la mort les attendait, rendus inutiles par l'injurieux clou, brouille qui détruit le géant, aiguille qui tue Achille.

Cette pensée hérissait le poil. L'Espagne allait-elle succomber ? Est-ce que Dieu ne lui réservait pas la gloire de donner le premier coup dans le piédestal du tyran de l'Europe ?... Non, ce

n'est pas possible d'assister indifférent au spectacle de ce dernier effort. Ô ! Patrie ! Mais je t'avoue que j'enrageais de savoir qui était l'auteur de cette troisième lettre que j'avais dans les mains et lorsque, sans me désintéresser de ton admirable héroïsme, je regardai la signature et que je vis le nom de Roman, le second majordome de mon inoubliable maîtresse ; quand je considérai que ce document devait contenir des révélations importantes, la curiosité me domina tant qu'un instant tu disparus de mon esprit, ô sublime coin de terre, destiné plus d'une fois à être l'équilibre du monde ! Adieu Espagne, adieu Napoléon, adieu la guerre, adieu bataille de Bailén ! Comme l'éponge de l'écolier efface le problème écrit à la craie sur le tableau, pour s'adonner au jeu, ainsi j'effaçai tout en moi pour ne voir que ce qui suit :

"Monsieur don Luis de Santorcaz, Je vais vous dire précisément ce qui s'est passé. Tout est résolu et, pour l'instant, on vous a claqué la porte au nez. Madame la marquise de Leiva, en recueillant la demoiselle Inès, pensa à la façon de lui donner une légitimité. Je vous avertis que depuis qu'elles l'ont fréquentée, les deux l'aiment beaucoup, et elles meurent d'envie de la décider à sortir du couvent. Quand madame la comtesse a reçu votre lettre, dans laquelle vous lui proposiez une légitimité par le mariage qui s'en suit, elle la montra à sa tante, et celle-ci, furieuse et hors d'elle-même, demanda si elle voulait se déshonorer pour toujours en étant l'épouse d'un semblable débauché. La comtesse pleura un peu, signe qu'il lui reste un peu de cet amour d'antan ; et enfin, après beaucoup de reproches, elles convinrent toutes les deux de ne pas

vous admettre dans leur famille, en aucun cas. Vous savez bien que, selon l'instauration de ce grand majorat, un des principaux d'Espagne, n'ayant pas d'héritiers directs, il passe à ceux du second grade en ligne directe, ce qui le ferait correspondre à l'aîné du comte Rumblar. L'actuelle comtesse de Rumblar, au courant de l'apparition d'une héritière, annonça à ma maîtresse qu'elle entamerait un procès, et voyez là le motif pour lequel, à la maison, on a tant œuvré pour la légitimité. Enfin, les deux familles se mirent d'accord pour éviter un procès ruineux et se sont mises d'accord sur cette base : marier la demoiselle Inès à don Diego de Rumblar, légitimité préalable de celle-ci, par ce qu'on appelle l'autorisation du Roi, et ainsi, les deux droits se fondent en un seul, évitant des problèmes. Quant au point le plus difficile, madame la marquise l'a résolu enfin, d'une façon ingénieuse et sûre. La petite est entrée ainsi de plein droit dans la famille. Ne pouvant donner la légitimité de la mère parce que les lois s'y opposent, ne pouvant accepter la formule du mariage qui s'en suit, ni convenir d'une adoption, parce que cela ne donne pas droit à l'héritage du majorat, on accepta ce que je vais vous dire, et ce qui, sans doute, vous remplira d'étonnement. Cette tournure de l'événement a pour la famille l'avantage que madame la comtesse ne subira aucune honte. Mademoiselle Inès a été reconnue pour ce..."

Un violent coup emporta le document de mes mains. Mon cheval se cabra et, alors qu'il avançait et suivait l'escadron, j'entendis le rire strident d'un soldat qui disait : "On ne vient

pas ici pour lire son courrier." Nous courûmes hors de la route, et tous mes compagnons proférèrent des cris de joie folle. Je vis les canons immobiles et un épais rideau de fumée, en se dissipant, nous permit de voir les restes du bataillon des marins. Dans les rangs français flottait un drapeau blanc, il avançait vers notre front. La bataille était terminée.

Nos soldats s'embrassaient, fous de joie. Les divers régiments se mélangeaient et les civils, tout frais arrivés, se mêlaient à la troupe. Les gens de la ville de Bailén toute proche accouraient avec des cruches et des gargoulettes d'eau. Des hommes et des femmes se regroupaient près des blessés pour les recueillir. Les chevaux couraient, tout fiers, sur la route et les généraux se confondaient avec les gens de la troupe, démontrant leur joie avec beaucoup de simplicité. Les cris de "Vive l'Espagne ! Vive Fernando VII !" semblaient un concert qui remplissait l'espace comme avant le bruit du canon ; et le monde tout entier frissonnait de la joie de notre victoire et du désastre des Français, premier soubresaut de l'orgueilleux Empire. Pendant ce temps, je parcourais le campement, je regardais le sol, je regardais les mains de tout le monde, les fûts de canon, les mares de sang, les mille recoins du sol, près du corps d'un blessé et sous la tête du cheval moribond. Marijuán vint à moi, les bras grands ouverts et cria :

- Nous les avons battus, Gabriel. Vive l'Espagne ! Vive les Espagnols et la Vierge du Pilar à qui on doit tout ! Mais, que cherches-tu, pourquoi regardes-tu par terre ?
- Je cherche un document que j'ai perdu, lui répondis-je.

- XXIX -

- Laisse tes papiers, me dit Marijuán. Quels satanés marins ! Tu as vu comment ils attaquaient ?
- On légitime sa fille sur autorisation royale.
- Qu'est-ce que tu dis ? Il n'y a plus aucun doute, nous avons vaincu Napoléon et comme celui-ci a vaincu tout le monde, il se fait que nous avons vaincu le monde entier. Mais, jeune homme, tu deviens fou ? Regarde comment ces généraux qui reviennent par la plaine lèvent les bras au ciel. Bienheureuses peines, bienheureux coups, bienheureuse chaleur et bienheureuse soif car, en fin de compte nous sommes sortis vainqueurs ! Vive l'Espagne !
- De sorte que, lui dis-je, moi, occupé à mes propres guerres, elle va disposer du majorat en se mariant avec don Diego pour éviter un litige qui ruinerait les deux familles.
- De quoi tu parles là, jeune homme ? s'écria-t-il, surpris. Tu sais bien que les Français vont tous se rendre. Quelle honte ! Que Napoléon revienne se frotter aux Espagnols ! Mon garçon, nous allons dévorer le monde entier et je dis que la Junte de Séville est une mijaurée si elle ne nous envoie pas conquérir Paris. Vive l'Espagne !
- Et notre maître, où est-il ? demandai-je inquiet. Qu'est devenu ce monsieur de Rumblar ?
- Je crois qu'il est mort, me répondit laconiquement Marijuán, en éperonnant son cheval et en s'éloignant de moi.

Une annonce si surprenante donna un nouveau cap à mes pensées brouillées. La tournure de la dispute intérieure, qui me secouait l'âme, changea tout à coup complètement. Tout s'écroula, tout changea de couleur, et le monde fut différent à mes yeux. J'ignore si, à ce moment-là, je regrettai la mort de mon maître ou si, au contraire, l'égoïsme corrompateur de mon âme débordant, j'acceptai avec joie la disparition de celui qui, en s'interposant entre mon idéal et moi, altérerait à mes yeux l'équilibre de l'univers plus que Napoléon celui de l'Europe... Au milieu du délire de cette grande victoire, une des plus remarquables qui soit, moi, je restais muet, et mon cheval me transportait d'un côté à l'autre selon son bon vouloir. Autour de moi, l'effervescence de cette joie patriotique, de cet enthousiasme fébrile causait une vague bruyante. Là, la personne humaine avait disparu pour former un bel ensemble de la société ou de la Nation qui était sans doute ce qui émouvait la terre de ses cris de joie. Le seul à rester isolé et qui pouvait s'appeler homme était l'égoïste Gabriel, grain de sable non agrégé à la montagne, et qui roulait seul, faisant, pour son propre compte, les révolutions établies pour l'harmonie du monde.

"Il faut vérifier si Rumblar est vraiment mort... Inès entrera-t-elle enfin dans la famille de sa mère ? La perdrai-je pour toujours ? Dois-je rire de mon ambition ridicule et naïve ? Un homme comme moi peut-il grimper à cette hauteur ? La mystérieuse obscurité des temps à venir cachera-t-elle quelque chose qui détruira cette distance épouvantable ? Puis-je espérer ou bien me résigner à partir de maintenant, en bénissant la main

de la Providence qui m'a jeté dans la poussière d'où je n'aurais jamais dû sortir ?"

Je me faisais toutes ces questions quand un événement imprévu vint altérer soudain la situation des choses en dehors de moi. L'armée courait occuper ses positions ; le clairon et le tambour appelaient tous les soldats et un grand nombre de gens de la ville, hommes et femmes, affluaient vers les rues de Bailén. Nos détachements avaient aperçu les colonnes avancées du général Vedel, qui venait de Guarromán, en aide à Dupont, et à peu de distance, un coup de canon nous annonça la présence d'un nouvel ennemi. Ah ! Si Vedel était arrivé un moment plus vite, nous mettant entre deux feux ! Mais Dieu, protecteur, ce jour-là, de l'Espagne opprimée et pillée, permit que Vedel arrive une fois la trêve convenue, et les négociations pour la capitulation commencées.

Aussitôt Reding envoya un officier au général français lui rendant compte de ce qui s'était passé, et les ennemis s'arrêtèrent au-delà d'un ermitage du nom de San Cristóbal, situé sur la gauche de la grand-route en allant de Bailén à Guarromán. Peu de temps après, nous vîmes un officier français arriver à la ville avec un rapport pour Reding et un autre pour Dupont et, comme au quartier général de ce dernier on était déjà à négocier les bases de la capitulation, nous considérions qu'il était certain que nous ne serions pas attaqués par la partie haute du chemin, parce que le cessez-le-feu devait affecter toutes les forces qui composaient l'armée impériale d'Andalousie.

Malgré cette confiance, plusieurs régiments, entre autres celui d'*Irlande* et le fameux des *Ordres* qui s'était tant distingué durant

la bataille, occupèrent le chemin en face des troupes de Vedel, lesquelles arrivaient par vagues et prenaient position. Mon régiment fut placé à l'entrée est de la ville. Il devait être un peu plus d'une heure quand les Français de Vedel, sans attendre que Dupont leur réponde, fit feu contre l'*Irlande*, les surprenant par leurs forces considérables. Une grande effervescence, un vacarme et un tumulte dans nos rangs. Tous voulaient aller non pas combattre les Français mais les passer au fil de l'épée, pour avoir violé les lois de la guerre. Mais nous avions, pour subjuguier les traîtres, de précieux otages, c'étaient les restes de l'armée de Dupont, en notre pouvoir, comme victime attachée et la tête sur le billot. Durant la confusion qui suivit l'attaque, quelques troupes accoururent pour encercler le camp français vaincu, et d'autres coururent aider les régiments d'*Irlande* et des *Ordres*, dans un grand embarras.

Malgré l'infériorité de leur nombre et la position de nos troupes, tout annonçait un nouveau combat aussi acharné que le premier, et les valeureux civils comme les soldats de ligne brûlaient dans un désir de mourir s'il le fallait pour finir, après cet après-midi épique, la glorieuse matinée.

Mais la Providence, comme je l'ai dit, était de notre côté. Presque au même moment des premiers tirs de l'attaque de Vedel, retentirent des coups de canons au loin, sans qu'au début, nous sachions dans quelle direction cela venait.

- Qu'est-ce que c'est ? Ils font feu du côté de l'Herrumblar ou bien sont-ce les gens de Mengibar ? demandaient-ils là-bas.

- C'est la division de don Manuel de la Peña envoyée par la Maison du Roi, répondit quelqu'un qui, à toutes jambes, venait du premier champ de bataille.

La troisième division, envoyée au petit matin d'Andújar par Castaños, à la suite de Dupont, était arrivée, et elle annonçait sa présence aux ennemis par des tirs à blanc. Atterré par ce nouveau renfort qui réduirait à rien les restes de l'armée si Vedel n'acceptait pas l'armistice, Dupont donna des ordres énergiques pour que cesse le feu de la division nouvellement arrivée de Guarromán, et le feu cessa. Alors, les neuf mille hommes de Vedel se soumirent, à l'avance, au pacte que leur général en chef mettait au point.

Nous restâmes cependant les armes à la main et les entrées de la ville restèrent gardées par de nombreuses forces qui se relevaient pour nous permettre quelque repos. Quand vint mon tour d'être relevé, je me dirigeai vers une des nombreuses maisons de la ville où on soignait des blessés, pour qu'on me mette quelque chose sur la main gauche où j'avais une contusion qui, même légère, me brûlait beaucoup. Je revenais ensuite à pied à mon poste quand, sentant une main sur mon épaule, je regardai et j'eus le plaisir de me retrouver face à face avec don Paco, le maître et le précepteur de don Diego.

- Que devient l'enfant ? Où est-il ? Il n'est pas venu chez lui, me dit-il sur un ton angoissé devenant tout pâle.
- Monsieur don Paco, répondis-je, franchement, je ne sais pas où est monsieur le comte, même si je crois qu'il doit être vivant.

- Quelle peur ! Quelle terreur ! Que la sainte Vierge d'Araceli, celle de Fuensanta, celle du Pilar et celle de Tremedal, toutes ensemble nous soient favorables ! J'en ai les jambes qui tremblent, Gabriel, mais si mon seigneur et disciple n'apparaît pas, moi, je n'oserai pas le dire à madame.
- Il va apparaître ; je l'ai vu peu avant la fin de la bataille. Il doit être par là, dis-je pour calmer son inquiétude.
- C'est bizarre que, sain et sauf, il ne vienne pas à la maison ou n'envoie pas un mot. Où se trouve la cavalerie ?
- A San Cristóbal, là où se trouvait la batterie, à la noria, sur les hauteurs à droite, sur celles de Guadiel, vers l'Herrumblar, en plein d'endroits. Monsieur don Diego doit être par là.
- Dieu le veuille. J'y vais, je cours à sa recherche. Dis-moi, toi... il n'y aura plus de coups de feu, hein ? Y a-t-il du danger à aller par là ? Si tu voulais m'accompagner... Diantre, cet enfant, s'il savait les bonnes nouvelles que je lui apporte, sûr qu'il se presserait de venir à ma rencontre !
- Quelles nouvelles, monsieur don Francisco ? Peut-on le savoir ? demandai-je prêt à accompagner le précepteur sur le champ de bataille.
- Des nouvelles épatantes qui vont le faire sauter de joie ! Ce matin, madame a reçu un courrier de la marquise de Leiva, annonçant que son Excellence, la comtesse, mademoiselle Inès et monsieur le marquis partent de Cordoue pour Madrid où les appelle une affaire d'un grand intérêt pour les deux familles.

- Ce n'est pas le moment de voyager, monsieur don Paco.
- Ils viennent par Mengibar et annoncent que, ce soir, ils seront à la maison où ils pensent s'arrêter quelques jours, non seulement pour prendre du repos mais pour que les deux familles se connaissent et se fréquentent, car ce sont deux branches qui vont se greffer, pour former un seul arbre fourni qui jettera de profondes racines dans le sol de la Nation et donnera de l'ombre à la nombreuse et illustre progéniture.
- Oui, dis-je, je sais que monsieur va se marier...
- Ah ! Où est ce roublard de don Diego !... Oui, il se marie. J'ai vu le portrait de la demoiselle Inès, qui est un prodige de beauté. Eh bien, oui ! la petite ne voulait pas sortir du couvent, bien que des frères théatins lui aient fait la leçon ; mais je ne sais pas : quelque chose s'est produit, il y a un mois, ou sans doute la jeune fille, en voyant le portrait de don Diego, a senti la flèche du chérubin aveugle dans son cœur. Toujours est-il qu'elle a demandé à sortir du couvent, à la grande joie de sa famille, et ils sont en route actuellement pour Madrid pour les démarches de sa légitimité, parce que tu sais bien que...
- Oui, j'avais entendu dire que cette jeune fille était la fille de madame la comtesse.
- Tais-toi, insolent bavard ! Qu'as-tu dit ! Madame la comtesse, cousine de madame, se devait de cacher des choses pareilles. Il n'y a rien de tout cela, petit effronté. La demoiselle Inès est fille d'une dame étrangère qui n'existe plus et qui a fleuri, il y a quinze ans, à la Cour,

faisant courir des bruits sur ses amours avec un célèbre monsieur de cette illustre famille. Tu sais qui est le père de doña Inès ? Eh bien, ce n'est autre que ce miroir des diplomates, le très réservé frère de madame la marquise de Leiva, qui a reconnu la jeune fille comme sa fille, et maintenant il s'empresse de la légitimer sur autorisation royale pour qu'arrive en sa possession le majorat, quand Dieu voudra appeler à lui madame la marquise de Leiva.

- Qu'est-ce que c'est bien échafaudé tout cela ! m'écriai-je sans pouvoir retenir l'expression de mon étonnement.
- Comment ça échafaudé ? Madame m'a annoncé, ce matin, ce que je viens de dire. Ah ! Cet incomparable diplomate, si connu dans toutes les Cours d'Europe, a donné une preuve de sa chevalerie, en donnant son nom au fruit des emportements fougueux de sa jeunesse, abandonné jusqu'à aujourd'hui, et qui, par la suite, brillera comme l'arbre vert dans le jardin de la société espagnole... Mais, ce don Diego... Où est don Diego ? On va parler au général en chef... demandons à ces soldats... Dites, vous, héros du jour, qu'on écrira dans les annales de l'Histoire marquées d'une pierre blanche, *albo notanda lapillo* ; dites, avez-vous vu, par hasard, don Diego ?

Il demandait à tout le monde et personne ne lui répondait.

- XXX -

La nuit vint. Les Français, morts de fatigue et de faim dans leur campement, attendaient, impatients, que la capitulation soit signée. Ceux qui avaient le moins de patience étaient les Suisses affiliés à l'armée impériale qui, dès que le temps s'assombrit, commencèrent à passer de notre bord. Un historien français, voulant atténuer le désastre des siens, a écrit que la défection arriva durant la bataille ; mais c'est faux. Le pire est qu'un autre historien, non pas français mais espagnol, l'a répété avec une lamentable légèreté, péchant ainsi contre sa Patrie et contre la vérité, qui est supérieure à tout.

La capitulation se faisait très lentement, parce que les parlementaires s'étaient réunis à Andújar, résidence du général en chef et, à Bailén, nous n'avions pas de nouvelles de ce qui s'y passait. Craignant que les ennemis n'essaient de s'évader, nos généraux prirent de sages précautions et l'artillerie occupa, toute mèche allumée, les postes appropriés. En même temps, des milliers de civils, parcourant les collines et les hauteurs, harcelaient partout les Français de telle façon qu'il leur était impossible de se déplacer. Cette surveillance permettait à une partie de l'armée de se reposer; et même si les blessés, ne l'étaient que très légèrement comme moi, nous avions la liberté d'aller en ville où nous nous occupions à rassembler des vivres et à les porter à ceux du campement, ainsi qu'à installer les blessés graves dans les maisons d'importance.

Je sortais de Bailén avec un panier de vivres pour des chefs d'artillerie quand je tombai sur Santorcaz, qui revenait, suivi de quelques volontaires d'Utrera de libérer des prisons de Málaga.

- Oh ! Monsieur de Santorcaz ! m'écriai-je avec la plus grande surprise. Vous êtes vivant ? Je vous mettais dans l'autre monde.
- Non, mon garçon, je suis vivant, me répondit-il. Dieu veut encore que celui qui habite cette chemise fasse encore beaucoup dans le monde.
- Mais, vous n'êtes pas blessé non plus ?
- J'ai là quelques éraflures ; mais ce n'est rien pour un homme comme moi. Tu sais bien qu'on m'a fait sergent. Je ne suis pas venu ici pour gagner du galon ; mais puisqu'on me le donne, je le prends.
- Vous avez dû faire des exploits, monsieur don Luis.
- Pas grand-chose. Je suis tombé de cheval et, à pied, je me suis défendu avec rage contre trois ou quatre Français. J'en ai crevé un, j'ai brisé la tête d'un autre, et je suis revenu à notre camp avec une aigle que j'ai remise au marquis de Coupigny. En prenant de mes mains le drapeau, le général m'a ensuite demandé si je m'étais évadé de prison et m'a dit : "Vous êtes sergent." Tu vois ? On m'a mis au front de ce peloton de bons garçons ; veux-tu venir avec nous ?

En parlant ainsi, il signalait les hommes illustres qui le suivaient, lesquels, ou bien je me trompe beaucoup, étaient la crème de Ibros, montagne de Cazorla et de Despeñaperros, tous ces gens au pied léger et à la main légère. Je le remerciai pour son offre et je continuai mon chemin.

- Ah ! Que savez-vous de don Diego ? lui demandai-je en revenant sur mes pas.

- Eh bien, dit-il en reculant, on ne sait pas où est don Diego ? Est-il mort ? S'est-il perdu ? Il faut vérifier. Et dis-moi, as-tu vu mon cheval par hasard ? Sais-tu si quelqu'un l'a attrapé ?
- Je ne sais rien de ce cheval, répondis-je en m'éloignant.

Une fois la nuit tombée, je revins à Bailén où je fus très surpris de voir une triste procession composée de trois femmes, vêtues de noir, suivies par une demi-douzaine d'hommes, devancés par deux domestiques portant des lampes pour éclairer le chemin. Je m'approchai et je reconnus doña María et ses deux filles, toutes les trois couvertes d'un manteau noir, très attristées et en pleurs. Ce n'est pas tout à fait exact parce que, si les deux jeunes filles étaient en larmes, madame la comtesse gardait le visage sec, quoique visiblement altéré, le regard fixe et vaillant, la démarche ferme. Aussitôt, je me présentai à elle, la saluant le plus respectueusement possible et lui offrant mon aide si, comme il semblait, ils allaient à la recherche de don Diego.

- Alors l'enfant ne reparait pas ? Quand l'as-tu perdu de vue durant la bataille ? me demanda-t-elle.
- Madame, depuis la grande attaque sur l'aile gauche des Français, j'ai cessé de voir don Diego.
- Je croyais qu'il était parmi les blessés mais il n'y est pas. Tous les morts ont été récupérés du champ de bataille ?
- Oui madame ! il ne reste plus que les inconnus, les civils qui n'étaient pas affiliés à un régiment.
- Voyons voir, dit-elle avec un aplomb et une fermeté qui m'étonnèrent, car je n'imaginais pas tant de courage dans l'âme d'une femme.

- J'accompagnerai votre Excellence avec plaisir.
- Et comment s'est comporté mon fils ? me demanda-t-elle lorsque nous marchions côte à côte.
- Madame, il s'est comporté comme un héros ; il s'est comporté en personne de son rang.
- Les chefs ont-ils remarqué son courage ? Ont-ils fait l'éloge de son courage en rappelant le lignage de mon fils ?
- Oui madame, les chefs en étaient bouche-bée en assistant aux exploits de don Diego, répondis-je pour flatter l'amour propre de la noble dame dont la douleur s'atténuerait si elle savait que son rejeton avait honoré le nom des Rumblar.
- Et vous aimiez mon fils ?
- Oh ! Oui Madame. Don Diego est si bon... il nous parle comme si nous étions tous égaux.
- Comme si vous étiez tous égaux ! s'écria doña María avec de légers signes de colère.
- Non... disons... indiquai-je pour corriger mon erreur. Don Diego est un seigneur, et nous ne sommes que des abrutis... je veux dire qu'il nous parlait sans être un tyran... Pauvre don Diego ! Mais nous allons le retrouver, Madame. Don Diego est sain et sauf. Mon cœur me le dit.
- Tu es un brave garçon. Aide-moi à chercher mon fils et je te récompenserai. S'il réapparaît, je te promets que, lorsqu'il se mariera, tu seras son page.
- Ah ! Merci Madame, merci beaucoup, répondis-je vivement.

- Tu es modeste. Tu ne penses pas mériter cet honneur ?
Même si tu ne le mérites pas, je te l'accorde.

Nous arrivâmes à un endroit où l'on voyait un corps étendu, la tête la première sur le sol. Nous frémîmes tous, et Asunción et Presentación s'embrassèrent en pleurant à grands cris. La curiosité lutta un instant en nous contre la peur, car nous désirions nous approcher du cadavre pour voir si c'était don Diego, et nous craignions d'approcher au cas où. Doña María fut la première à faire un pas et nous la suivîmes tous. Ce cadavre solitaire d'un homme mort pour la Patrie n'avait pas encore trouvé de famille ni d'ami, ni de camarade pour s'occuper de lui. Ce n'était pas don Diego.

La comtesse, après l'avoir examiné, leva les yeux au ciel, croisa les mains, pria à haute voix le *Notre Père*, prière à laquelle nous répondîmes tous très dévotement par le *Donne-nous notre pain...*

Nous continuâmes notre marche et, dans un autre endroit, nous trouvâmes quelques cadavres que la comtesse, avec son héroïsme prodigieux, dévisageait jusqu'à se convaincre que son fils n'était pas là. S'il nous arrivait d'être là au moment où l'on ouvrait la sépulture de l'un ou l'autre, nous jetions tous une poignée de terre dans la fosse du patriote, qui disparaissait vite de la vaste superficie du champ, ne laissant ni trace ni marque aucune sur le sol, de même qu'il ne reste aucun signe de l'héroïsme individuel dans l'Histoire.

Nos recherches, dans tout le campement, ne donnèrent aucun résultat. Les deux petites sœurs ne pouvaient tenir debout, elles ne cessaient de prier en espagnol et en latin, récitant avec ferveur toutes les prières qu'elles savaient. La confusion et

l'anéantissement de don Paco étaient tels que, plus d'une fois, il s'effondra par terre. Seule Doña María conservait une fermeté héroïque, presque barbare, laissant croire à la supériorité du caractère moral de quelques familles sur la plèbe vulgaire. Ce n'était pas pour rien que cette dame avait, dans la lignée maternelle, du sang de Guzmán el Bueno.

Il était tard lorsque nous revînmes à la maison. Pendant qu'y régnait la désolation, pas une larme ne vint aux yeux de doña María.

- Si Dieu a voulu disposer de la vie de mon fils, s'écria-t-elle en s'assoyant dans le classique fauteuil de cuir, qu'il m'accorde au moins la consolation de savoir qu'il est mort honorablement.
- Don Diego va réapparaître, Madame, dis-je, ému. S'il était mort, n'aurait-on pas découvert son corps ?

Cette raison rendit à don Paco sa force dialectique perdue et dit :

- Mais n'y a-t-il pas un petit combat où se trouvait Vedel ? Qui sait s'ils n'ont pas fait prisonnier l'enfant ?
- Les prisonniers ont été rendus cet après-midi sur ordre de Dupont, reprit doña María.
- Et si l'enfant était blessé, il est peut-être dans un hôpital français ?...
- Il faut que je vérifie, Madame, m'écriai-je. Dès demain, je demanderai un sauf-conduit pour aller dans le camp ennemi. Je crois que nous le trouverons là.

- Tu sais bien que je t'ai promis une grande récompense. Si tu fais ce que tu dis, si tu trouves mon fils et que tu le ramènes, me dit la dame de Rumblar, la récompense sera encore plus grande. Dieu dispose de tout, et les gloires de la terre sont parfois transformées en misère, en tristesse, en rien par sa main puissante. Si mon fils ne réparait pas, qui suis-je ? Que me reste-t-il ? Que reste-t-il à ma maison, à mon nom ? C'est que Dieu a dû décider que tout disparaisse et que les grandeurs d'hier ne soient aujourd'hui que ruines, où nous nous cacherons pour pleurer. La victoire pouvait-elle s'obtenir sans malheurs ? Napoléon est vaincu en Espagne et, devant le salut de notre pays, que signifie une vie, toute noble soit-elle ? Que signifie une famille, quels que soient sa grandeur et son éclat ?

La force de caractère de cette dame d'acier me remplit d'étonnement. Ensuite, elle continua ainsi :

- J'ai cru que ce jour serait un jour de joie chez moi. Après la victoire obtenue, nous aurions été très heureux d'avoir ici mon fils et de recevoir son épouse promise, qui doit arriver, ce soir, avec mes cousines... Elle n'est pas arrivée ? Faites attention, don Paco, qu'il ne leur manque rien. Tout est prêt, les lits, le repas, les chambres ? Les filles, que faites-vous là les mains jointes ?

Asunción et Presentación pleurèrent encore plus fort en s'entendant appeler par leur mère. Il me sembla que celle-ci aussi commençait à sentir vaciller son esprit viril et que, une

fois la flamme de ses yeux éteinte, ses bras énergiques se laissaient aller, tombant avec découragement sur ceux du fauteuil. Mais, sans doute, ne voulait-elle pas perdre sa dignité de grande dame devant nous et, demandant à tout le monde de sortir, à ses filles, à don Paco, à ses domestiques et à moi, elle resta seule.

Un instant après, j'entendis le bruit de voitures et de mules dans la rue ; puis un grand vacarme dans la cour et en l'entendant, j'eus un coup au cœur. Caché derrière un des piliers, je vis descendre des voitures et monter posément les personnes attendues, et en regardant le diplomate qui chargeait, dans ses bras, une femme pour la descendre de la carriole, je reconnus la petite sœur de Cordoue.

Je craignais d'être vu d'Amaranthe ; mais comme celle-ci et sa tante avaient pris de l'avance et étaient déjà en haut, je m'aventurai à suivre le diplomate, qui monta derrière tout le monde avec Inès, la soutenant par la ceinture. Devant, il y avait les domestiques avec leurs torches, derrière, moi seul. Inès était enveloppée dans un grand manteau, un châle ou une capote aux longues franges sur les côtés. Nous montions lentement, eux devant, moi derrière, et ces menus fils de soie, pendant du dos et de la ceinture d'Inès flottaient devant mes yeux. Comme quelqu'un qui arrive aux portes du ciel et tire sur le cordon de la sonnette pour qu'on lui ouvre, c'est ainsi que je pris entre mes doigts un de ces petits cordons rouges et je tirai doucement. Inès tourna la tête et me vit.

- XXXI -

Une fois en haut, le précepteur informa les voyageurs de ce qui se passait ; les trois dames entrées, le diplomate resta avec don Paco dans la salle à manger.

- Nous sommes consternés ici, monsieur don Felipe, dit le précepteur. Et si mon maître n'apparaît pas, le monde aura perdu, dans la fureur de cette horripilante bataille, un jeune homme qui promettait d'être un grand philosophe et qui était déjà un grand calligraphe.
- Maudit bouleversement ! dit le diplomate, sortant sa blague à tabac et offrant un peu de poudre au précepteur, après en avoir pris. Je regrette... à notre âge, on aime bien avoir quelqu'un qui nous succède et hérite de nos gloires pour répandre sa lumière sur les siècles à venir. Voyez-vous la raison pour laquelle je me suis empressé de reconnaître ma chère fille... Ah ! Monsieur don Francisco, j'ai eu une jeunesse très mouvementée, comme tout le monde le sait, et vous devez être rassasié de mes aventures, car il n'y avait dans les Cours d'Europe aucune dame, mariée ou célibataire qui ne se rendait pas. Après tout, c'est un grand malheur d'être né avec une telle force de séduction, monsieur don Francisco ; tant que encore... mais laissons cela. Je ne m'occupe maintenant que du bien-être de ma fille adorée. Et ma foi, si don Diego n'existe plus, ce n'est pas une raison pour qu'elle reste célibataire ; car j'ai ici des lettres du prince du Liechtenstein, de l'archiduc Charles Eugène, du comte de Schönbrunn et de bien d'autres illustres jeunes de

sang royal qui la demandent en mariage. J'ai tant d'amis dans les Cours d'Europe et en Espagne même, donc... j'ai même appris que les grandes familles accueillies à Bayonne ou résidant à Madrid se disputent la main de ma fille. L'avez-vous vue, monsieur don Francisco ? Avez-vous observé, sur son visage, les traits qui signent la noblesse du sang qui est le mien et celle de cette dame étrangère aussi jolie que malheureuse... ? Oh ! Je m'attendris, monsieur don Francisco... Mais parlons d'autre chose ; racontez-moi comment s'est déroulée cette bataille ? Alors nous avons donc gagné ? Il y a capitulation ? De sorte que je suis arrivé à temps. Oh ! Monsieur don Francisco, je crains qu'ils fassent une bêtise, si je ne les assiste de mes lumières parce que les militaires sont si bêtes pour tout ce qui concerne les traités... J'ai là un petit projet, selon lequel la Russie pourrait occuper Despeñaperros, l'Espagne passera garnir les bords du Don et de la Moskova, et la Prusse...

Quand je partis, le diplomate continuait à échauffer la tête du brave don Paco qui lui offrit quelques mets et du vin de Montilla pour réparer ses forces. En sortant de la maison, je vis, à la porte de la rue, quelques hommes, qui n'avaient pas très bonne allure, c'est sûr, l'un d'eux vint vers moi et, me prenant par le bras, me dit :

- Connais-tu ces gens qui viennent d'arriver ?
- Non, monsieur de Santorcaz, répondis-je. Je ne sais qui sont ces gens et je m'en moque.

Nous nous éloignâmes tous de la maison et, en chemin, don Luis me redit qu'il lui plairait beaucoup de me voir dans ses rangs.

Le lendemain, le 20, nous nous occupâmes, Marijuán et moi, de chercher encore notre maître. Don Paco nous rejoignit et le général espagnol écrivit un courrier à Dupont, le priant de nous permettre de faire des recherches dans le campement français pour voir s'il trouverait par là don Diego, blessé ou mort. Nous visitâmes l'hôpital ennemi et, parmi les blessés, il n'y avait aucun Espagnol, ce qui nous affligea au plus haut point. Je n'étais pas le dernier à angoisser de cette contrariété, tout en sachant l'histoire du mariage d'Inès. Que signifiait ce généreux sentiment que j'avais ? Était-ce pure bonté, était-ce pur intérêt pour la vie d'un semblable, même ennemi, ou était-ce un sentiment mêlé de bienveillance et d'orgueil en vertu duquel moi, convaincu qu'Inès n'aimait que moi, je voulais me donner le plaisir de voir don Diego méprisé par elle ? Franchement, je ne le savais pas, je ne le sais toujours pas.

Quand nous parcourûmes le camp français, nous pûmes observer la terrible situation de nos ennemis. Les chariots de blessés occupaient une immense étendue et pour enterrer leurs trois mille morts, ils avaient ouvert de profondes tranchées où ils les jetaient en tas, les couvrant ensuite du linceul commun : la terre. Quelques blessés distingués étaient dans les Auberges du Roi ; mais la plupart, comme j'ai dit, avaient leur hôpital tout le long du chemin, et là, les chirurgiens ne restaient pas en peine, ils bandaient et amputaient, sauvant de la mort ceux qu'ils pouvaient. Les soldats sains souffraient les horreurs de la

faim, s'alimentant très mal des bouillons d'orge et du pain d'avoine, qui ressemblait à de la terre pétrie.

Tous n'avaient qu'un désir : qu'on signe une bonne fois la capitulation afin de sortir de ce malheureux état ; mais la capitulation allait lentement parce que les généraux espagnols voulaient tirer le meilleur parti de leur triomphe. D'après ce que j'ai entendu dire ce jour-là, de retour à Bailén, il était déjà accordé qu'on laisserait les Français passer la montagne pour retourner à Madrid, quand on intercepta un courrier où le lieutenant général du Royaume commandait à Dupont de se replier sur la Mancha. Les Espagnols comprirent alors que concéder aux Français tout ce qu'ils voulaient était très fâcheux pour nos armées, et ils se mirent d'accord pour les considérer comme prisonniers de guerre, les obligeant à remettre leurs armes. Mais le 21 encore, les contractants, du côté français les généraux Chabert et Marescot, du côté espagnol Castaños et le comte de Tilly, n'étaient pas arrivés à se mettre d'accord sur les particularités de la reddition.

Nous arrivâmes à voir, le long du chemin, l'interminable file de chariots où les Impériaux emportaient tout ce qu'ils avaient saisi à Cordoue. Funestes richesses ! Quelques historiens disent que si les Français n'avaient pas emporté un butin si nombreux, ils auraient pu se sauver en se repliant dans la montagne ; mais le désir de ne pas laisser derrière eux ces cinq cents chariots pleins de richesses les poussa à se rendre, avec l'espoir de sauver leur convoi. Je ne crois pas que les Français auraient pu s'échapper, avec ou sans chariots, parce que nous étions là nous pour les en empêcher ; mais quoi qu'il en soit, il est

certain que Napoléon dit une fois un peu après à Savary à Toulouse, parlant de ce désastre si funeste à l'Empire :

*"J'aurais préféré apprendre leur mort plutôt que leur déshonneur. Je ne m'explique cette indigne lâcheté que par la crainte de compromettre ce que l'on avait volé."*⁷

Nous n'osâmes pas retourner à la maison avec la mauvaise nouvelle que l'enfant n'apparaissait nulle part, et nous continuâmes de visiter tous les environs pour demander aux gens du camp. Don Paco était si fatigué que, ne pouvant plus faire un pas, il se jeta par terre ; mais enfin, nous pûmes le réanimer et, sûrs de notre sainte entreprise, nous nous dirigeâmes vers le campement de Vedel, avec un autre courrier du général Reding. Mais la nuit vint et les sentinelles ne nous laissèrent pas passer, nous nous vîmes dans l'obligation de différer notre expédition jusqu'au lendemain très tôt. Ni Marijuán, ni don Paco, ni moi n'avions d'espoir, nous considérions l'héritier perdu à jamais.

Dès qu'il fit jour, des voix couraient que la capitulation était signée et, ce qui nous le faisait surtout croire, c'était que quelques officiers passèrent fréquemment d'un camp à l'autre, apportant et remportant des dépêches.

Nous n'étions pas très loin de l'ermitage de San Cristóbal quand nous aperçûmes beaucoup de mouvement dans l'armée de Vedel. Pressant le pas jusqu'à être tout près, nous observâmes qu'en bas du chemin, venait vers nous un jeune qui

⁷ Mem. Duc. de Rovigo, volume VI. (traduit dans l'édition de Federico Carlos Sainz de Robles.)

sautait et jouait, avec cette facilité et cette légèreté propre aux enfants qui sortent de l'école. Il courait parfois très vite, puis s'arrêtait et, en s'approchant des buissons, sortait son sabre et s'en prenait à coups de ceinture à un buisson d'yeuse ou à un agave ; puis il semblait danser, agitant les bras et les jambes au rythme de son propre chant et il jetait aussi en l'air son chapeau portugais pour le rattraper sur la pointe de son sabre.

- Que vois-je ! s'écria don Paco, pris d'un enthousiasme soudain. N'est-ce pas ce garçon, notre don Diego, n'est-ce pas mon enfant chéri, le bijou de la famille, la lumière des Rumblar... ? Eh... don Dieguito, nous sommes là... venez ici.

En effet, quand nous fûmes tout près, il n'y eut aucun doute, ce jeune danseur était bien don Diego en personne. Il nous vit et aussitôt vint en courant nous embrasser avec beaucoup d'allégresse.

- Venez ici, venez dans mes bras, espérance du monde, s'écria don Paco, éperdu de joie. Si vous saviez comment est maman !... Quelle peur nous a fait ce petit fripon !... Mais que s'est-il passé, mon enfant ? Etiez-vous prisonnier ?
- J'ai été fait prisonnier près de l'ermitage, dit don Diego. Mais, Gabriel, tu es vivant et toi aussi, Marijuán ? J'ai cru que vous aviez été tous tués dans cette terrible charge. Et Santorcaz ?... Mais je vais vous raconter ce qui s'est passé. Après la charge et lorsque la cavalerie d'*Espagne* entra, je suis resté à l'arrière-garde du régiment ; mon cheval mourut et je courus vers les

rangs du régiment d'Irlande. Quand nous vîmes ici, les Français nous firent prisonniers et moi, je leur dis tant de sottises qu'ils voulurent me fusiller.

- Quelle horreur ! s'écria don Paco. Mais je vois que vous êtes un héros, oh mon enfant chéri ! Je crois que la maman pense adresser un rapport à la Junte pour qu'on vous donne l'insigne de capitaine général.
- Ils allaient me fusiller, continua le gamin, quand un officier français eut pitié de moi et me sauva la vie. Ensuite, ils m'amènèrent à leurs tentes où ils me donnèrent du vin et...
- Bon, bon, allons vite à la maison et là vous raconterez tout, dit don Paco. Quelle joie ! Volons, messieurs. Quand madame la comtesse saura que nous vous avons trouvé !... Ah ! Ne savez-vous pas que votre fiancée est là-bas ?... Qu'elle est jolie !... La pauvre n'arrête pas de pleurer l'absence de son enfant, et si vous n'étiez pas apparu, je crois qu'on aurait dû l'ensevelir. Allons, allons tout de suite.

Nous courûmes tous à Bailén, très contents. En arrivant à la ville, l'un de nous proposa d'anticiper pour annoncer à doña María l'heureuse nouvelle ; mais don Paco ne permit pas que quelqu'un d'autre que lui en personne se charge d'une si douce commission et, sur ses jambes vacillantes, il courut jusqu'à l'entrée de la maison et poussa des cris épouvantables : "Il a reparu, il a reparu !"

Quand nous arrivâmes en compagnie du jeune homme, tous sortirent le recevoir, sauf Amaranthe qu'un fort mal de tête retenait dans sa chambre. Il fallait voir comment les

domestiques, les sœurs et même doña María, dont l'amour maternel avait du mal à ne pas dépasser les limites de la dignité, le prenaient dans ses bras et l'embrassaient à qui mieux mieux ; et durant un bon moment, il fut étreint par l'un puis l'autre, sans pitié. A la fin, tous se réunirent, y compris les hôtes, dans la salle basse, don Diego fut solennellement présenté à sa fiancée. Je ne peux oublier cette scène à laquelle j'assistai de la porte avec d'autres domestiques, et je vais vous la rapporter.

- XXXII -

Inès, confuse et honteuse, ne répondit rien lorsque, tenant la main de don Diego, le diplomate alla directement vers elle et lui dit :

- Ma fille, voilà celui que nous t'attribuons comme époux : mon neveu, homme illustre, qui sera général d'ici peu si la guerre continue.
- Mon fils, ajouta doña María, les garanties de celle qui va être irrémédiablement ta femme n'ont pas besoin d'être vérifiées en ce moment parce que nous les connaissons tous très bien. Maintenant, en vous fréquentant, vous redonnerez vie à l'immense affection que vous vous professez depuis quelques années, signe évident que Dieu avait décidé votre union déjà dans ses hauts desseins.
- Joli portrait, dit don Diego d'une négligence impropre à la situation ; mais vous, Inès, vous l'êtes plus encore. Et en quoi consistait cette volonté de ne pas sortir de ce maudit couvent ? Sans doute que les fripouilles de religieuses vous retenaient de force, attendant que vous fassiez profession pour avoir une bonne dot. Mais non, je vous jure que j'étais bien décidé à sortir de là ma petite nonne et j'imaginais déjà la façon dont j'allais sauter les murs du jardin et casser les chaînes et les grilles pour parvenir à mes fins.

Doña María, en écoutant cela, pâlit puis des éclairs de colère brillèrent dans ses yeux. Mais, prudemment, elle changea de

conversation, essayant de faire en sorte que la noble assistance et la sage assemblée oublient les paroles du jeune adolescent.

- Mais raconte-nous exactement ce qui s'est passé dans le campement français, dit-elle à don Diego.
- Eh bien, ils voulaient me fusiller, répondit l'héritier en s'assooyant. On m'avait déjà mis à genoux quand un officier ordonna d'arrêter l'exécution.
- Et pourquoi voulaient-ils t'assassiner, ces barbares ?
- Parce que je leur ai dit mille bêtises. Ensuite, quand ils m'ont emmené sous leur tente, ils s'amusaient tous de moi. Ils m'ont donné du vin et m'ont obligé à le boire, et moi, plus je buvais plus je parlais, disant des bêtises atroces et des phrases amusantes, jusqu'à rester là comme un corps mort.
- Sais-tu, s'écria doña María sans pouvoir cacher son indignation, que les personnes bien élevées ne boivent pas ou très peu ?
- C'est vrai ; mais ce vin avait un petit goût qui me plaisait et les Français se moquaient beaucoup de moi. Tous venaient me voir et m'appelaient *le petit Espagnol*.⁸
- Ce qui, dans la langue des Gaules, veut dire "*el pequeño español*", dit don Paco.
- Mais vous n'auriez pas dû vous laisser enivrer, jeune homme, fit remarquer le diplomate. Je jure que si cela s'était passé avec moi, d'un coup de sabre j'aurais démoli tous les officiers de la division de Vedel.

⁸ En français dans le texte.

Doña María, profondément indignée, silencieuse, renfrognée, ressemblait à une sibylle de Michel-Ange.

- Mais, ces messieurs m'aimaient beaucoup... poursuivit don Diego. L'après-midi, après m'être réveillé de ce long sommeil, ils m'ont demandé si je savais combattre un taureau. Je leur ai dit que oui et ils en ont été tout contents, ils m'ont demandé aussitôt de faire une corrida. Moi, je ne trouvais rien de plus amusant ; et prenant une chaise en guise de taureau, j'ai fait des passes avec la cape, j'ai posé des banderilles et j'ai fait la mise à mort avec mon sabre, la traversant de part en part. Qu'est-ce qu'ils ont ri, ces maudits ! Même le général est venu me voir.
- Je vois que tu as bien profité de ton temps dans le campement français, dit madame mère sur un ton terriblement ironique.
- Ils ne voulaient pas me laisser partir. Ensuite, ils m'ont demandé de leur chanter le "jaleo"⁹ et j'ai chanté debout sur un banc. Ah ! Sainte Marie, pleine de grâce ! Même les soldats s'approchaient de la tente pour m'écouter. Parmi les officiers, il y en avait deux qui ne me lâchaient pas et me disaient que si je passais dans l'armée française, ils me feraient adjudant, m'emmèneraient en France, à Paris et, de Paris dans toute l'Europe.
- Et tu ne leur as pas donné une gifle ! s'exclama doña María, enfonçant ses doigts dans le cuir de son fauteuil.

⁹ Danse populaire andalouse.

- Allons donc ! Je me suis mis à rire et je leur ai dit que je pensais bien aller en France avec monsieur de Santorcaz, mon ami, et bientôt mon précepteur, dès que je serai marié.

Cette fois, ce n'est pas doña María qui frissonna de surprise et d'indignation ; c'est la marquise de Leiva qui, changeant de couleur et, toute surprise, regarda successivement sa cousine, son neveu et le précepteur.

- Mais que raconte cet enfant ? demanda don Paco en regardant la comtesse. Qui est son maître et son ami ?
- N'importe qui sauf vous, répondit l'héritier sur un ton insolent. En voilà d'un maître qui ne sait enseigner que des bêtises et des niaiseries !
- Mon Dieu ! Diego, comment tu parles, dit doña María faisant de grands efforts pour ne pas montrer le geste menaçant, naturelle expression de sa colère.

Don Paco se leva, un mouchoir sur les yeux pour sécher une larme. Inès était attentive à tout, sagement, sans rien dire. Ah ! Alors qu'on la jugeait indifférente à ce dangereux dialogue, quelles admirables observations, quelle vue exacte devait-elle se faire en ce moment devant une scène pareille ! Son talent et son juste critère devaient dépasser les passions, les erreurs et les disputes de cette famille de haut rang comme le soleil immuable sur la terre qui tourne.

Asunción et Presentación, qui attendaient l'occasion de donner libre cours à leur plaisir rentré, auraient bien aimé rire comme leur frère, mais le sérieux de leur mère les rendait muettes de terreur.

- Cette prédisposition à visiter les Cours européennes, dit le marquis, m'indique que l'enfant se sent des dons de diplomate. Ma fille, ajouta-t-il en s'adressant à Inès, je découvre de plus en plus d'éminentes qualités à celui que nous avons trouvé pour être ton époux, et je vois que l'amour que tu as pour lui depuis longtemps, en silence, est justifié, et que dans ta chasteté et ta délicatesse, tu essaies de le cacher jusqu'au dernier moment.
- Ah ! J'oubliais de dire, s'écria don Diego en riant aux éclats, que les Français m'ont enseigné quelques mots dans leur langue.

Il se leva aussitôt, fit de profondes révérences devant Inès et dit :

- *Ponchu, madama. Comment vous portez-vous ?*

Asunción et Presentación, après s'être regardées l'une l'autre, crurent que le moment était venu de rire, et elles se mirent à rire, donnant libre cours à leur cœur oppressé ; mais comme doña María ne desserra pas les lèvres, les deux jeunes filles durent reprendre leur sérieux.

- Oh ! *Très bien !* dit en français le diplomate. Monsieur don Francisco, votre élève montre les facultés et l'immense savoir du maître érudit.

Don Paco fit une drôle de révérence et son visage contrit et larmoyant s'éclaira d'un sourire.

Doña María se taisait ; mais dans sa poitrine grondait la tempête. Elle et sa cousine la marquise Leiva se regardaient de temps en temps, se transmettant l'une à l'autre le feu de leurs sentiments de colère.

- Je connais bien d'autres mots, continua le gamin ; comme *crénom de Dieu ! Sacrebleu !* expressions qu'on emploie quand on est en colère, c'est comme *Caracoles ! Canastos !*

Doña María se leva de son siège... et se rassit.

- Qu'est-ce qu'ils m'aimaient, ces satanés Français ! L'un d'eux savait l'espagnol et parlait un peu avec moi. Il me dit que les Espagnols étaient très vaillants et des hommes d'honneur ; mais qu'ils avaient tort de défendre Fernando VII parce que ce prince n'était qu'un fantoche qui avait trompé son père et que maintenant, il trompe la Nation et l'Empereur.

Doña María porta la main à ses yeux.

- Je leur ai affirmé que les Espagnols les renverraient d'Espagne et il m'a répondu que ça paraissait probable parce que la guerre prenait une mauvaise tournure ; mais que ce ne serait pas bien pour nous parce qu'avec le retour de Fernando VII, l'Espagne continuerait à être mal gouvernée et qu'il y aurait un tas de choses perverses, injustes et inappropriées.
- Oh ! Et vous n'avez pas eu l'idée de répondre à cette allusion osée et antipatriotique ? demanda le diplomate avec emphase.

- Je lui ai dit que nous allions régler tout cela, que nous allions supprimer la sainte Inquisition, la dîme et les majorats comme me le disait monsieur de Santorcaz.

Doña María s'agrippa aux bras du fauteuil comme si elle voulait presser le bois de ses doigts.

- Surtout les majorats, continua Rumblar. Je dis aussi au Français que je suis héritier et qu'après mon mariage, j'aurai deux lignages. Qu'est-ce qu'il riait quand je leur ai dit que j'étais un Grand d'Espagne ! Tous venaient me voir et m'ont refait boire, alors je suis à nouveau tombé par terre en chantant comme c'était pas possible.

Las ! Doña María se mit les mains sur la tête, doña María ferma les yeux, doña María frappa le sol de son pied droit, doña María semblait l'image impuissante de la Tradition écrasant l'hydre de la Révolution.

- Ce matin, ils m'ont demandé si j'avais des sœurs qui étaient jolies. Je leur ai dit que oui, très jolies et puis, ils m'ont dit qu'ils viendraient les voir et que si je voulais bien les leur donner pour qu'ils se marient avec elles, car ainsi elles aussi auraient un majorat. Je leur ai répondu que le majorat n'était que pour le premier-né.

Il s'adressa alors à ses sœurs et leur dit :

- Les filles, vous enragez d'être nées filles et après moi. L'une de vous va se marier avec n'importe quel individu et l'autre entrera dans un petit couvent prier pour nous, pécheurs, à moins qu'un jour elle ne voie un garçon par

la grille et qu'elle en devienne amoureuse, alors elle se lancera par la fenêtre pour tomber dans la rue.

Doña María n'en pouvait plus. Elle allait faire éclater sa colère ; mais le flot de sa prudence dépassait encore celui de son courroux... elle se retint et ferma à nouveau les yeux puisqu'elle ne pouvait pas fermer ses oreilles.

- Ensuite, continua le jeune homme, ils m'ont demandé si mes sœurs usaient du couteau, si elles jouaient de la guitare, si elles fréquentaient les corridas et si, moi, j'étais un adepte de l'Inquisition. Qu'est-ce qu'ils riaient, ces maudits ! Ce qui est marrant c'est qu'ils ne me laissaient pas partir et à chaque instant, ils me disaient *so, so, so*.
- *Un sot*, dit le diplomate. Eh bien, je suppose qu'ils voulaient vous traiter d'idiot. Oh ! Iniquité de la nation française ! Voyez-vous, monsieur don Paco, ce qu'est un peuple dévoré par le jacobinisme !... Et vous ne leur avez pas donné deux ou trois coups de sabre ?
- Ils m'aimaient beaucoup !... Hier, j'ai dû danser toute la nuit pour eux le boléro et la "cachucha,"¹⁰ au milieu d'un groupe d'au moins quarante officiers.

Asunción et Presentación suivaient, attendant avidement une autre occasion de rire ; mais cette fois, non, et regardant le visage de leur mère, elles le trouvaient de plus en plus ombrageux. Elles en étaient mortes de peur.

¹⁰ Danse populaire andalouse.
262

Don Paco, sachant qu'un cataclysme se préparait voulut le conjurer et dit à son disciple :

- Bon, ça suffit, assez de Français, don Diego. Parlez-nous d'autre chose. S'il n'était pas trop long, je vous demanderais de nous réciter ce chapitre sur la bataille du Granique que je vous ai fait apprendre par cœur ; mais pour que cette assemblée choisie et, en particulier cette fraîche fleur d'Andalousie, votre promise, pour que tous, en un mot, puissent apprécier votre bonne prononciation et votre sens du rythme, dites-nous ces romances que vous connaissez... allez. Attention, mesdames et messieurs.
- Celui de *la Balustrade du ciel*, dit Asunción, manifestant sa joie.
- Et celui des *Saints tétons*, dit Presentación.
- Allez, ne vous faites pas prier.
- Eh bien, je vais vous faire entendre une chanson que m'ont apprise les Français.
- Non, pas de Français.
- Si, c'est très joli, quoique, à vrai dire, je ne comprends rien.

Et sans plus attendre, don Diego se mit debout, s'agita comme un comédien, à voix forte et aux accents exagérés, chanta ceci :

*Allons, enfants de la patrie
le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
l'étendard sanglant est levé !*

Asunción et Presentación riaient comme des folles, et doña María ne disait rien. Personne de la famille n'avait compris un mot.

- C'est une très jolie chanson, dit don Paco, mais nous ne la comprenons pas.

Alors le diplomate se leva, cérémonieux et grave et, prenant un ton d'homme sévère, dit ceci :

- Savez-vous ce que vous êtes en train de chanter ? Eh bien, c'est *la Marseillaise*, ce chant impie et sanguinaire, mesdames et messieurs, ce chant qui accompagna au supplice tous les martyrs de la révolution, y compris Louis XVI, mon ami intime... parce que vous devez savoir que, Louis XVI et moi, nous nous racontions beaucoup de plaisanteries et nous nous promenions en nous tenant par le bras dans les jardins de Versailles... *La Marseillaise*, mesdames et messieurs, *la Marseillaise* ! Ce chant accompagna aussi Marie-Antoinette au cachot... Quelle bonne personne ! Que de fois je l'ai vue agiter ses mouchoirs par une fenêtre basse du petit Trianon ! Comme elle m'aimait !... Enfin, ce jeune homme m'a exaspéré en chantant cette espèce de mélodie populaire... Madame la Comtesse, n'êtes-vous pas indisposée ? Et toi, ma sœur ? Il y a bien de quoi. Ma fille, n'es-tu pas nerveuse ? Tu ne vas pas bien ? Elle fait peur cette chanson, n'est-ce pas ?

Inès lui répondit qu'elle n'avait pas la moindre peur. Pendant ce temps, doña María, n'en pouvant plus, sortit de la salle avec ses petites. Cela bouleversa aussitôt cette illustre assemblée et il ne

resta, dans la salle, que la famille d'Inès et don Diego. Très vite, il y eut une scène lamentable, et doña María, aveuglée par la colère et ayant besoin de défouler cette tempête de son esprit sur quelqu'un, déchargea enfin sa colère ; mais sur qui, grand Dieu ? Sur qui ? Vous me le direz... Sur les deux innocentes demoiselles, sur les deux petits anges célestes, Asunción et Presentación. Et tout cela, pourquoi ? Parce que, absolument enthousiasmées par l'arrivée de leur frère, elles n'avaient pas fait ce qu'elles devaient. Pauvres petits rejetons ! La dignité empêchait à madame la comtesse de punir son premier-né devant la fiancée et devant le beau-père, il fallait donc que les deux petites déshéritées paient les pots cassés. Je les vis pleurer comme des madeleines et souffler sur les paumes de leurs mains, échauffées par cet instrument fatidique à cinq trous qui pendait de la fatale batterie du bureau de don Paco. Les pauvres petites pleurèrent à chaudes larmes toute la journée.

- XXXIII -

Ce livre arrive à sa fin, mes très chers lecteurs, vous que j'adore et respecte ; il arrive à sa fin, et les faits notables et jamais vus qui me sont arrivés en vertu du mariage programmé d'Inès et de la rencontre de ces familles dans le tortueux et difficile chemin de mes amours, vont être écrits, pour ne pas tout dire d'un coup, dans un autre volume, que je mettrai à votre disposition le plus vite possible. Ayez un chouia de patience ; oui, attendez un peu encore pendant que ces illustres personnes se préparent à se mettre en route pour Madrid, où, avec votre permission, je pense les accompagner.

Le même jour, le 22, je trouvai Santorcaz placé encore en tête de sa petite équipe, laquelle, comme je l'ai déjà dit, était formée de ce qu'il y avait de mieux dans la région. Je vous le dis, à vous qu'une troupe choisie comme celle-là, même les fameux voleurs à cheval que furent José María, *el Tempranillo* et Diego Corrientes n'en prendraient pas la tête.

- Vous partez déjà ? lui dis-je.
- Oui, il a été décidé qu'une force de civils devait garder le passage de Despeñaperros, et moi, j'ai demandé à remplir cette mission qui me plaît beaucoup. J'y vais avec mes gens. Veux-tu venir ? Tu as été chez les Rumblar ?
- J'en sors.
- Et cette famille qui s'y trouve, c'est celle de la fiancée de don Diego ?
- Tout juste.
- Je crois qu'ils vont tous à Madrid.

- Je crois bien.
- Sais-tu quand ?
- D'après ce que j'ai entendu dire, après-demain. Ils attendent de connaître ce qui concerne la capitulation pour porter la nouvelle.
- Donc, après-demain ? Bien... Adieu. Veux-tu venir dans mon équipe ?
- Merci ; adieu.

Je les vis partir, et toute la journée et toute la nuit, je pensai à ces gens-là.

Moi, je n'ai pas vu le triste défilé des huit mille soldats de Dupont quand ils ont remis leurs armes devant le général Castaños, parce que cela eut lieu à Andújar. Même si les deux premières divisions étaient celles qui avaient vaincu les Français, l'honneur d'assister à la reddition fut accordé à la troisième et à la réserve, par une de ces injustices si communes sur notre terre, c'est aussi vrai de nos jours dans les moments de honte comme en ces jours de gloire. Devant nous, défilèrent les troupes de Vedel, au nombre de neuf mille trois cents hommes et, laissant leurs armes en faisceau, ils nous remirent beaucoup de drapeaux de l'aigle et quarante canons.

Nous les regardions et cela nous paraissait incroyable que c'étaient ceux qui avaient été les vainqueurs de l'Europe. Après avoir effacé la géographie du continent pour en faire une autre nouvelle, plantant leurs drapeaux où il leur semblait le mieux, ruinant des empires et faisant des trônes et des rois un jeu de marionnettes, ils butaient sur une pierre du chemin de cette lointaine Andalousie, terre presque oubliée du monde depuis

l'expulsion de l'Islam. Leur chute fit frémir d'espérance joyeuse toutes les nations opprimées. Aucune victoire française ne résonna en Europe comme cette déroute, qui fut sans conteste le premier faux pas de l'Empire. Dès lors, ils cheminèrent encore beaucoup, mais toujours en boitant.

L'Espagne, s'armant tout entière et repoussant l'invasion avec l'épée et avec la torche, avec le couteau, avec les ongles et avec les dents, allait prouver, comme dit un Français, que les armées succombent, mais que les nations sont invincibles.

- Comme je regrette que monsieur de Santorcaz ne soit pas là ! me dit Marijuán en voyant passer, devant nous, ces beaux soldats, à moitié morts de fatigue et de honte. Tu te souviens des grandes histoires qu'il nous racontait en venant par la Mancha et des batailles gagnées par ceux-ci contre tout le monde ?
- Ce que Santorcaz nous racontait, répondis-je, était la pure vérité ; mais ce que nous voyons, ami Marijuán, est aussi la vérité.

-XXXIV-

Et maintenant, considérez ce qui se passait de l'autre côté de la Sierra Morena durant ce mois de juillet. Le 7, à Bayonne, Joseph avait promulgué la Constitution faite par quelques Espagnols vendus à l'étranger. Le 9, le même Joseph traversait la frontière pour venir nous gouverner. Le 15, Bessières gagnait dans la campagne de Rioseco une sanglante bataille, et, mis au courant de cette nouvelle, Napoléon dit, rempli de joie : "La bataille du Rioseco place mon frère sur le trône d'Espagne, comme la bataille de Villaviciosa a placé Felipe V." Napoléon partit pour Paris le 21, croyant que cette affaire d'Espagne était une affaire réglée. Le 20, un jour après notre bataille, Joseph entra à Madrid et, en dépit d'une réception glaciale qui lui fut offerte et qui lui fit vraiment de la peine, il semblait encore que la bonne aubaine de la couronne durerait assez de temps.

Mais les 25, 26 et 27, il se répand, dans la capitale, un bruit mystérieux qui remplit de joie les Espagnols et de terreur les Français ; le bruit court que les civils andalous et quelques troupes de ligne ont mis Dupont en déroute, l'obligeant à capituler. Cette rumeur croît et s'étend ; personne ne veut y croire, les Espagnols, parce que ça leur semblait trop beau, les Français parce qu'ils considéraient cela comme trop terrible. L'absurde se propage et se confirme apparemment ; mais la Cour de Joseph se moque et ne donne aucun crédit à ces racontars de vieilles. Quand il ne reste plus aucun doute et que semblable impossibilité soit un fait réel, la Cour qui n'avait pas encore installé ses affaires, fuit, épouvantée ; les troupes de Moncey, qui, repoussées de Valence, s'étaient repliées sur la Mancha, s'unissent à celles de Madrid, et tous ensemble,

soldats, généraux et Roi intrus, courent précipitamment vers le Nord, ravageant le pays par où ils passent. Ce fantasma de règne napoléonien se dissipait comme la fumée après un coup de canon.

Maintenant, je dois vous parler de la manière dont la guerre, qui semblait proche de se terminer, recommença avec plus de force ; je dois vous parler de ce malheureux et brave roi Joseph et de sa Cour, de son frère, et du passage de Somosierra avec la fameuse charge des lanciers polonais, et du siège de Madrid, et de bien d'autres choses très curieuses ; mais tout est pour le prochain livre où ces événements historiques doivent avoir une heureuse association avec les non moins dramatiques événements de ma vie, et toutes les nombreuses et bonnes choses qui ont trait au mariage d'Inès.

Pour le moment, je garderai un prudent silence sur ces événements, car je suis décidé à suivre au pied de la lettre, l'école très secrète du diplomate ; et ainsi, je dis :

"Ne m'obligez pas à parler, ne m'obligez pas, abusant de ma douce amitié, à révéler ces secrets dont peut-être dépend le sort du monde. Ne me séduisez pas de vos prières et de vos gentilles suggestions qui, en vain, s'attaquent à l'inexpugnable alcazar de ma discrétion."

Malgré tout, vous insistez, amis importuns ? Je ne vous dis rien de plus pour le moment sauf que la famille d'Inès sortit pour Madrid vers la fin du mois et, dans les mêmes jours, l'armée, qui était sortie vainqueur, montait aussi sur la capitale de l'Espagne. Cette circonstance me permit de faire partie de l'escorte, qui le long du chemin devait veiller sur ce si illustre

cortège ; je fis donc partie avec dix autres cavaliers de ceux qui galopaient à la suite des deux voitures. Ah ! Par la portière de l'une d'elle, je voyais apparaître souvent, pendant les arrêts, une jolie tête, dont les yeux s'amusaient de la posture martiale du petit escadron.

- Ces vaillants garçons, ma fille, lui disait son père, sont ceux qui dans la campagne de Bailén ont jeté à terre, avec une furie guerrière, le colosse d'Europe. Je vois que tu les regardes beaucoup, ce qui prouve ton enthousiasme pour les gloires de la patrie.

Cela suffit, mesdames et messieurs, je n'en dis pas plus. En vain, vous me faites signes, m'excitant à parler ; en vain, vous feignez de connaître les faits mensongers, pour que, moi, je vous raconte les vrais. A quoi bon anticiper sur le récit de ce qui n'appartient pas à cette région ? Aux impatients, je leur dirai qu'il ne se passa rien jusqu'au défilé de Despeñaperros. Nous le traversâmes par une nuit très obscure, quand, soudain, les voitures s'arrêtèrent, nous entendîmes des cris, un coup partit, quelques hommes patibulaires sautèrent des buissons environnants, se jetèrent sur le chemin. Aussitôt, nous accourûmes, sabre en main vers eux... mais c'est bon, et laissez-moi dormir, car je ne dirai pas un mot de plus, dussiez-vous utiliser des tenailles.

Fin de Bailén

Madrid. Octobre-Novembre 1873.

